Du sixième sens à la quatrième dimension

Victor SIMON

DU MEME AUTEUR : « REVIENDRA-T-Il ? »
Victor SIMON
3, Rue des Agaches — ARRAS
(Pas-de-Calais) C.C. P. 415.30 Lille
1955

PRÉFACE

LA connaissance de l'esprit humain est un problème étudié de toute antiquité, et sa solution complète n'est pas encore terminée.

Il n'est plus contesté aujourd'hui que les Anciens plaçaient, en tête de toutes Sciences, celle de la connaissance de « soi-même », ainsi que de chaque être, puisque l'identité n'existe pas dans la nature.

Ne nous étonnons pas qu'après son bel ouvrage « Reviendra-t-il ? » notre grand et consciencieux ami Victor Simon, né psychologue, possédant des facultés, des capacités dont l'évidence ne peut plus être discutée, nous présente maintenant une nouvelle étude qui s'apparente à celles que les Maîtres d'un passé lointain nous ont léguées en partie.

Si je dis « en partie », c'est pour rappeler une fois de plus que les hommes — certains hommes néfastes — ont sauvagement procédé à la destruction; de temples, d'églises, de monuments et de bibliothèques qui renfermaient des vestiges précieux, voire même des preuves de l'antique Sagesse.

Quoi qu'il en soit, reparler de psychologie dans une époque où notre planète traverse des remous sociaux dangereux, n'est pas chose superflue.

L'éducation psychologique demeure rudimentaire et, en tout cas, dépourvue de méthode étudiée.

Personne ne conteste que la psychologie soit une science difficile à appliquer, étant donné qu'une question se pose devant tout être humain raisonnable : Où est la vérité ? Où est l'erreur ?

C'est qu'en effet il importe d'aimer le vrai pour le vrai, et de repousser le faux : sur cette base, chacun de nous doit s'efforcer de rechercher les correspondances entre tous les systèmes philosophiques, dans l'espoir d'une sage synthèse.

Et c'est dans cet esprit que le peintre-médium, amené à traduire les pensées dont il est animé, nous apporte ses connaissances, innées ou acquises, latentes ou révélées, particulières ou générales et, cela, avec la sincérité que tout lecteur a dû reconnaître dans

son précédent livre.

En vrai psychologue, en spiritualiste sincère, notre ami vibre d'une façon anticipée, plus complète, que maints autres hommes : il ressent avec une sensibilité non dépourvue de raison, celle-ci conservant le dernier mot.

I! possède à la fois la connaissance des passions humaines et des états d'âme qui lui permettent d'observer la vie dans tous les plans, visibles et invisibles.

Tout psychologue véritable ne doit-il pas être doublé d'un artiste et d'un philosophe ?

Il voit clair en lui-même et dans les autres, et se place courageusement devant les vérités éternelles.

Cela ne peut toutefois se réaliser qu'en s'évadant des traditions et des dogmatismes désuets, et en cheminant attentivement dans la voie scientifique, dont nul n'oserait discuter la grandeur, l'intérêt et la nécessité.

Mais, surtout, ne soyons pas à priori ironistes, sceptiques, pessimismes, négateurs : chassons le doute et reconnaissons en toute loyauté que les sciences psychiques pénètrent peu à peu dans les frontières de la Science, dont les limites n'ont encore jamais été définies par personne.

Tous les travaux qui aident la Vérité à se faire jour sont dignes d'être honorés.

La Science ne s'est-elle pas trouvée contrainte, en suite de découvertes récentes, d'abandonner, en physique notamment, dos principes, des critères antérieurement indiscutés ?

Ne reconnaît-on pas, aujourd'hui, que tout est « vibration » — corpuscules et ondes, ondes et corpuscules invisibles — et que l'adage « Natura non facit saltus » des temps moyenâgeux, était faux ?

La nature est discontinue en elle-même. Tout est mouvement et vibration, et la gamme infinie des vibrations présente des lacunes que la Science espère combler et se prépare à combler.

Pasteur n'a-t-il pas dit que la notion de l'Infini est la plus positive de toutes ?

Ne commence-t-on pas à reconnaître que ce qu'on appelait « surnaturel », même contraire à la raison, n'est pas précisément contraire à la nature, mais seulement « au-dessus d'elle », comme son nom l'indique ?

Qui oserait affirmer, de nos jours, que la « Nature » nous est intégralement connue ? que ses lois sont définitivement cataloguées ? — Personne.

L'Au-delà n'est plus une formule imaginaire... Einstein a, par son génie, abordé la quatrième dimension, après avoir exposé ses vues transcendantes sur la « Relativité ».

Les forces de la pensée, les forces vitales ne sont plus ignorées : on en poursuit l'étude, dans maints laboratoires.

De son côté, le spiritualisme, qui ne délimite pas le domaine du rationnel et du merveilleux, du connaissable et de l'inconnaissable, concevait déjà la quatrième dimension.

Pour le spiritualiste, le psychologue, le psychiste, le spirite — les noms importent peu

— la raison humaine conçoit et admet l'évolution spirituelle.

Qui, en notre époque d'extension scientifique, peut s'arroger le droit de fixer les limites du connaissable et du possible ?

Les faits soi-disant « merveilleux » observés de nos jours, en tous pays, dans les sciences psychiques, métaphysiques et autres — qu'on est en train de redécouvrir — tendent à la conciliation de !a foi et de la raison.

Positivistes, scientistes, rationalistes, naturalistes, matérialistes sont actuellement perplexes, car ils ont échoué.

La vie est évolutive et progressive, et ils ne le savaient pas !

Qui est-on ? Où va-t-on ? Où doit-on aller ? Maints penseurs, dont les pensées reposent sur le souci moral, se replient en eux-mêmes et s'écartent de la trépidation, de la fébrilité, de l'agitation insolente des temps actuels.

Les lumières de la psychologie les aident à suivre inlassablement leurs intimes espoirs, et ils s'enthousiasment, de temps à autre, à la pensée; sinon à l'assurance d'une Justice supérieure immanente, guidant l'évolution de leur « Moi », de leur « Moi intérieur ».

Oui, le spiritualiste utilise sa pensée, s'attache à bien penser, pour bien penser, pour bien agir, pour se bien connaître, déceler ses facultés intimes, élever ses sentiments, demeurer modeste, appliquer l'altruisme, répandre la confiance et se réjouir d'avoir acquis la connaissance de la grande Doctrine de la Survie et des vies successives, à travers les univers illimités.

Le nouvel ouvrage que nous apporte le Directeur de « Forces Spirituelles » aborde tout cet immense domaine de la psychologie, du psychisme, du spiritualisme et même du spiritisme.

La poésie du livre vous entraîne vers des sphères que, seuls, les grands et méritants favorisés ont atteint jusqu'ici : elle y conduit le lecteur !

Malgré cela, Victor Simon demeure les pieds sur terre, et, les bras tendus vers l'humanité, il lui demande de dominer la substance de chercher en soi l'étincelle de vie qui s'y trouve et peut l'éclairer, sinon l'illuminer.

Vous voulez, ami lecteur, sortir des misères qui vous entourent ou qui se présentent à vos pensées mouvantes ? Lisez et relisez ce beau livre de prose enflammée et de poésie profonde. Maints passages vous aideront à chasser les nuages qui viennent parfois assombrir vos images et, de plus, vous cachent l'horizon où vous attend l'espérance et, sans doute, la joie de vivre.

Oui, il y a dans l'œuvre nouvelle de ce spiritualiste éclairé et désintéressé, tout un poème sur le passé, sur le présent et sur l'avenir.

Chacun peut et doit y puiser des enseignements, des lumières même, capables de rasséréner les inquiets qui s'ignorent, les incrédules qui ne connaissent pas leur âme si puissante et, aussi, bien des croyants consciencieux qui désirent apaiser leur soif de justice.

Le sixième sens sommeille en chacun de nous : à nous d'y faire patiemment appel.

Quant à la quatrième dimension qui, sur notre planète, s'explique malaisément, elle doit

quelque jour nous apparaître compréhensible et nous convaincre de l'existence réelle d'autres humanités, évoluant sans cesse au sein de la Conscience Cosmique que, dans notre état présent, nous appelons Dieu !

Eugène VANLATON.

A mon Maître,

QUAND tu vins, de ton souffle, éveiller mes pensées, jetant de doux reflets sur mon âme anxieuse, j'ignorais la beauté de ton noble enseignement. Il me fallut chercher, secouer le passé, puis gravir pas à pas les obstacles escarpés me séparant de toi.

Je n'ai guère tout franchi... La route est tellement longue et ton âme si grande que je reste étonné à chaque révélation !

Te souviens-tu de ton premier conseil ? C'était tellement nouveau pour moi que mille questions jaillissaient spontanément dès que ton aile radieuse me frôlait. Ta caresse lumineuse me berçait de projets et ton langage nimbé me laissait stupéfait.

Insipide et pressant, je voulais tout savoir. C'est alors que, sagement, tu me fis cette réponse qui, depuis, m'illumine quand je sonde un problème qui paraît insoluble et me fait trébucher :

« Trop de clarté en un jour ne pourrait qu'égarer ta raison ».

Comme c'était vrai ! Il me fallut vingt ans pour, connaître l'alphabet où s'épèlent les mots d'un langage sacré, où le son disparaît pour faire place aux clartés qui font jaillir en nous les premières vérités.

Depuis, tu es venu, fidèle à mon appel, secouant la rosée de tes ailes étoilées sur la sombre amertume qui, parfois, m'emportait.

Et même quand je pleurais derrière les barbelés, tu passais lentement, te voilant par respect pour la douleur qui paie.

Tu voulais te diminuer, ne point m'effaroucher, adoucir la révolte que je sentais gronder. Et quand j'espérais, quand je sondais le ciel, emporté par ma foi, ce n'étaient que lumières qui venaient me frapper.

Comme je t'aime, ô mon Maître ! Parfois je ne sais plus si c'est moi qui agis ou si c'est ta pensée qui anima mes actes.

Qu'importe si ta forme m'échappe, si ton nom est voilé, pourvu que tu me restes pour toujours me guider.

De toi je ne sais rien, si ce n'est ta beauté, si ce n'est ta bonté ; et quand je cherche un nom, c'est le mot « Vérité » qui brille dans mon cœur, qui fait frémir mon âme.

Puis-je dédier ces pages qui sont si peu de moi ?

Puis-je dédier mon temps qui ne m'appartient, pas ?

Si oui, déjà, tu le sais, tout ceci est pour toi.

INTRODUCTION

IL y a un an à pareille époque, je dirai même exactement à la même date, je terminais la rédaction de mon premier ouvrage, « Reviendra-t-il ? » De toutes parts me sont venus et me viennent encore de précieux encouragements, des marques d'affection.

J'ai senti vibrer bien des âmes, j'ai mesuré toute la foi que portent aux manifestations du monde invisible une multitude d'amis partageant notre idéal, nos convictions.

Dès lors, il me fallait continuer, et quand me vint l'ordre, aussi rapide que stupéfiant, de traiter du « Sixième sens et de la quatrième dimension », je m'inclinai sagement, sachant par expérience qu'il est inutile de vouloir se soustraire à la tâche que le Ciel nous confie.

Mieux vaut y mettre toute son âme, y donner tout son cœur, afin de traduire aussi exactement que possible les enseignements profitables à la pensée humaine.

J'avoue que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais écrire. Je me suis laissé guider, écoutant avec une attention profonde les mots qui venaient frapper mon entendement, d'autres fois laissant revivre mes souvenirs, les complétant par des faits observés et qu'un contact continuel avec l'autre monde, remontant à plus de vingt ans, me permet de relater en toute objectivité.

Inutile de dire que ce sont pour moi des convictions profondes ; comment pourrais-je douter de ce que je vois, de ce que j'entends ?

Quand une hésitation se glisse dans mes pensées, l'esprit surgit en fulgurantes clartés, balaye mon doute, ravive la flamme, puis s'en retourne vers l'autre éternité.

Je sens alors persister une impulsion active, efficace, qui me fait songer qu'il ne m'a point quitté, que le départ présumé n'est qu'un voile glissé devant mes yeux charnels afin de me plonger dans une prenante réalité qui me fait passer d'un monde à l'autre, comme de la nuit au jour, mais avec une rapidité déconcertante.

Certes, devant les relations possibles avec le Monde Invisible, mille théories s'affrontent. C'est que chacun voit à sa façon et surtout selon ses propres facultés.

Quant à moi, j'ajoute simplement : si celles qui sont exprimées dans cet ouvrage sont comprises et admises, c'est qu'elles répondent aux secrètes aspirations de tous, c'est qu'elles sont l'expression du devenir qui plane au-dessus des contingences humaines et brille dans les consciences.

Victor SIMON.

CHAPITRE I

LES SENS PHYSIQUES ET LES SENS PSYCHIQUES

NOUS appelons « Sens » la faculté par laquelle nous recevons l'impression de tout ce

qui existe ou se meut autour de nous. Nous voyons, nous percevons, goûtons la saveur des aliments, entendons les vibrations qui forment le son et sentons les odeurs qui se dégagent de certains éléments.

Il s'agit là d'un phénomène qui nous paraît normal parce que nous en jouissons dès la naissance, pour le voir se développer au fur et à mesure que notre corps physique se forme.

Il est l'expression de la vie, car si dans l'homme nous supprimons les sens, nous lui ôtons non seulement sa raison d'être, mais aussi ses possibilités d'agir.

Par quel miracle la matière, inconsciente et d'apparence inerte, s'enchâsse en atomes sur des moules dont la diversité nous offre un spectacle féerique ou grotesque ? Elle est assurément à l'origine de la vie sous toutes ses formes.

Mais qui reproduit cette vie et incite les êtres à se grouper en communautés afin de préserver les races et les possibilités d'existence ? Qui crée le besoin, le désir et par répercussion, le vouloir ? pour nous amener de stade en stade, d'effort en effort, à nous libérer de ce qui a été l'attrait puissant de nos sens engourdis — nous voulons dire grossiers — et nous élever vers une perception plus vaste, plus étendue, d'un autre monde que nous pressentons et que nous ne pouvons pénétrer que par une sensibilité accrue que nous désignons couramment par les mots « évolution, progrès, émancipation » pour en arriver à la médiumnité.

Si le problème des sens physiques repose entièrement sur le corps du désir, la clé de l'âme, par contre, se trouve dans les facultés supra-normales.

Voyons tout d'abord ce qu'est le corps du désir, son origine et son but.

Il faudrait disséquer l'être, c'est-à-dire séparer les différents éléments qui le constituent pour en avoir une image totale.

Mais, le mot l'indique, il est simplement la partie du moi physique formée des fibres cellulaires qui vibrent en harmonie avec les éléments du noyau central de la planète, cette source féconde qui projette la vie avec l'hallucinant désir de créer, reproduire, s'enlacer.

L'être incarné n'est-il pas un autre noyau, le point de jonction où s'enchâssent des milliards de particules empruntées au corps universel ? Et ce dernier semble être constitué d'une substance unique pour prendre des formes et des apparences diverses forgées par un état vibratoire.

Or, où il y a la vie, il y a : 1° enlacement par concentration des principes fondamentaux ayant pour pivot le noyau issu de la substance ; 2° l'embryon de l'âme projeté par l'âme universelle ; 3° l'Esprit, étincelle jaillie de la pensée créatrice qui synchronise le devenir.

Et les trois ne font qu'un, offrant un stupéfiant paradoxe entre l'origine et le point culminant de l'évolution.

A l'origine, c'est la matière qui domine. Elle a enseveli et l'âme et l'esprit ; donc le désir est maître. Quand l'âme se développe, c'est la période des luttes, l'éveil de la conscience qui suscite l'effort pour échapper à l'étreinte initiale. Et enfin, quand s'affirme l'action de l'Esprit, c'est pour éliminer le désir né de l'enlacement substantiel et l'élever vers les vibrations les plus pures où rayonnent la connaissance, l'altruisme et l'amour.

Mais il y a les différents règnes sur lesquels nous reviendrons.

C'est que certaines particules projetées à un nombre X de vibrations, donneront en fin de course l'aspect du minéral, tout simplement parce qu'elles auront emmagasiné des compléments, aspiré des déchets, formé une composition lourde et compacte, aux molécules étroitement liées.

Devant l'homme, dont les forces sont limitées, ces molécules vont constituer un obstacle parfois insurmontable, une résistance que l'on ne peut briser que par des moyens plus puissants. Pour réduire la pierre, par exemple, ne faut-il pas le fer ou l'acier ? alors que la craie serait inopérante.

En ce qui concerne la formation d'une planète, il en sera de même : ce monde perdu dans l'infini ne constitue, à l'origine, qu'un amas de substance en ébullition qui, au sein des perturbations, des explosions, donnera naissance à divers courants vibratoires engendrant toute la gamme des minéraux.

Que la fusion première se reproduise, les corps solides disparaîtront pour former à nouveau une même substance, unie dans sa liquidité.

Mais l'action, la vie, engendrent les transmutations ; rien, en effet, ne peut rester éternellement uni dans les éléments inférieurs, car ceux-ci sont sujets à des réactions, obéissent au mouvement aspiratoire des forces supérieures et remontent ainsi inéluctablement vers le noyau plus puissant qui les a engendrés.

C'est en spirale provoquée par l'obstacle que les éléments transmutés vont s'évader du centre pour monter vers la lumière, force éternellement attractive.

Un désir puissant les anime ; ils cherchent la vie, s'offrent pour la fécondation.

C'est le principe nourricier de tout un monde qui s'éveille ; agité de divers courants, pétri dans le cloaque des bas-fonds, « engrais de la substance », il s'adaptera aux corps en formation, et ces derniers seront liés à la terre par les racines, ou membres inférieurs : à la vie par les aliments qui permettent le renouvellement, au ciel par l'âme qui cherche sa voie.

La sensibilité, cette faculté d'éprouver les impressions physiques, puis psychiques, sera à l'état latent, submergée par les lourdes vibrations. C'est donc l'instinct et le désir qui régneront dans la forme naissante ; elle puisera avec avidité dans la substance la plus lourde, comme une sangsue qui se gorge d'aliments pour rejeter la bave de ses besoins désordonnés.

C'est tout simplement la vision du passé ; inutile de s'y attarder, puisque celui qui met les mains à la charrue ne doit plus regarder en arrière. S'y complaire serait désormais retarder l'évolution.

Et l'instinct, le désir vont bientôt se heurter à un ennemi terrible : la sensibilité qui, lentement, se développe. Avec elle vient la souffrance, par la souffrance le besoin de s'évader des éléments qui en sont conducteurs, et c'est ainsi que s'impose la loi de révolution, car l'âme — cette création de l'Esprit, ce véhicule par lequel il descend vers la matière pour la transmuter — doit reprendre conscience de son origine sous !e souffle du Dieu inconnu qui sommeille en elle.

Elle assimilera les rebuts pour en retirer ce qui est utilisable et ne seront jetés à la Géhenne (au feu qui purifie) que les résidus hostiles au progrès.

Mais, répétons-le : les éléments qui constituent le « corps du désir » s'entre pénètrent avec ceux des autres corps ; il n'y a pas de limites ou de séparations, mais une composition substantielle, une formule magique qui est la clé de la forme.

Nous pouvons cependant certifier que quels que soient les aspects ou les dimensions de ces formes, elles ont toutes été créées par un même courant vibratoire portant en lui la quintessence du devenir.

Dans le règne animal, n'y a-t-il pas la matérialisation de tout ce qui est rejeté par les plans supérieurs ? A la bête, on n'attribue que l'instinct, mais chez certaines bêtes se devine une cruauté intelligente qui recherche sa proie, la guette, la dévore. Chez d'autres, se rencontrent une veulerie manifeste ; le poison perfide de la calomnie trouve son image chez le serpent venimeux ; et enfin, l'inconscience et l'insouciance chez les insectes éphémères qui naissent pour mourir, sans rien comprendre de la nature.

La hideur se cache et nous fuit, alors que la fidélité, la passivité, le dévouement absolu nous côtoient, croyant trouver leur Dieu.

Et l'homme intelligent ne voit en eux que des frères inférieurs.

C'est que nous sommes pétris dans des moules différents, mais au même gabarit fonctionnel. Ne retrouve-t-on pas dans l'homme la trace d'organes propres à la bête ? N'a-t-il pas, lui aussi, ses moments de cruauté, de veulerie, de perfidie, d'insouciance et de hideur ? N'est-il pas souvent le despote que, seule, la crainte de la Loi ramène à des conceptions plus humaines ?

Ayons la pudeur de voir, dans la lignée qui nous a forgés, le reflet de ce que nous fûmes, pour nous tourner vers l'avenir en bâtisseurs d'une race nouvelle.

La formation de l'être repose essentiellement sur le désir : il le suivra, ce désir, tant qu'il y aura contact avec la matière puisqu'elle en est l'élément conducteur.

C'est pourquoi, pour beaucoup, le clair jugement ne viendra qu'après la désincarnation.

L'homme qui est sous l'emprise de la boisson ne distingue pas le vrai du faux, le bien du mal ; il subit un envoûtement passager qui le rive à l'inconscience.

Celui qui est submergé par le désir de posséder ne peut échapper à la ronde infernale qui engloutit le moi dans les possessions terrestres : il prend racine dans un sol aurifère où nulle sève spirituelle ne peut monter et sera, demain, le figuier desséché destiné au feu des transmutations.

L'égoïste forge sa prison en lourdes vibrations qui feront de son âme un sépulcre hideux isolé du grandiose infini, d'où seul pouvait lui venir la lumière. Il maudira le destin et souffrira de l'ampleur désertique qui le sépare de l'altruisme, sa seule planche de salut.

L'esclave des sens inférieurs, rivé à la luxure, avance dans un marécage où il s'enlise graduellement. Il n'en sortira que lorsque le feu de ses passions en aura desséché la boue, pour le rejeter, pantelant et inerte, au seuil d'une vie de souffrance et d'expiation.

Et toi, qui sème la haine, c'est un glaive d'acier, rougi de tous tes crimes, qui viendra te pousser dans l'antre des carnages pour y payer ta dette.

L'être, quel qu'il soit, aspire cependant à échapper au spectre du désir, car il sent que là n'est pas le bonheur. La conscience s'éveille et lui transmet le muet reproche du « moi

supérieur », l'Esprit qui attend au seuil de sa demeure l'instant solennel où les portes de la sagesse s'ouvriront toutes grandes pour que s'établisse le lien sacré de la vraie trinité, Corps – Ame - Esprit.

C'est alors que les trois principes agiront conjointement. Il entrera dans la race des Dieux, brillera par son unité qui s'étendra à l'Unité divine ; ce ne seront plus les sens physiques qui agiront sur ses actions, mais celui de l'âme qui concrétise tous les autres, illuminé par l'Esprit.

Il aura brisé les lourdes chaînes de ses passions pour étendre les ailes du savoir en l'immense firmament où plane la pensée créatrice en vibrations d'amour.

CHAPITRE II

LE SENS DE L'AME, LE SIXIÈME SENS

COMMENT va s'éveiller le sens de l'âme, celui que nous appelons le sixième et qui, en réalité, est le seul, l'unique, le véhicule psychique par lequel se déverse la source de connaissances et de pouvoirs à la portée de toutes les créatures ? Par simple transposition des éléments.

A la pression des forces du désir va s'opposer celle des forces spirituelles ; il y aura une pénétration lente, méthodique, favorisée par le contact des êtres plus évolués dont le rayonnement active, chez autrui, le développement des facultés psychiques. N'est-il pas vrai qu'en côtoyant le vice, on s'avilit ; qu'au contact des vertus, l'on grandit ?

La communauté qui prend déjà naissance dans la famille pour s'étendre graduellement au sein des aspirations, unit dans un même effort et pour des buts louables l'élite spirituelle de la société. Elle favorise la tolérance, préconise la connaissance, et c'est alors qu'apparaissent bon nombre de « dons » qui ne sont que des facultés à l'état latent qui s'éveillent sous le souffle de l'esprit.

Le « Moi inconnu ou supérieur » est baigné dans de multiples radiations où s'enchevêtre toute la gamme des éléments du Cosmos, mais il y a dans ce « Moi » un noyau radio-actif qui a sa propre vie, sa densité, son rayon d'action au cycle vibratoire, son degré d'assimilation ; en un mot, il est un monde qui se forge et grandit dans le corps universel.

Sa structure, son degré évolutif, le placent à une longueur d'ondes sur laquelle il va capter pour transmettre. S'il est dégagé du corps du désir, il a pour pivot l'amour du prochain et pénètre les âmes accomplissant des efforts pour parvenir au stade qui lui est propre. Il sera donc l'intermédiaire, le médium de toute cette communauté spirituelle qui agit à travers ses membres placés sur le plan physique pour activer l'évolution de la pensée et poser les jalons d'un cycle nouveau.

Quelles seront ses facultés ? L'harmonie entière et parfaite ne se trouvant qu'en Dieu, l'être, quel qu'il soit, a des tendances qui l'orientent au gré de ses dispositions naturelles.

Par le verbe, il enseignera sa vérité ; sa parole sera chaude et sincère.

Par les mains, il s'efforcera de rendre la santé ou d'apaiser les souffrances et ses fluides

seront distributeurs de bienfaits.

Par la pénétration de sa pensée, il captera les tourments intimes, sondera les âmes, cherchera à porter remède à la déficience psychique qu'il aura détectée.

Il lui faudra une tolérance frisant le sublime pour pouvoir sonder les arcanes secrètes de la pensée humaine et opposer continuellement l'amour à la haine qu'on lui destine parfois. Il va manier le sixième sens (celui de l'âme) avec une dextérité telle qu'il n'en laissera rien supposer à son entourage.

Mais au monde visible ne s'arrêtent pas ses incursions ; l'invisible s'offre à lui, domaine fantastique au profane mais combien réel pour le penseur.

Il va vivre en lui, tout en ne traduisant couramment que ce qui est assimilable à la bonne moyenne du milieu auquel il s'adresse. Et, pourquoi ne pas l'ajouter ? développer en ce sens les facultés de l'âme n'est autre que ce que nos ancêtres appelaient l'initiation.

Qu'on le veuille ou non, elle réapparaît dès que l'on aborde le problème de la connaissance.

Elle n'est pas essentiellement à la base de tous les phénomènes supra-normaux, et cependant ces derniers offrent une preuve sûre, indiscutable de l'existence de l'âme et du sixième sens.

Il est donc bon de s'attarder à ces phénomènes, sans toutefois répéter ce qui a déjà été développé par de nombreux auteurs.

Les coups frappés et raps sont à l'origine de la manifestation, sur le plan physique, des êtres désincarnés qui nous côtoient sans que nous puissions les voir, et nous écartons volontairement les apparitions et autres.

Pourquoi ce prétendu mystère a-t-il jeté l'inquiétude dans certains milieux et fait l'objet de condamnations aussi cruelles que stupides par le clergé ignorant du Moyen-Age ? Pourquoi reste-t-il à l'index ? Parce que leurs successeurs craignent de revenir sur des déclarations officielles qui, en leur temps, ont fait de grands ravages dans les rangs des penseurs et des chercheurs ?

Repousser un fait, le condamner tout simplement parce qu'il paraît inexplicable ou que son origine ne se contrôle pas par la vue, c'est repousser l'existence de l'âme, de ses facultés, de son devenir éternel qui repose sur l'évolution.

Quand le malade se plaint d'un organe, le docteur cherche, palpe, ausculte et tire une conclusion avant d'ordonner le remède. Il n'a pas vu ; il a simplement étudié et senti. Si le cas est douteux, le patient est parfois radiographié et l'on peut ainsi déterminer, par exemple, la position d'un corps étranger ou déceler une plaie intérieure.

Tirons notre conclusion : il y a photographie à travers la matière ; c'est donc qu'elle n'est pas compacte et qu'il suffit de rayons plus puissants pour obtenir une plaque.

Substituons aux rayons X un œil développé X fois et nous verrons à travers la matière. Mais il y a l'équilibre à sauvegarder. Si la vue était développée mille fois, le reste du corps étant inchangé, ce serait un désastre ! Nous verrions s'agiter autour de nous des insectes qui nous paraîtraient des monstres, alors qu'en vérité ils seraient minuscules. Notre vision s'étendrait à travers les obstacles — et quel aliment pour la curiosité ! Nos repas ne seraient qu'une fourmilière de larves soulevant le dégoût. L'outil, l'instrument, les mille

choses qui nous entourent, exagérément grossis, nous plongeraient dans un monde désordonné. C'est pourquoi les lois de la Création sont bien faites.

Nous ignorons presque tout du mode d'existence des animaux, de leurs pensées. L'instinct qui les guide n'a-t-il pas un secret qui nous échappe ? Leur langage — car ils se comprennent — est pour nous un mystère aussi effarant que celui utilisé par le monde invisible. Et pourtant, ce langage existe.

Comme nous pouvons nous pencher avec plus de facilité sur celui employé par les esprits, et ceci en nous appuyant sûr notre expérience — car il ne serait pas honnête en l'occurrence d'affirmer des choses que nous n'avons ni vues ni entendues — nous nous bornerons à relater les faits observés durant nos dédoublements, qui furent tout simplement des incursions au Royaume éternel.

Le dédoublement n'est-il pas un phénomène naturel qui devance celui de la mort ? En effet, quand nous sommes, de préférence, allongé sur le dos, que le sommeil nous gagne et que nous avons l'intention de nous évader, notre double, qui est le moi réel, se dégage de son enveloppe charnelle pour prendre pied — si l'expression peut s'employer — dans un autre domaine qui n'a de merveilleux que son aspect quasi inconnu.

Et, là, nous apparaît un autre monde qu'il faut diviser en plans, mais qui, au fait, ne sont que des états, tout comme les mots ne sont que des conventions.

Le premier qui se présente à nos investigations, nous l'appelons le plan astral, et ici point de difficultés pour s'y mouvoir : la vie y est si proche de la notre qu'il suffit de se la représenter liée à une substance plus légère, plus éthérée, pour traduire comment vivent et s'expriment les âmes qui l'habitent.

Le corps conserve la même forme : c'est le fantôme des vivants.

Certes, il y a toute la gamme allant de ceux qui restent lourds, denses, à d'autres dont la souplesse accuse un détachement avancé, où persistent toutefois quelques traces du désir, pour arriver à l'harmonie, à la beauté qui donne naissance à une forme lumineuse que nous appelons le corps mental.

Dans l'astral, il arrive que l'on puisse confondre le corps d'un vivant en état de dédoublement avec celui des usagers de ce monde. Point de différence apparente pourvu qu'ils appartiennent au même stade évolutif ; une matière plus subtile avec des sens qui s'y adaptent.

C’est la projection fantomale d'une scène de notre vie courante. Ces désincarnés ont conservé leurs penchants ; ils façonnent, créent, cherchent, se livrent à des études en rapport avec leurs possibilités ; ils ont leurs ouvrages, leurs théories, ils conservent même, nous diront-ils, leur religion !

Tel esprit qui, sur terre, avait la crainte de l'enfer, la garde de l'autre côté : la mort ne l’a pas transformé intellectuellement. S'il se manifeste par le truchement d'un médium, il exprimera sa crainte et vous dira qu'il continue à fréquenter le temple propre à ses croyances ; et ceci explique pourquoi, dans une future existence, il resta attaché à la religion dans laquelle fut pétrie son âme naissante.

Nous avons parcouru bien des contrées de ce plan, laissant derrière nous le vêtement de chair qui nuisait à nos exploits. Nous y retrouvions les paysages, les demeures où, dans

une semi-conscience, les désincarnés vaquent à leurs occupations, n'ayant guère d'autre but que celui qu'ils ont poursuivi avant la séparation.

Lente sera leur évolution ; sans idéal, n'ayant qu'une vague notion de leur moi, pour eux, rien n'est changé. Même par-delà la tombe, le SIXIEME SENS ne s'est pas éveillé.

Ils reviendront, obéissant à la loi du désir, happés par l'envoûtement de la matière, dès que la substance astrale dans laquelle ils sont habillés sera dissociée.

Aucune force ne pourra les retenir ; il leur faudra parfaire leurs connaissances sur le plan physique, le seul où, devant l'obstacle et la souffrance, l'être se forge au prix de mille efforts.

Le langage est celui de ce monde. Ils gardent les mêmes organes, articulent de la même façon et le son trouve son véhicule dans l'air pour venir se réfléchir dans la substance astrale et dans l'ouïe qui s'y adapte.

La mission du verbe ne s'arrête pourtant pas à ce plan.

Commençons par le bas : ainsi, dans notre plan terrestre, si nous disons à un chien que nous l'aimons, et si nous sommes sincères, c'est-à-dire si nos vibrations sont l'expression de notre parole, de notre pensée, ce chien percevra et manifestera sa joie.

Ce ne sont pas les mots articulés qu'il aura perçus, mais les vibrations qui auront frappé son entendement et dont la traduction ne souffre pas le camouflage.

Il sait, il comprend que ce qui a été dit est vrai ; il est heureux, il le manifeste. Sa nature, simple et dévouée, ne connaissant pas la comédie humaine, nous offre le spectacle d'une sincérité dénuée d'artifices et tellement belle à contempler que l'on se demande si ce chien, cet ami de l'homme, n'est pas parfois supérieur à la brute, au vicieux ou au despote que nous croisons sur notre chemin. Cependant, le chien, comme le cheval, comprennent certains mots : l'intelligence ne leur fait pas défaut ; ils traduisent les intonations familières et surtout celles qui forment leur nom. Ceci prouve qu'ils ont une structure humaine non encore développée.

Prenons un autre exemple. Il arrive que l'homme pense et parle en mettant en action les sens physiques et psychiques.

Dans ses élans, dans sa prière, dans l'accent à la fois humain et spirituel, il étendra sa voix à différents plans.

Si, par son degré dévolution, la tâche qu'il accomplit, la vie intime qu'il entretient, il est en harmonie avec le plan mental supérieur, quand il s'adressera à un auditoire sur le plan physique, développant avec toute sa foi les enseignements, les convictions qui l'animent, son verbe aura sur les autres plans une répercussion réelle, efficace, car il aura parlé à tous ceux qui se penchent vers lui.

Comprenons que cela est réel : émettre un son, c'est émettre des vibrations. Ces vibrations viennent frapper les organes et si le son est émis à la fois sur le plan physique, astral, mental, c'est-à-dire par les trois corps dont l'être sait se servir, il est également perçu au même instant dans les trois plans.

Et l'orateur qui a devant lui un public confiant, sympathique, sait que de l'autre côté de la barricade se pressent d'autres âmes, les unes pour apprendre, les autres pour l'aider, l'encourager.

Dieu ! qu'elle est grande cette mission du « Verbe », et que d'âmes viennent, le soir venu, écouter l'ami plongé dans la matière, mais relié au ciel par son passé, laisser monter ses espoirs les plus doux en ferventes vibrations.

Sa prière n'est-elle pas un chant d'amour où sa foi s'exprime par sa soumission aux desseins du Créateur ?

Qu'elle est belle, aussi, cette prière, quand elle est destinée à un être qui souffre et que le cœur, l'âme, la pensée tout entière s'élèvent vers l'infini pour que descende le baume divin qui efface la révolte, apaise les douleurs, rend la vie calme, sereine, afin que se continue une expérience toujours profitable à l'âme.

Non, le ciel n'abandonne jamais ceux qui prient. Non, le monde invisible n'est jamais indifférent à cette plainte qui monte pour autrui. Non, Dieu, le Père de toutes choses, ne s'écarte jamais de Ses enfants au moment de l'épreuve, même la plus douloureuse. Il attend patiemment l'instant où l'âme s'ouvre à Lui.

Milles preuves ont sanctionné cette affirmation. Quand un mal implacable arrache des cris de douleur à un malade et que le guérisseur pratique l'imposition des mains en demandant la guérison, un fluide doux comme une rosée descend sur lui pour s'étendre au moribond ; une clarté brille alors dans les yeux de ce dernier, le mal disparaît et, dans une béatitude au contraste frappant, il murmure : « Comme je suis bien maintenant ».

Langage muet, langage sacré qui, de la créature, monte vers le Créateur. Nulle parole n'est échangée, nulle formule n'est recherchée : ce n'est qu'un cri de l'âme auquel répond le baiser de Dieu.

CHAPITRE III

LA FORME DANS LA NATURE

AVEC la vie, la forme est apparue à tous les stades ; elle a donc ses prototypes qui sont des réservoirs d'embryons se reproduisant selon la forme initiale et destinés à donner naissance aux différents organes qui constituent tout être, l'homme en particulier. Un assemblage harmonieux de tous les principes nous donne l'image des sens indispensables à la vie telle que nous la connaissons dans les différents plans, pour en arriver à celui que nous appelons physique.

Essayons de nous expliquer : On nous dit que l'homme est à l'image de Dieu ? Est-ce dire que Dieu a un aspect humain ? Loin de là notre pensée. Mais le Créateur, qui est le grand Tout, se multiplie créant en lui-même et si nous prenons un exemple, nous dirons que les éléments qui, dans son Corps Universel, sont le véhicule du son, sont également les prototypes des formes qui font office d'organes émetteurs et récepteurs dans tout ce qui se reproduit, en partant de l'infiniment grand, jusqu'à l'infiniment petit.

Cependant, un organe ne peut efficacement agir seul et l'équilibre, l'unité, n'est autre que la juxtaposition de tous les principes, unis par l'esprit ; cette étincelle jaillie de la pensée Créatrice qui, seule, est l'expression de la vie intelligente et spirituelle. Car si l'oreille perçoit le son, il faut que ce son soit enregistré et traduit par le cerveau, ou plus

exactement par l'intelligence qui est une faculté de l'esprit transmise à l'âme.

Mais l'être ne comprend que sa langue parce que son cerveau est façonné dès sa naissance aux vibrations familières par une éducation progressive, laborieuse, qui vient marteler l'intelligence qui s'éveille et, à l'usage, l'oriente, la pétrit d'un système de transmission automatique dont il use abondamment sans en chercher la source.

La forme n'est donc pas propre au plan physique ; elle existe dans tout ce qui a été créé et nous dirons même qu'elle est à l'origine de la création.

C'est l'éblouissant secret de Dieu, vers lequel tendent tous nos efforts, nos recherches. Nous voudrions le pénétrer, le ravir au ciel, le traduire non pas dans le cadre des lois physiques, mais dans ce qui a déterminé sa reproduction intensifiée dans tous les domaines.

Car, la forme, c'est la vie qui se manifeste, et l'on peut la comparer à des pousses intérieures de la forme éternelle qu'un mariage de vibrations dans la substance transforme en multiples aspects.

Nous pouvons donc résumer : la forme est née dès que l'Esprit a créé dans la matière et toutes choses ont été faites en elle. Si les mondes qui sillonnent l'infini n'avaient pas une forme due à la condensation des éléments, notre expérience actuelle ne pourrait avoir lieu.

Elle est donc une conséquence de l'action, l'empreinte de l'ESPRIT, où se chrysalides les organes ; car, vivre, c'est circuler, respirer et rejeter, s'alimenter, assimiler et expulser, ensemble de principes que nous sommes en mesure d'analyser parce qu'ils sont tangibles.

Mais l'âme a les mêmes fonctions sous des formes plus éthérées : il ne peut en être autrement, puisque c'est elle qui les imprime à la matière.

L'esprit en est également animé, car il transmet à l'âme. C'est donc que l'Hydre Universelle et spirituelle est le prototype de la forme et que la vie consiste à aspirer pour expirer.

En nous appuyant sur des sens diminués, notre jugement ne peut que nous égarer ; mais si, dans un éclair de lucidité, la pensée peut aller d'un extrême à l'autre avec la vision de tous les plans, ô stupéfaction ! elle verra le même phénomène se reproduire indéfiniment, allant des vibrations prodigieuses de l'esprit, qui agit dans la lumière, à celles de l'âme, qui descend dans les sphères et s'adapte à la substance pour arriver au corps physique, où les formes se sont affirmées dans la condensation.

Chez les animaux se rencontrent les mêmes principes, alourdis certes, puis encore diminués chez les végétaux pour s'arrêter aux minéraux qui nous viennent de la fusion des rebuts. Eux aussi vivent, et ils sont le point d'appui le plus ferme où l'existence s'affirme, se développe par la nécessité qu'a l'esprit de créer à travers l'âme et le corps, de fusionner avec la matière pour la modeler, la transmuer, l'animer de ses vibrations.

Il est trop tôt cependant pour écrire que là se trouve la clé qui nous ouvrira les portes de la quatrième dimension. Restons donc dans le sixième sens.

Dans le plan supérieur astral, même mode de langage : ici les vibrations ont perdu la modulation prononcée, à raison des multiples variations que lui offre la substance. Ce n'est plus qu'un bruissement harmonieux, un échange de pensées à peine matérialisées, un chant spirituel émis par simple projection qui vient s'éteindre dans les âmes auxquelles il est

destiné.

Et les ondes se croisent, se répondent sans perturbation.

Par comparaison, on peut dire que c'est une mer calme, que les rayons solaires animent de multiples reflets, jetant de-ci, de-là, une variété de coloris qui disparaissent on ne sait où et comment.

Et nous voici aux portiques du mental, autre plan sans séparation : mêmes, lieux, mais simplement une matière plus subtile, lumineuse, aux rayons azurés. « La voûte céleste dans l'âme humaine ».

C'est le paradis des Chrétiens, le pays des chasses éternelles des Indiens, le Nirvana des bouddhistes.

La matière, véhicule de la souffrance, étant alors dissociée, il n'en reste que la quintessence, et l'âme n'ayant plus à se heurter à l'obstacle, crée toutes les choses qui lui sont agréables. C'est la béatitude, puisque tout se réalise sans effort ; les ténèbres sont disparues.

C'est aussi la lumière, la Paix, le bonheur car le contact avec le monde des souffrances est brisé. L'âme ne voit que le « Moi supérieur » des êtres qui lui sont chers, et le cauchemar horrible des réincarnations douloureuses s'est évanoui.

Pour elle, penser et parler, c'est secouer des ailes d'où s'échappent un flot de vibrations qui s'évadent en un chant modulé qui distribue l'amour.

C'est le langage que nous avons quand nous admirons le ciel et l'infini ; quand nous oublions nos soucis pour vivre quelques instants transportés dans un rêve fabuleux, au pays des mille et une nuits, où tout est féerique et baigné de splendeurs.

Le sens de l'âme, ce mystérieux sixième sens, sonde les célestes arcanes, cherchant toujours plus loin la beauté si réelle des formes qui ne sont plus, qui se confondent et grandissent en la forme éternelle.

Il n'y a pas de fin dans l'auguste ascension qui, toujours, nous emporte vers la source divine où surgit le flambeau de ce beau « corps causal » — une langue de feu, rien que des vibrations — où brille le savoir. Une forme mouvante, une lueur des cieux, une beauté prenante qui nous parle de Dieu !

Son langage — peut-on l'appeler ainsi ? — est un miroitement de sublimes clartés qui descendent vers nous pour nous dire d'espérer.

Et quand l'heure a sonné et que sa douce flamme s'arrête sur le front d'un penseur qui la cherche, c'est pour y apporter l'expression du génie, le guider dans ses recherches, inciter le progrès, livrer à notre humanité l'un des mille secrets qu'il lui reste à percer.

Il est curieux de relever qu'à ce stade il n'y a plus plusieurs sens. On dirait que la vue, l'ouïe et la sensation se rejoignent.

C'est une faculté unique par laquelle l'âme perçoit et émet avec une force vibratoire fabuleuse.

Il y a des réalisations instantanées ; le temps n'est pas celui que nous connaissons et les vibrations vont se modifier au fur et à mesure de leur mariage avec la substance.

Expliquons-nous par comparaison : un projet jaillit de nos pensées ; nous allons le

réaliser et, pour cela, il nous faut construire, modeler la matière, créer sur le plan physique ce qui a été conçu sur le plan psychique. Entre ces deux créations, il y a, en effet, tout un monde.

En premier lieu, la conception s'est réalisée en dehors du temps, puisqu'elle fut instantanée. En second lieu, il faut nécessairement s'appuyer sur les lois qui régissent notre système planétaire et compter en heures, jours ou années.

Disons que l'esprit a conçu par le « sixième sens » dans la quatrième dimension, puisqu'il nous faut encore employer ces mots avant d'arriver à notre conclusion.

Et en nous évadant, que ce soit dans le jugement par la cause, le rayonneraient dans l'amour entier, la plénitude dans l'unité, plus rien ne s'expliquera par des formules liées à la durée, aux distances, aux lieux.

Nous trouverons l'explication logique de cette théorie par les phénomènes supra-normaux qui ont fait l'objet de sérieuses études du monde scientifique et se sont imposés à la connaissance humaine par leur réalité.

CHAPITRE IV

PHÉNOMÈNES SUPRA-NORMAUX

PENCHONS-NOUS d'abord sur la mort. Elle porte en elle une terrible révélation que nous ne pouvons ignorer puisque nous la subissons inéluctablement. Elle nous frôle de son aile libératrice et elle est toujours là, proche ou lointaine, spectre hallucinant au symbole du devenir.

Ceux qui la repoussent lui tendent des bras décharnés que la crainte du néant ou l'attrait de la matière transforment en révolte et rendent le passage à la fois douloureux et hideux.

Et cependant, si nous suivons les derniers soubresauts, nous y lisons déjà une transformation apparentes un flottement des idées, un besoin de pardon qui marque qu'au seuil du jugement l'âme se trouve face à ses actes et a peur du reflet de son passé qui va se dérouler comme un film pour lui faire peser la juste conséquence de ses erreurs.

Nous avons déjà dit que l'être se crée lui-même ; il forge son « moi », son domaine ou sa prison. Ses abus, ses erreurs ne disparaîtront que par la réparation. L'ensemble de ses acquis le suit ; c'est un monde qui grandit et où le « moi » doit régner ou subir.

II subit quand il a transgressé la loi ; il règne quand il a créé dans la loi.

Transgresser la loi, c'est oublier l'origine de toutes choses : Dieu — c'est s'écarter des enseignements qu'il nous a donnés par la bouche des prophètes ; l'Amour du prochain — c'est aussi fuir le devenir dans la recherche des plaisirs grossiers, dont la matière est l'aliment, pour ignorer ceux de l'esprit, qui naissent dans l'effort et le sacrifice.

C'est ramener au « moi » le cycle vibratoire de nos pensées à l'image du vampirisme, où tout est soustrait aux autres pour le seul profit des sens inférieurs.

Dans chaque existence, n'y a-t-il pas le point culminant des réalisations, qui marque la

fin d'une expérience pour nous placer au centre de nos actions, où le déroulement inverse va sanctionner, jusqu'à complète élimination, tout ce qui est à rejeter, afin de nous permettre de faire un nouveau pas vers l'avenir ?

C'est le passeport des différents plans : il porte le sceau non pas de la nationalité, mais du degré d'évolution et nous ouvre les portes d'un autre monde, toujours plus beau, toujours plus clément.

Comment va surgir le remords ? Chez ceux qui n'ont guère écouté la voix de la conscience et qui se sont livrés à bien des excès, la responsabilité est amoindrie quand ils sont dans l'enfance de l'âme et n'ont pu développer le SIXIEME SENS.

Le Karma (Karma : Théorie qui veut que nos actions nous suivent, s'enchaînent ; elles sont donc rattachées à la cause qui les a fait naître avec une responsabilité variant selon le degré d'entendement.) qui les guette est proportionné à leur degré de perception et de sensibilité. Par exemple : priver un être d'une vision qu'il n'a jamais connue n'est pas une punition ; c'est simplement lui ôter une récompense. Un élève qui n'a pas le désir d'apprendre et qui doit rester une deuxième année dans la même classe n'en souffre pas s'il n'a pas d'ambition. Seule, la crainte de la semonce paternelle obscurcit ses idées.

En lui sommeille le sixième sens. Il ne sera pas châtié ; s'il persiste, il accomplira dans l'avenir des besognes réservées à la gent passive. Son corps physique, emprisonné de lourdes vibrations, l'orientera vers les durs labeurs ; sa résistance sera proportionnée à l'effort qui lui sera demandé. Chez lui, pas d'évasion dans le monde spirituel, mais une lente évolution qui lé conduira d'étape en étape vers un devenir qu'il ne cherche pas à devancer. Le front penché vers la terre, il regardera peu le ciel.

Mais un autre, qui a passé par les portes du savoir, développé ses facultés, abusé de son pouvoir, forgé consciemment tout un système de vibrations mis en action par sa tenace volonté de dominer et d'exploiter, peut certes devenir une force sur le plan physique mais il sera un esclave sur le plan psychique avant de subir la future existence qui va lui faire payer sa dette et l'orienter vers des conceptions justes et saines, engendrées par le besoin de vivre et par celui de justice.

Dans les temps qui précèdent la séparation, l'âme se dégage lentement et nous entendons souvent des expressions, des projets émis qui sont en opposition avec tous les actes du passé.

Ce n'est plus la matière qui domine, c'est la pensée qui espère.

Et rien que cette étude nous donne la révélation du SIXIEME SENS. Les cinq autres sont amoindris, parfois éliminés et un rêve, vague tout d'abord, plus précis vers la fin — un rêve qui pénètre dans la réalité, coupé d'ailleurs par de nombreux flottements — va nous révéler un individu que nous ignorions et que la crainte du devenir rend sensible au devoir, à la foi.

Cet individu voit dans l'autre monde ; il désigne des parents décédés appelés à l'aider, à le libérer. Il entend certains conseils, perçoit des vibrations et peut déceler, avant les personnes qui l'entourent, un ami venant lui rendre visite.

C'est déjà le sens de l'âme qui s'affirme et le moribond à la grande stupéfaction de ces personnes, perçoit des choses qui nous échappent. Certes, ses paroles seront incohérentes quand il retombera dans la matière, rappelé par la souffrance ou la contraction du corps

physique, pour nous entretenir, quelques instants plus tard, de ses visions, de son idéal.

Tout spiritualiste possédant certaines connaissances sur le phénomène de la séparation que nous appelons la « mort » peut en déceler toutes les phases : sentir ou voir le double se dégager, analyser les progrès, imputer à l'âme certains faits, suivre l'éveil de la conscience, le retour vers le passé, les espoirs dans l'avenir.

Généralement, ceux qui nous quittent et n'avaient aucune conception religieuse ou spirituelle, nous entretiennent du pardon de Dieu et ajoutent : « Quand je serai guéri, je ne ferai plus de choses nuisibles à mon prochain ».

Leurs intentions sont belles ; elles synchronisent les aspirations de l'âme et trouvent leur réalisation, à une échelle moins grande, dans une existence future si, toutefois, l'âme se souvient qu'elle doit progresser et non pas subir continuellement l'étreinte de la substance.

Avez-vous déjà remarqué le calme souverain qui règne auprès d'un être qui vient de laisser échapper le dernier soupir ? On dirait que l'instant est solennel et que les vivants et les morts, après avoir tout fait pour adoucir ce triste passage, s'inclinent, les uns dans la douleur parce qu'ils ont perdu un parent très cher, les autres dans la joie de le voir naître au monde du repos. Mais tous sont pénétrés de respect, de crainte et de soumission devant cette phase à la fois horrifiante et sublime qui est un précepte de la loi indispensable à l'équilibre, à la juste répartition des biens matériels et spirituels, au prorata des mérites, et ceci échelonné sur les multiples existences qui nous forgent.

Et l'âme s'en va, non pas vers un autre lieu, mais vers d'autres perspectives, pour vivre dans un royaume, le sien, propre à ses conceptions, se servant de sens adaptés aux nouveaux éléments et guidée éternellement par le sixième sens.

Elle vivra dans une autre dimension et ne pourra l'analyser, le secret étant trop profond. Elle blêmit quand elle tente de le percer, cherche le haut, le bas, le centre et les extrémités et tout cela lui échappe. Si vous la questionnez, elle sera stupéfaite de ne pouvoir répondre.

Ici plane un mystère qu'il faut ravir au ciel en créant l'étincelle.

L'algébrique équation fait son apparition, mais les formules sont vaines et le secret persiste.

Du dehors au-dedans il y a mille chemins, mais un seul est réel. C'est le « Moi supérieur », la Monade divine qui va nous y conduire.

Mais que de vies, que d'efforts pour relier le tout, pour que dans la matière l'unité s'établisse, le savoir se développe, le jugement grandisse et la vision s'étende.

Et voici qu'il nous faut rapetisser l'infini pour donner une image, une idée acceptable des pouvoirs qui nous assaillent.

Penons un local, dans une forme limitée ; plaçons-y dix personnes et disons : « Ceci est votre univers : vous allez y vivre et créer ».

Chacune aura ses propres pensées, ses propres actions.

Citons en premier lieu celle dont l'activité repose sur une longue expérience. Durant des millénaires, elle fut bercée de langes et de linceuls, allant d'un monde à l'autre, connaissant la souffrance, se heurtant au Karma, recherchant la puissance pour venir au néant, se relevant, haletante, pour espérer encore et refaire le trajet en toute humilité.

Tourbillon grandiose que l'on dit infernal et qui n'est qu'un reflet de la lente ascension qui nous emporte tous, sans nous changer de place, et qui se réalise dans les transmutations pour que jaillisse enfin ce mystérieux saphir d'une infinie beauté : une perle de Dieu, une larme des cieux dont les radiations, ayant vaincu l'obstacle, s'étendent dans tous les corps sans jamais se ternir.

Et ce n'est qu'un symbole impossible à traduire, si ce n'est par l'esprit, avec son beau langage tout nimbé de clartés. Un miroir fabuleux qui nous renvoie à Dieu et où Dieu se reflète, éternellement présent, éternellement créateur, distribuant partout lumière et vie, donnant la grandeur dans la foi, la puissance dans l'amour, le devenir dans l'Unité.

Il n'y a plus de fin ; il n'y a plus de commencement. Il y a la vie éternelle au sein du grand Tout ; il y a la dimension unique, la quatrième, celle que nous recherchons.

Mais les autres personnes rassemblées dans le local et n'étant encore qu'au stade de formation, quelles sont-elles ? Comment vivent-elles ?

Si nous ignorons le corps physique qui a ses lois, ses besoins, pour pénétrer dans le domaine des radiations, nous relevons que chacun a enfanté tout un système de formes emprisonnées dans d'autres formes, un mélange de conceptions nées de la pensée qui, dans le deuxième exemple qui s'offre à nos investigations, nous donne l'impression d'un magasin de brocanteur où toutes les curiosités sont rassemblées dans un pêle-mêle incohérent dû aux tâtonnements, aux essais, et aussi aux créations chimériques abandonnés rapidement et dont les images resteront confuses avant de s'estomper définitivement.

Mais il est de ces créations, alimentées par le jet continu des idées, qui prennent des formes précises, s'animent, deviennent en quelque sorte les habitants d'une communauté dont la source de vie émane d'un « noyau central » que nous situons, en l'espèce, dans le « moi » de l'un des êtres placés dans notre local.

Si nous résumons, ce noyau est à la fois un centre d'attraction et de répulsion. Tout se meut dans une fantasmagorie réelle et s'il arrive à l'être humain, maître de ce royaume, de se plonger dans la méditation, il verra le défilé stupéfiant de son univers s'agitant sans cesse, ne pouvant le quitter, évoluant dans le cycle de ses vibrations, sous forme d'images s'alimentant aux effluves du passé pour s'éteindre à nouveau et mourir dans l'oubli.

Un troisième a son théâtre d'action bondé d'icônes que ses ferventes prières ont forgées lentement. Ce ne sont pas des chimères ; tout un monde est dans ce royaume. Dès qu'il est libéré de ses obligations, il y plonge, les alimente ; ses créations feutrées d'adorations sont le ciment vibratoire qui précise la forme. Si l’idéal est mesquin, le temple sera petit et rien ne pourra déraciner les idées ancrées dans cet échafaudage sans horizon et sans grandeur.

Passons à un autre qui rêve de beauté, pétrissant constamment les formes les plus hardies. C'est un curieux musée, rempli de collections, qui s'offre à ses visions. Les lignes se confondent, les images se précisent, l'art en est l'ampleur et le rêve s'étend, oubliant le passé, les multiples essais qui flottent, dispersés.

Pour lui, tout est sacré, car là est la source de ses réalisations. En modelant la matière, il a créé ce monde ; en cherchant l'inspiration, il a puisé en d'autres et c'est pourquoi le sien est grandiose. C'est la pensée qui s'élève, qui oublie le vrombissement infernal des machines pour créer, dans la paix, un univers à elle où le ciel, bientôt, déposera la fleur de l'immortalité afin que d'autres s'y abreuvent.

Un cinquième individu nous attend. Pourquoi ne pas tenter d'entrer dans son domaine ? Dieu ! que de forces il faut pour ne pas reculer ! C'est l'antre du crime qui nous fait frissonner. Là, bien près de lui, une victime hagarde attend qu'il s'éveille de son affreux cauchemar pour crier sa douleur et demander justice. C'est le spectre du passé qu'il faudra traverser, en subir l'étreinte, épouser son suaire.

Fuir... mais cela n'est guère possible. Les jambes ne marchent plus ; elles sont rivées au sol par les puissants boulets qu'il a jadis forgés. Et puis les victimes se succèdent ; le désir de vengeance brille dans les regards. L'heure va bientôt sonner où il faudra expier, un à un, tous les crimes qui sont là rappelés. Mon Dieu ! pour en sortir, comme il faudra souffrir !

Laissons tomber le voile car, loin de tout regard, mille transmutations feront jaillir l'espoir. Dans l'univers maudit que nous avons frôlé, un jour descendra l'ange de la Paix.

Pour oublier, tournons-nous d'un autre côté. Tiens ! ici la Charité ! Comme la lumière est douce ! on dirait que partout il n'y a que l'amour que nous transmet le Maître et que l'on doit donner. Comme il fait bon vivre dans un tel sanctuaire où l'ombre disparaît à la moindre pensée, et combien sont radieux ces visages éclairés par la renaissance. Mais où est donc ce « Moi » grandiose qui a si bien créé ?

Sur terre, c'est un être effacé, glissant timidement le long des voies étroites, cherchant à soulager, à semer le bonheur, apaisant les souffrances, sachant toujours aimer. Pas un de nos cinq sens ne peut le deviner. Il faut que le sixième, que l'âme tout entière, s'élance pour comprendre qu'il est la Vérité. Son univers est la maison de Dieu et en le contemplant on ne peut que prier, laisser glisser les larmes d'une douce émotion et l'on croit communier avec l'immensité.

Toujours nous voudrions y rester : c'est l'oasis où viennent s'abreuver les âmes qui ont soif, c'est l'abri de la souffrance, une marche du ciel où l'on veut s'attarder pour emmagasiner toutes les vibrations qui nous conduisent à Dieu. C'est la porte de l'Eternité !

Si nous cherchons encore, nous trouvons la flamme de l'apôtre, de celui qui enseigne, qui sonde les grimoires pour parfaire son savoir ou s'élance radieux à la recherche du mieux. Sa foi lui donne bien des élans, et son temple, quand il ne s'attarde pas aux vaines conceptions, est d'une douce majesté où règnent la consolation et l'espoir.

Plus loin, c'est le paria, honnête et silencieux, qui forge son destin avec ses dures mains et son cœur généreux.

Il semble se préparer à un nouvel effort, connaît le sacrifice en œuvrant pour tous ceux qui piétinent honteusement les êtres qui sont soumis à leur autorité.

Son univers est parfois très beau ; il chante la fraternité, et son noble idéal lui ouvre l'immensité ; c'est qu'il veut la justice, c'est qu'il crée la liberté.

Ne nous arrêtons pas à celui qui le guette pour pouvoir l'exploiter ; il se meut dans un monde où ne brille nulle clarté. Il pense, qu'il avance, ne fait que piétiner et l'orgueil qu'il engendre a un bien triste aspect. C'est la ronde infernale des lourdes vibrations qui rapetissent le « moi », cachent les horizons de la communauté et préparent le spectacle de mille mains meurtries qui viendront le chercher pour lui courber l'échiné devant tous les métiers.

Le dernier nous attire. Il a passé par tous les stades ; il a souffert, pleuré, maudit, puis il

s'est relevé, ayant compris la vie. Il a voulu donner le fruit de son passé ; il ne cesse de construire, de s'étendre et d'aimer.

Lui aussi connaît la charité ; il aime avec fierté, car il pressent son Dieu. Il sait que dans le monde où son corps le rive, il doit être le reflet du devenir qui monte. Il sait qu'il doit trimer pour comprendre la souffrance et que de tous ses sens, et surtout du sixième, il doit faire un outil pour remuer le ciel.

Son univers est peuplé de ses œuvres ; il deviendra un livre où les pages sont écrites de mille créations, portant toujours en elles un rayon de bonté. Et quand il y médite, cherchant à s'isoler, d'une simple vision il en voit l'étendue et il reste étonné d'avoir si bien conçu.

C'est alors qu'il perçoit les radiations des autres centres émetteurs, qu'il comprend que le sien obéit à la propulsion de ceux qui, plus puissants, lui donnent la faculté de s'étendre à d'autres qui lui sont inférieurs, car il n'y a pas de séparation dans les éléments qui constituent le tout. Le cycle vibratoire de sa vision est proportionné à son degré d'évolution ; il agit dans l'ensemble tout en conservant son individualité et partout les radiations s'entrecroisent, s'entre pénètrent sans nuire en quoi que ce soit à la valeur des autres. Tout se transmet en une hallucinante vitesse dès que l'obstacle que constitue la substance a disparu. Et comme les distances n'existent que pour la matière, il s'ensuit que les Univers, c'est-à-dire les royaumes que chacun se crée, sont empruntés aux mêmes éléments et que, seule, la vitesse de rotation et d'action en varie les effets.

Ainsi, dans le local imaginaire qu'à titre d'exemple nous avons transformé en Univers, où dix êtres évoluent conjointement tout en s'ignorant mutuellement, avec une variante très étendue de possibilités, une puissance d'action existe, qui va du ralenti aux vitesses foudroyantes et cela dans un rayon limité pour les lourdes vibrations, ou illimité par la pureté et la force des pensées.

L'ensemble n'a ni haut, ni bas, ni profondeur, et nous voici revenus au seuil de la quatrième dimension, celle du corps Universel qui échappe encore à notre entendement et que, lentement, nous allons tenter de pénétrer.

CHAPITRE V

L'UNITÉ - L'UNIVERS - LE « MOI »

L'UNITE, à laquelle nous avons précédemment fait allusion, peut aussi se réaliser dans le recueillement et la prière.

Les conceptions personnelles et humaines sont alors délaissées pour permettre aux éléments supérieurs de s'assembler, de devenir un courant puissant vibrant en harmonie avec l'infini et réalisant ainsi une force bénéfique destinée à nous éviter le pire ou à être un stimulant de paix et d'évolution.

L'unité n'est donc possible qu'à la source, là où les vibrations sont dirigées essentiellement vers le bien, la vérité.

D'autre part, l'univers rapetissé que nous avons décrit autant que nous le permettaient les possibilités présentes, n'est pas un mythe reposant sur l'imagination ; c'est au contraire un aperçu modeste, d'une réalité prenante, qui vient marteler nos pensées, nous ouvrir le sens de l'âme, nous faire pénétrer dans le « moi » inconnu qui, au fait, n'est qu'un bien faible reflet du Dieu inconnu.

Nous nous sommes placés au centre de notre royaume, comme le noyau au centre de ses particules, mais le « moi » est un tout, un assemblage façonné lentement dans le cycle des renaissances, par nos actes et nos pensées.

C'est cela que nous emportons à la mort, ou plus exactement ce que nous appelons la mort, n'est qu'une perte de contact de notre univers en formation avec la partie la plus solide de la substance d'un autre noyau où nous venons puiser l'expérience, faire notre apprentissage de créateur avec toutes les conséquences qu'il comporte.

Ici, l'épée de Damoclès est continuellement suspendue au-dessus de nous pour trancher nos différends entre les actes conformes ou non conformes avec la loi divine. Ici, il nous faut, par la réaction brutale des éléments, mesurer, peser la portée de nos actes. Il n'y a pas d'échappatoire possible : attraction et répulsion (l'un créant l'autre) entrent en jeu et, de par la loi, ce qui est contraire et nuisible au bien de tous doit être éliminé par la souffrance.

Ce bien, rappelons-le, ne doit jamais trouver son expression dans la jouissance outrancière des sens inférieurs, car c'est alors polluer le désir, s'y vautrer, perdre tout contact avec la vie spirituelle, se créer un enfer pour demain.

Et voici que nous cheminons sur une terre de feu, « la planète que nous habitons », liés à son destin, à son univers, à l'Univers dans lequel elle évolue, et ainsi de suite pour parvenir inéluctablement à Celui qui est de tous temps et en tous lieux.

Voudrions-nous ignorer Dieu que la moindre équation Le fait surgir.

Mais nous sommes surtout liés à notre propre univers, à notre royaume personnel, puisque c'est lui qui constitue notre « moi » et non pas le faible point d'attache qui se trouve ici-bas, où il fait surtout office de déversoir pour nos erreurs, témoin sensible et pensant où vient grincer lugubrement le frein de la souffrance, pour nous inciter à la prudence.

La souffrance n'est-elle pas un guide sûr qui nous invite à modifier la direction douteuse ou fausse où nous nous sommes engagés et qui sanctionne les abus du passé ?

Certes, nous pouvons l'appeler pour activer la marche, mais que de force il faut pour ne pas la maudire, car la matière ignore les desseins de l'esprit et le souvenir s'efface dans l'antre des épreuves. Seule une vague intuition nous fait courber l'échiné, accepter sans révolte la douleur qui étreint.

Nous cheminons, reliés par des milliers de fibres, à cet Univers, le nôtre. Nous en sommes l'expression, la manifestation sur le plan physique. C'est en lui que nous puisons, c'est par lui que nous agissons.

Mais alors, nous dira-t-on, tout ceci élimine la médiumnité ? puisque certains faits que l'on impute au monde invisible (intuitions, pressentiments, clairvoyance) nous viennent parfois du « moi » inconnu.

Nous répondrons : bien au contraire, ce n'est que la confirmation de ses différentes

phases. C'est l'explication pure et simple de tous les phénomènes supra-normaux, des facultés qui surgissent chez tant d'individus, alors que rien dans l'hérédité apparente ne semblait les prédisposer. C'est ce « moi » qui s'affirme, mais un « moi » dont le royaume s'étend à son passé, à son devenir ; qui est, par ses dispositions naturelles et normales, un véhicule psychique, puis physique et qui, par son état, captera, selon la sensibilité de son antenne, les émissions radio-actives qui sillonnent l'infini.

Pour cela, il faudra qu'il recherche le contact, la longueur d'onde correspondante ; qu'il vibre en harmonie avec les forces qui lui sont supérieures afin d'en traduire les enseignements.

Et quand ces enseignements viennent à nous, quand il faut les concrétiser, n'oublions pas que plus ils sont grands, mieux ils ont été conçus préalablement dans les différents plans de l'Univers humain (nous l'appelons ainsi pour éviter les confusions) pour s'affirmer dans les réalisations qui vont marquer un nouveau pas dans le domaine du savoir.

Avant de prêter son véhicule physique, le médium, cet intermédiaire entre les différents mondes, a prêté son véhicule psychique. Il permet à un autre ou à d'autres « moi » de cohabiter momentanément son royaume spirituel ou son enveloppe de chair. Ses productions sont généralement le reflet de son état d'âme, surtout quand il y a manifestation individuelle. Elles marquent parfois le point culminant de ses aspirations.

Au fait, nous sommes tous des médiums, les uns conscients, les autres inconscients. Nous avons tous tendance à chercher dans notre entourage des enseignements, avis et conseils et quand nous nous dirigeons vers le monde invisible que nous pressentons, nous entrons dans la première phase de la médiumnité.

Il nous faut dégager du mystère quantité de faits qui ne s'expliquent guère sans l'intervention du sixième sens.

Il nous faut mettre le doigt sur la plaie pour éviter les abus, les envoûtements néfastes, les possessions que les ignorants imputent encore au diable et qui ne sont que la pénétration d'un esprit tourmenté de l'astral dans le corps du trop confiant médium.

L'on ne confie pas la clé de son appartement à des voleurs, à des détrousseurs, à des bandits. C'est un acte que l'on ne doit accomplir qu'après s'être assuré, par l'expérience, qu'une pleine et entière confiance peut être accordée à l'ami qui nous remplacera momentanément dans notre logement.

Partant de ce même principe, on ne doit pas confier son « moi » physique à des entités sur lesquelles, au cours d'une longue étude et d'une collaboration suivie, des garanties spirituelles entières n'ont pu être obtenues. Ou alors, il faut ne donner qu'une partie de son corps et en conserver le contrôle, ce qui n'est pas à la portée de tous les néophytes.

Dans les séances expérimentales affectées à la recherche des faits supra-normaux, c'est le chef de groupe qui prend charge du contrôle du médium. C'est pourquoi le choix doit être judicieux ; une discipline respectée s'impose.

La transmission de pensée ne marque-t-elle pas l'éveil de la sensibilité et du rayonneraient, donc de la médiumnité ?

Que de fois, dans notre entourage, nous avons exprimé une idée pour entendre dire par la personne à qui nous la destinions : « J'allais justement en parler ».

Que de fois une pensée émise rapidement est captée par un assistant ! Et si cette pensée prévoit la réalisation d'un acte, le sujet qui la perçoit exécute immédiatement l'acte sans en avoir conscience. Cela se présente souvent entre conjoints ou parents vivant en harmonie.

Une multitude de preuves que l'on ne peut nier viennent à l'appui de la réalité de ce genre de phénomène : inopinément nous rendons visite à un ami, il nous attendait ; ou inversement, un visage s'impose à nos souvenirs et quelques instants plus tard nous voyons la personne arriver chez nous.

Pourquoi tout cela ? Parce que la pensée rayonne, parce qu'elle devance la matière ; l'un émet, l'autre capte, il s'agit simplement d'observer pour se rendre compte de l'exactitude de la télépathie.

Certain jour, nous avons intensément le désir d'écrire à un ami pour l'entretenir de multiples événements susceptibles de l'intéresser, ou l'informer d'un projet qui nous est commun. Le lendemain, nous recevons une lettre dans laquelle il traite exactement les sujets qui nous occupaient la veille. C'est donc qu'en écrivant il a émis des vibrations que nous avons perçues, ou bien que les nôtres, dans leur phase active, ont pénétré son « moi ».

Le sixième sens en fait la traduction et l'être exécute sans s'apercevoir qu'il obéit à une impulsion qui n'est pas sienne.

Prenons encore un exemple : Brusquement, nous nous décidons à envoyer un message pour donner des explications, réfuter une critique qui peut nous être faite. Bien souvent, il arrive que, le lendemain, nous recevons une missive de notre destinataire nous posant les questions auxquelles nous avions répondu d'avance.

Il est évidemment difficile, ici, de discerner qui est l'émetteur ou le récepteur, mais le phénomène existe et n'est pas niable.

Pour cela, il est nécessaire que les « moi » des deux êtres qui ont été la cause du phénomène puissent se joindre dans un cycle vibratoire où ils se communiquent leurs impressions ; le processus normal entre alors en action et comme les efforts de réalisation convergent vers le plan physique, c'est là que sont concentrées les pensées échangées.

D'autre part, il est vrai que certaines personnes imputent, à tort, au monde invisible, des productions qui sont puisées dans un univers qu'elles ont créé et qui représente le bagage de mille vies où un fatras de conceptions rend parfois impossible une orientation ferme et logique.

C'est pourquoi, dans ce domaine d'études, nous relevons actuellement une diversité d'idées, de confessions qui, a priori, semblent nuire à l'Unité que nous aimerions réaliser.

Cette confusion n'est, d'ailleurs, que passagère ; elle n'est que la conséquence inévitable d'une évolution rapide qui fut, hélas ! freinée dans le passé et qui éclate de nos jours dans l'ivresse poétique ou philosophique propre à l'exaltation spirituelle.

C'est la sève qui monte, la sève d'un monde nouveau qui doit sortir d'une torpeur engendrée jadis par la crainte, non entièrement secouée, mais bien près de s'affirmer à notre époque et cela à une échelle quasi générale par l'embrasement de toutes les forces spirituelles.

Si notre théorie n'est pas en faveur de la médiumnité, telle que celle-ci est expliquée de

nos jours, elle confirme toutefois celle de la réincarnation, c'est-à-dire des vies successives et le point n'est point négligeable.

Est-ce à dire que les médiums n'existent pas ? que le monde invisible ne nous frôle pas de son aile ? Ce serait conclure bien légèrement.

Nous avons parlé, en effet, des communications possibles entre les habitants du plan physique par la télépathie, et nous pouvons affirmer que les preuves foisonnent.

Nous allons maintenant aborder celles qui existent entre les deux mondes, car ce qui est réalisable entre les vivants eux-mêmes l'est également entre les vivants et ceux que nous appelons improprement les « morts ».

Cherchons l'origine de ce rapprochement naturel et analysons l'enlacement, c'est-à-dire l'union, de deux ou plusieurs personnes qui traversent la vie, liées par des lois humaines, les lois qui constituent la famille.

A l'origine, entre la femme et l'homme, constatons que naissent le désir, les illusions de la jeunesse, le besoin de rapprochement de deux êtres obéissant à la loi de procréation.

Le destin, ce curieux intermède, rassemble souvent et unit ceux qui, dans le passé, se sont combattus ou heurtés ; l'un doit payer à l'autre et il entend ainsi réparer une erreur, avoir une vie effacée, toute de dévouement, afin de racheter le despotisme d'antan ou tout autre abus irraisonné. Quoi qu'il en soit, le temps accomplissant son œuvre, le bandeau tombe avec les ans et la discorde ne tarde pas à apparaître. Il conviendrait alors, de part et d'autre, de faire de multiples concessions pour maintenir l'entente, car ici, ce sont des âmes qui n'appartiennent pas à la même famille spirituelle.

Pour d'autres, l'union repose sur l'affection, et c'est alors un cours d'eau limpide où nulle tempête ne fait son apparition : c'est qu'ils sont unis dans l'esprit.

Quand la séparation surgit — qu'ils eussent été époux, père, mère, fille ou fils, frère ou sœur — ils se retrouvent toujours dans l'autre monde, et lorsque l'un d'entre eux se réincarne plus vite, il est aidé par les autres qui cherchent à lui apporter le réconfort de leur présence invisible et même à se communiquer quand cela leur est possible.

C'est dans cet esprit qu'est née une philosophie qui a pour base la collaboration des deux mondes.

Cette philosophie est née de la loi d'amour ; la condamner, c'est repousser les enseignements du Maître, c'est limiter stupidement notre existence à un passage en la planète Terre ; c'est méconnaître les facultés de l'âme . . quel que soit le monde auquel elle appartient — et aussi la communion avec Dieu, à travers la hiérarchie de tous les êtres qui nous sont supérieurs, afin que se réalise l'Unité dans l'action, le devenir dans la vie éternelle.

Une importante question se pose ici : Le monde invisible peut-il et a-t-il le droit d'intervenir dans le destin d'un individu pour l'orienter ou l'obliger à accomplir une tâche, cette tâche fut-elle dirigée pour le bien de l'humanité ? Sans hésitation, nous répondrons : non.

Quand des manifestations se produisent sur le plan physique et qu'il apparaît qu'elles portent le sceau d'autres forces, d'une volonté autre que celle du sujet (ou médium), c'est que le « moi » supérieur de ce dernier a préalablement été contacté, qu'il a donné sa pleine

et entière adhésion à la tâche qui lui est confiée. C'est qu'il a épousé l'idéal qu'il doit servir, qu'il entend y apporter tous ses efforts et qu'il a sollicité des concours.

Mais alors, pourquoi ces rappels, ces ordres ? Tout simplement parce que la réincarnation est un plongeon dans la matière, où le souvenir s'efface et où la sensibilité s'endort. Toutefois, l'être conserve la prescience de son passé, de ses serments, du but de son retour dans le monde des souffrances.

En grandissant, il est attiré par cet univers personnel dont nous avons déjà parlé ; il va s'y éveiller, reprendre contact, continuer l'expérience qui lui est imposée par son désir d'évoluer et de sonder le mystère de son « moi ».

Là sont marquées les phases principales de son existence et tout y est précisé.

Les créations partent du haut — si haut il y a — nous devrions dire des radiations plus actives, pour s'unir lentement à la substance.

L'âme doit s'adapter à son nouvel état, faire un effort prodigieux pour que s'établisse l'unité entre les différents éléments qui la constituent et ne plus faire de son corps physique une partie semi-consciente de l'ensemble. Quand ce travail est accompli, les guides spirituels viennent frapper à sa porte et selon la parole : « Aide-toi et le ciel t'aidera » ; le « Moi » doit alors diriger ses efforts pour une action commune avec le monde invisible.

Savons-nous, par ailleurs, qu'il existe dans le plan astral une faible partie de ses habitants que l'on appelle aussi médiums, dans un langage peut-être différent, mais qui signifie « intermédiaires » ?

Ces intermédiaires sont destinés à traduire les messages ou instructions du plan mental, et dans le plan mental tout se réalise de même afin de joindre le plan causal, et ainsi de suite jusqu'au sommet des conceptions.

II existe d'ailleurs, sur le plan physique, des êtres qui peuvent communiquer avec les plans supérieurs aussi facilement qu'ils le font avec leur entourage immédiat. Ce n'est qu'un phénomène naturel qui se rattache au développement des facultés supra-normales de l'être, donc à son degré d'évolution.

Mais reprenons le problème sous une autre forme et expliquons-nous : l'intelligence, la valeur morale, la compréhension de l'individu s'appuient, quoi qu’on en dise, sur les mêmes bases. Son rythme vibratoire le porte au diapason des ondes propres aux différents mondes ; il en traduit les conceptions. Son point d attache étant le plan physique, il vivra par sa pensée en parfaite cohésion avec d'autres plans et, par ses actes, il en sera l'expression.

Ceci est nécessaire et indispensable à l'équilibre, a l'Unité.

Les plus avancés entraînent les retardataires ; il y a, en effet, des Maîtres pour chaque classe, et l’élève studieux ne cherche-t-il pas des conseils auprès de ses aînés pour enseigner à ses cadets ?

Les uns s'appuyant sur les autres, toute la gamme des possibilités est à la disposition et à la portée de chacun.

C'est d'ailleurs le contact, le rayonnement spirituel qui éveillent le vouloir. A vivre dans un monde sans horizon, on se limite et il faut une volonté tenace pour conserver un jugement sain.

Par contre, dans les milieux intellectuels, philosophiques ou charitables, on puise toujours des enseignements qui nous profitent un jour ou l'autre, si ce n'est dans l'immédiat.

Pour ne pas créer d'équivoque, disons que nos relations actuelles se cantonnent à l'effort individuel et n'ont rien à voir avec les séances expérimentales pratiquées en groupe où l'ambiance, l'influence de plusieurs membres, permettent souvent de fois à des entités très évoluées de se manifester, tout en utilisant un médium ne possédant pas la sensibilité propice aux contacts avec les mondes supérieurs.

Par contraste, il existe des sujets qui, seuls, obtiennent des manifestations surprenantes, alors qu'en groupe les faits sont soit diminués, soit irréalisables.

N'est-il pas vrai qu'il y a de même, dans la vie, des mains que l'on n'aime pas serrer, des pensées que l'on sent empoisonnées et qu'il nous faut faire un effort pour aimer ou tolérer certains êtres.

Parlons aussi un peu de diverses facultés qui ont soulevé la curiosité publique. Parmi elles, la voyance tient une large place.

La connaissance de l'avenir hante bien des pensées. Est-ce la crainte, le désir de savoir, le besoin de preuves ? Tout cela est difficile à déterminer.

Nous voudrions cependant essayer d'expliquer, d'une part, pourquoi et comment certaines personnes peuvent ou révéler quelques secrets paraissant enfouis dans la nuit des temps, ou lire dans le destin, ou déceler la présence de parents et d'amis décédés, avec des précisions qui vous laissent pantois, et d'autre part pourquoi ces mêmes personnes se trompent dans une expérience postérieure.

Nous revenons obligatoirement pour cela à ce royaume, à cet univers qui constitue le « moi inconnu », non apparent à nos sens physiques, mais parfois perceptible au voyant qui a développé une fraction de ce sixième sens qui nous occupe tant.

Pour cela, il se place dans un état second, ayant généralement les paupières baissées ou le regard perdu dans quelque lointaine vision. De son âme il sonde le destin des autres, voit, perçoit tout cet amalgame de créations ou d'objets tant de fois frôlés par la main, amoureuse de tout ce qui lui est propre.

Tout, alors, est réellement vivant dans la matière astrale ; ce peut être le mobilier familier auquel on est attaché, un rien qui a pris une place importante dans nos pensées, un bibelot que l'on caresse des yeux. Toutes ces choses voisinent avec des êtres chers disparus, faciles à détecter quand le souvenir est resté fidèle à la forme matérielle.

Et c'est ce cliché qui se présente au voyant, cliché qui s'anime par l'aliment des fluides qu'il projette et de ceux qui sont captés au témoin. Il pourra désigner une maison, son aspect particulier, décrire ses habitants, en un mot narrer la vie fantomale qui anime notre petit univers, notre royaume.

A l'instar du radiesthésiste qui détecte avec le pendule, le voyant va sentir la maladie et, parfois, pour animer la forme, il se servira d'un objet témoin.

C'est ainsi que les vibrations d'une photo le mettront sur la voie et si l'entité est là, attendant l'instant où elle pourra confirmer sa présence, le reportage n'en sera que plus attrayant.

Tout ceci ne concerne que le passé, moins sujet à erreurs et contrôlable. Il n'en est pas de même pour l'avenir, car il importe alors d'aiguiser la faculté de voyance en s'appuyant sur des théorèmes qui n'apportent pas toujours des solutions équitables.

Le destin de certains êtres est incontestablement variable, parce que, chez eux, rien n'est marquant, rien n'est précis. Leur volonté n'étant pas agissante, ils ressemblent un peu au mouton qui suit le troupeau ou à la feuille qu'emporte le vent.

Ce sont des âmes qui cherchent la liberté mais qui appartiennent à un destin collectif.

Il n'est guère possible d'en faire une classification ; il existe tellement de variantes qu'un ouvrage ne suffirait pas. Peut-être y reviendrons-nous.

Mais formons une image explicative : ces êtres se trouvent rattachés à une âme guide par des fibres ayant plus ou moins d'élasticité et conservent ainsi une indépendance graduée qui leur permet de s'ébattre, de se distraire, pour subir la volonté du chef qui dirige leur besogne.

Ils peuvent être dispersés en ce monde, les distances étant inexistantes pour la force « qui agit dans la quatrième dimension », ils seront rassemblés inconsciemment à l'heure où la mort doit frapper lors d'un karma collectif.

Ceci explique pourquoi il se trouve des êtres qu’un malaise, un incident écartent d'un avion, d'un paquebot ou d'un train appelés à semer le deuil, alors que d'autres sont poussés au départ pour marcher, les yeux bandés, vers l'ouragan qui va les emporter.

Ajoutons que le guide spirituel n'est pas propre a un seul stade ; tout s'échelonne, dans la révolte comme dans la soumission, dans le devoir comme dans le sacrifice.

II n'est pas d'assemblées durables, efficaces, qui n'aient à leur base des liens psychiques, rassemblant au moment voulu des êtres dont l'action est proposée à l'évolution de la pensée humaine, à l'effort qui nous dégage de l'erreur.

On a parfois l'impression qu'un rien les a dirigés vers un fait d'apparence anodine pour les unir au service d'une cause qui va les pénétrer et dont ils seront les auxiliaires précieux.

Quand ils seront dans la voie et qu'un moment de défaillance les écartera, la nostalgie de l'enchantement premier va les harceler ; ils souffriront et reviendront, guidés par cette puissance mystérieuse qui agit sur leur âme et décidés plus que jamais à vivre leur destin.

Et c'est là qu'est l'obstacle pour le voyant, car s'il peut sonder les éléments qui lui sont propres, qui correspondent à son état, s'il peut déceler facilement ce qui lui est inférieur, il voit rarement ce qui lui est supérieur, à moins toutefois qu'une vision lui soit présentée dans un but qui lui échappe ou lorsqu'il s'agit d'un profit spirituel.

Soulignons encore qu'il y a une règle à observer. Les fluides qui sont projetés sur la forme évoquée afin de l'habiller, l'animer, n'ont pas de source inépuisable. Plus la vision est matérielle, plus ils sont nécessaires et plus vite le médium est épuisé.

Et quand on insiste, il faut s'attendre à des erreurs qu'il serait injuste d'imputer à celui qui a produit jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités.

Cependant, les voyances matérielles ont la faveur du public ; les diseuses de bonne aventure ont une clientèle fervente, fidèle, et ceci prouve qu'il est plus facile d'entretenir l'espoir sans demander d'efforts, même en exploitant la crédulité, que d'attirer dans le

sentier de la connaissance en donnant à tous les phénomènes supra-normaux leur juste valeur, une explication rationnelle et en les orientant au service de la vérité.

C'est pourquoi nous nous tournons avec joie vers les médiums qui nous apportent le réconfort de leurs voyances spirituelles.

Là surgissent rapidement les symboles qui sont la nourriture de l'âme ; et l'enseignement complète le fait.

On y relève les conseils judicieux aux malades, l'espoir et la consolation dans le sourire du disparu, la marque d'identité qu'il s'efforce d'apporter sans toutefois chercher à la renouveler, sachant que la noblesse de l'enseignement se ternit dans la recherche de la forme et le regret du passé.

Puis nous vient la promesse d'une protection qui deviendra efficace si nous savons la mériter. Enfin, quand l'ambiance est favorable, les instructeurs spirituels nous parlent.

Ne leur demandons pas d'épouser nos querelles, de prendre part à la gestion de nos finances, voire même de favoriser nos aventures sentimentales.

Quelle pitié ! quelle hérésie d'assister à ce flot de curiosité morbide que nous ne pouvons enrayer et qui semble être la seule préoccupation de tout un monde avide de sensations, mais bien peu enclin à étudier son « moi », à chercher le pourquoi des choses, l'origine et le devenir de l'âme ! N'avons-nous pas connu des gens qui nous disaient : « Je croirai à vos histoires quand vous aurez rempli mon coffre de billets » ? C'est l'image lamentable d'une société corrompue par le désir de posséder, voulant se servir du ciel, l'appelant parfois dans de sordides prières qui ne sont que des incantations, sollicitant une pluie d'or, poussés qu'ils sont de se livrer à tous les abus.

Ils foulent aux pieds le droit à la vie de leur prochain ; ils n'ont pas honte de sacrifier, sur l'autel de leur orgueil, tout ce qui s'oppose à leur puissance.

Leur conscience n'existe que pour la sauvegarde de leurs intérêts ; ils trouvent juste et logique que certains souffrent pour eux, qu'ils rampent devant l'idole déformée de leur « moi » grotesque, qu'ils voudraient opposer à la justice divine par la seule puissance de leur fortune.

Comme si Dieu n'avait pas d'autres trésors à distribuer ! Comme si la vie n'avait pas un but plus noble, plus vrai que celui qu'ils se sont fixé, aveuglés par leurs passions !

Comme nous devons les plaindre et prier pour eux ! Ne croyant pas au karma, ils ne savent ce qui les attend.

Le couperet, brisant dans sa chute les derniers liens physiques, va transformer en instrument de souffrance le sixième sens ; aucune force ne pourra enrayer le déroulement des faits du passé et le voyant qui se penchera vers les ombres qui s'agitent ne sera pas tenté de prédire le bonheur.

Il parlera de patience, de soumission, d'épreuves et d'un espoir encore lointain que le rachat rendra réel. Et puisque Dieu l'a voulu, il verra ceux qui ont été piétinés tendre une main secourable, fraternelle, à celui qui, enfin, aura compris qu'il est injuste d'ignorer son semblable.

C'est là l'image des retardataires qui, fort heureusement, disparaissent avec les temps et ne sont que les derniers survivants de la période « pré-sociale » dont les lambeaux se

déchirent au souffle du progrès.

CHAPITRE VI

LE DÉDOUBLEMENT DE L'ETRE
LA QUATRIÈME DIMENSION

LA suite logique de la voyance nous conduit aux portes du dédoublement. Ici, ce n'est plus un médium qui lit dans le destin des autres ou voit dans l'autre monde ; c'est l'être qui, pendant le sommeil, se dégage consciemment du corps physique pour s'évader en d'autres lieux dont il va rapporter la vision.

L'explication de certains faits nous plonge indiscutablement dans la quatrième dimension.

Que de fois avons-nous suivi l'agonie ou vu mourir à distance un parent ou un ami... Les scènes sont précises et dès le lendemain nous parvient régulièrement la confirmation des faits.

Or, il se trouve que le cliché que nous conservons quand le double rentre dans le corps, semble être à quelques mètres devant nous, alors que la personne est en réalité à dix, vingt ou cinquante kilomètres, dans une orientation complètement opposée à celle de notre corps physique.

Citons des exemples :

Une nuit, nous nous éveillons, ayant devant nous un moribond la tête paraissant désarticulée et penchant de droite à gauche et en qui nous reconnaissons l'un de nos amis. Il était deux heures.

Le matin, nous passons chez lui ; il reposait calmement, libéré des souffrances ; la mort l'avait frôlé de son aile et sa femme, à qui nous confiions notre vision, nous répondit : « C'est curieux ; à deux heures, j'ai fait sa toilette et j'ai eu peur. Sa tête semblait ne plus tenir normalement et balançait de droite à gauche.

Un autre nous apparut avec un rictus peu ordinaire : il avait la bouche ouverte et montrait toutes ses dents ; la lèvre supérieure était relevée à chaque extrémité. J'appris que c'était exactement l'apparence que présentait son visage avant de mourir.

La rapidité avec laquelle le double rentre dans notre corps nous donne l'illusion que c'est seulement à quelques mètres que se passe la scène mortuaire. C'est qu'alors les distances n'existent plus : instantanément, le « moi » spirituel ou supérieur se transporte d'un lieu à l'autre.

Et, nous le répétons, dans les deux cas cités, l'orientation des corps était différente ; les faits se passaient dans un rayon échappant à notre champ visuel, à X kilomètres derrière nous, alors que la vision que nous avions au réveil était devant nous.

Comment comprendre ces choses en dehors du sixième sens et de la quatrième dimension ?

L'explication ne se trouverait-elle pas dans ce mouvement de rotation de gauche à droite qui anime tous les éléments actifs, allant de l'atome aux aiguilles d'une montre, pour s'étendre aux planètes, puis aux astres fabuleux que peuplent l'infini.

Certes, sur le plan physique, celui de nos cinq sens que nous appelons la vue est rivé, façonné à l'œil, ce chef-d'œuvre de Dieu, où les atomes se sont accumulés sur un moule psychique, créant le globe où est enchâssée par continuité de fibres la cornée transparente.

La vision de l'âme s'est matérialisée en un endroit assigné ; les vibrations étant concentrées, le rythme se modifie et s'assimile aux formes prototypes destinées à cet usage ; la substance est modelée, le nerf optique et les serfs moteurs complètent et relient le tout au cerveau.

Et voici que cet organe sensible, perfectionné, nous donne la vision dans le plan où ont été puisés les éléments qui le constituent.

Mais la matière ayant ses lois et le corps humain une forme type répartie harmonieusement pour répondre à nos besoins, nous trouvons dans l'ensemble une demeure où l'âme, qui en est la structure, sera amoindrie tant qu'elle n'aura pas rétabli une parfaite coordination entre ses différents corps.

Les éléments fixés dans la matière ont une rigidité plus ou moins prononcée, mais, quand l'âme se dégage, elle retrouve ses facultés initiales ; la mobilité de la vue s'accentue dans l'état vibratoire.

Prenons encore un exemple : Un phare qui, par la lente rotation de sa lentille, projette ses feux lumineux sur la campagne endormie, donne une lumière concentrée qui s'estompe pour revenir quelques instants plus tard. Plus nous accentuons la vitesse de rotation, plus la lumière revient vite, jusqu'au moment où elle semblera s'étaler en mille jets fondus qui donneront une clarté continue.

Dans la projection d'un film sur l'écran, c'est le même processus. Par la rapidité de projection, l'image qui disparaît affecte encore la rétine lorsque se présente la suivante, et l'œil a la sensation très nette d'un mouvement continu. Si l'on applique le ralenti, la liaison s'efface.

Or, la vision de l'âme, dégagée de la matière, repose sur son état vibratoire ; il n'y a plus de fixité, mais une mobilité intense qui permet de voir à travers tout et en tous sens. L'orientation s'avère alors superflue, l'âme étant dans la quatrième dimension.

On peut dire qu'elle voit, par le mental, hors les distances, et quand elle rentre dans le corps humain pour reprendre possession de ses organes, la vision se fixe momentanément devant les sens physiques jusqu'à ce que ces derniers aient alourdi les vibrations pour les ramener à l'état normal de tout ce qui est assujetti à la matière.

Il s'est trouvé un court instant où les yeux humains ont eu la perception d'un cliché, d'une forme placée dans une orientation contraire, alors qu'à l'état de veille ils n'auraient rien observé.

Nous avons précédemment parlé du noyau, des formées prototypes sans toutefois les définir. C'est que nous nous heurtons à des moyens d'expression peu conformes à ceux utilisés couramment.

Il ne peut être question des théories admises, enseignées par la science humaine : le sixième sens ne repose pas sur des formules physiques et moins encore la quatrième dimension.

Le noyau, particule infinitésimale, ne porte-t-il pas en lui le summum des possibilités ?

De quoi est-il constitué ? Quelle est la force qui l'a créé ? Pourquoi peut-il engendrer différents minéraux ou former la diversité de substances, d'organes physiques, qui font du corps humain un chef-d'œuvre destiné à servir d'outil, d'enveloppe à l'âme que l'impérieuse nécessité de se parfaire attire vers les mondes en transformation ?

Le but nous paraît triple :

1°) s'initier à la transmutation par la volonté et développer en ce sens le pouvoir ;

2°) le « moi » étant forgé, il doit apprendre à coordonner ses efforts avec ceux d'autrui et participer ainsi à la vie universelle ;

3°) être l'instrument conscient de la volonté divine qui entend, par sa dispersion ubiquitaire, modeler les planètes et en tirer la quintessence des ressources physiques et psychiques.

Désintégrer l'atome, c'est donc enlever la vie prématurément ; c'est porter atteinte à l'équilibre. Et le danger est bien plus grand que nous pouvons l'imaginer.

Cet atome a un noyau, dont la vie repose sur les vibrations qui l'animent : un élément qui se meut vit. Or, l'infini, ce corps céleste dont la structure nous échappe, ne doit sa diversité qu'aux différents stades vibratoires de tous les atomes qui le constituent.

Ce qui est immense pour nos sens engourdis devient normal dès que nos facultés se développent.

Bornons notre exemple à la terre. Il serait aventureux de plonger, de prime abord, vers des systèmes solaires perdus dans les immensités sidérales. Nous n'avons d'ailleurs nulle crainte de nous tromper ; la loi étant la même pour tout ce qui est, il nous suffit de nous arrêter à un monde pour connaître la structure de tous les autres.

Notre planète, bien modeste, donne asile à des milliards d'êtres humains et à un nombre incalculable de formes les plus diverses dont elle porte en elle tous les prototypes.

Elle a son noyau, d'où s'échappe la substance la plus dense, puis ses différents plans qui s'agitent autour d'elle — nous devrions dire en elle — car son moi n'est que le tout. Elle est, en outre, animée de mystérieux courants venant des autres mondes, qu'il faut traduire par impulsions : ces courants modifient une multitude d'atomes qui, obéissant à la loi de procréation, s'étendent, gravitent, se multiplient et s'épuisent pour se régénérer à la source qui les a conçus.

Ce ne sont que des souffles de matière, dispersés par la vitesse de rotation vers des centres où ils sont modelés par un circuit destiné à une forme prototype.

Loin du foyer central, les éléments se modifient ; leur vitesse de rotation varie dès qu'ils se heurtent à l'obstacle. Ils donneront une substance plus lourde, pourront se disperser, mais conserveront toujours une structure propre au jet qui les a enfantés.

Ils évoluent dans la masse tout en conservant leur individualité. Déjà, à l'origine, une conception s'impose : ce serait un tout enchevêtré, toutefois indépendant dans ses

différents degrés.

Mais si nous les disséquons, nous aurons d'un côté les atomes susceptibles de s'adapter au moule d'un organe ; de l'autre, ceux qui doivent les compléter, pour en arriver à toute la gamme indispensable à la formation d'un corps agissant et pensant.

Plaçons donc l'être, dès sa conception, au point d'intersection où viendront aboutir les différents laboratoires atomiques.

L'âme, qui porte en elle les germes psychiques de tous les organes, va modeler son corps humain ; elle puisera par le simple désir de vivre sur le plan physique, ou tout naturellement par automatisme, dans les différents laboratoires qui s'offrent à elle. Ainsi, le sang, les poumons, le cœur, les intestins, la langue, le tympan, les cordes vocales, etc., auront chacun leur source avec toutes les variétés que celle-ci comporte.

Le miracle de la création va surgir, car il est le miracle de Dieu. Tout se reproduit à son image, amoindrie dans la période d'involution, pour redevenir semblable à Lui dans la période d'évolution.

Tout s'efface, meurt à la vie spirituelle dans le gouffre infernal « matière », pour renaître, grandir sous le souffle de l'Esprit.

Les cycles qui, pour nous, sont des millénaires dont nous ne voyons pas la fin, ne sont en réalité que des secondes devant l'éternité. Que disons-nous ? Pas même une seconde : une simple phase, une vision du renouvellement éternel qui, dans un circuit constant, nous offre le spectacle féerique des formes qui s'évadent du brouillard « substance » pour s'affirmer, être, puis disparaître dans le même brouillard et renaître à nouveau sous une autre impulsion. En effet, si la mort dégage l'âme de son enveloppe de chair pour l'attirer au sein d'un monde plus éthéré où elle se prépare à un nouvel effort ; les charognards de l'astral disputent sa dépouille à la vermine terrestre insatiable, pour la rejeter aux courants purificateurs d'où elle jaillira bientôt en atomes rénovés propres à former de nouveaux corps.

Cependant, le foyer central continue également son œuvre rénovatrice. A travers sa croûte, compacte seulement d'apparence, s'y glissent, s'infiltrent comme l'eau ceux de ses atomes qui sont arrivés au terme de leur activité et que l'inertie ne peut maintenir dans le cycle vibratoire. Ils descendent au tombeau des transmutations, au feu qui purifie, d'où ils seront bientôt projetés en jets puissants, transformés par l'obstacle en dispersions poussiéreuses échappant à notre vision ; mais qui donneront des quantités incalculables d'électrons condensés, formant de nouveaux noyaux destinés à être happés par le tourbillon giratoire qui enveloppe les planètes.

C'est la diversité des modes de groupement de ces électrons qui donne une vitesse de rotation plus ou moins active et détermine leur destination, tout comme la diversité des modes de groupement des atomes explique la diversité des corps.

Le noyau deviendra un système infiniment petit, entraînant dans l'orbite proportionnée à son impulsion des électrons qui seront ses satellites.

Tout se meut, tout gravite en ce terrestre lieu sous le souffle de vie qui est le rayonnement de la pensée créatrice. Et les voici emportés vers un destin magique, se joignant à ceux qui ont les mêmes propriétés, formant un réservoir atomique où notre âme puise les éléments indispensables à son vêtement de chair.

Ils prennent automatiquement la place qui leur est assignée et, le cycle accompli, ils s'effacent devant d'autres, plus actifs, pour disparaître et se rénover.

Ainsi les corps se renouvellent, s'entretiennent, et l'être qui veille à son équilibre, animé d'une forte volonté, prolonge au-delà des limites normales la jeunesse tant recherchée.

Pourquoi donc les lois humaines nous refusent-elles les possibilités de faire appel aux guérisseurs, simples transmetteurs de ressources psychiques et physiques qui, par l'imposition des mains, rétablissent l'unité menacée dans un organe par suite de la défection de certains atomes non renouvelés au terme normal, ou contaminés par les abus ou par une faiblesse du moule due au karma, ce qu'il ne nous appartient d'ailleurs pas de juger ?

Devant la maladie, seul devrait subsister l'impérieux devoir de tout tenter pour la faire disparaître.

Mais ceci semble, a priori, nous éloigner de la quatrième dimension, alors qu'en vérité nous commençons à y pénétrer.

Certes, l'étude de l'atome, de son noyau, nous conduit à Dieu.

Que nous ayons donné une explication rationnelle de cet atome, le situant comme poussière d'un jet de substance rénové et dispersé par la force de projection, il n'en est pas moins vrai qu'il nous faut remonter à la source pour tenter de comprendre comment est née cette substance.

Y eut-il un commencement ? Y aura-t-il une fin ?

Quand nous nous posons ces questions, nous nous apercevons que nous savons peu, ou rien ; que le mystère reste aussi profond et qu'un mur infranchissable nous barre la route du savoir.

C'est le mur de l'immeuble dans lequel nous habitons et que la matière ne peut franchir, tout simplement parce qu'il est formé d'éléments plus denses que notre corps physique.

Ici nous revient à la pensée; un des premiers essais de voyance dans le plan astral et nous le citons pour éclairer notre exposé.

Alors que la nuit descendait en fin d'une journée de labeur et que seuls quelques rayons d'une lumière diffuse atténuaient les ténèbres, nous nous étions placé dans une chambre écartée et nous cherchions à percer ce qui nous paraissait un profond mystère.

Tout à coup, la vision de notre âme se développa et nous vîmes bientôt s'agiter des ombres qui passaient, ignorant nos soucis et paraissant visiblement accaparées par une vie active où tout s'agitait comme en ce monde.

Pour ces ombres, il n'y avait pas d'obstacles : les murs, les cloisons, les meubles, rien n'existait. Elles franchissaient le tout sans s'en apercevoir. Elles ne voyaient même pas notre corps humain et avançaient dans leur domaine, traversant les formes, seulement apparentes à nos sens, avec l'insouciance des êtres qui ignorent.

Nous eûmes un frisson quand l'un de ces fantômes glissa rapidement et passa à travers notre corps. Lui n'en avait cure, puisque nous n'étions qu'un autre fantôme qu'il ne voyait pas. Puis la vision disparut...

Cette sensation de crainte n'existe que pour celui qui entend voir sur deux plans à la fois

et il convient d'ajouter que cet état n'est pas normal et ne peut être soutenu bien longtemps.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons affirmer que les mondes s'interpénètrent inconsciemment, tout comme les différents principes le font ; qu'il s'agisse d'atomes, de formes humaines ou éthérées, différenciées seulement par leur vitesse de rotation et leur constitution atomique.

Et nous voici ramené à l'une des premières phases de la quatrième dimension.

Nous évoluons donc dans un milieu d'éléments qui nous échappent, et les laboratoires atomiques, qui sont les prototypes de la forme, s'interpénètrent également. Il n'y a pas de lieu ; il reste et il restera toujours cette unique réalité : le tout s'agitant dans le Tout, créant constamment, se renouvelant, se transformant pour donner les multiples aspects de la forme.

Certes, avouons que nous n'avons élucidé aucune des deux questions : Y eut-il un commencement ? Y aura-t-il une fin ? - car, pour cela, il faudrait limiter l'espace et le temps.

Or, ces limites n'existent que pour nos sens physiques et disparaissent au fur et à mesure que nous nous éloignons de la substance par le simple jeu des vibrations.

La vue sur le plan terrestre, que nous considérons comme un chef-d'œuvre de la création, n'est qu'un voile épais, un voile atomique qui enveloppe momentanément les facultés de l'âme.

Faut-il arracher ce bandeau pour comprendre ? Encore non : il suffit simplement de s'appuyer sur la vision intérieure, voir avec l'esprit pour comprendre les créations de l'Esprit.

Ici, le Sphinx, placé aux portes du désert de nos conceptions, semble se dresser, impassible et muet, gardant jalousement ses mille secrets. Son mutisme nous dit : « Frère, si tu veux franchir la route, si tu ne crains ni les épreuves, ni la mort, ni les renaissances ; si tu veux avancer dans les ténèbres pour chercher la lumière, souviens-toi toujours qu'un seul flambeau doit te guider, le flambeau intérieur. Il doit illuminer ton savoir en dominant la matière, afin de faire descendre en ces lieux tourmentés par les abus et les erreurs l'étoile de vérité ».

« Si tu es fort, tenace ; si tu cherches vraiment l'étincelle qui doit jaillir en toi, viens, mais, sache-le, les portes qui vont s'ouvrir ne permettent pas le recul. Désormais, tu auras accès au Temple éternel de la connaissance. Quand tu souffriras dans ton corps, tu grandiras dans ton âme. Ne cherche plus les lieux, ne cherche plus le temps ; ils sont dans l'éternité, dans le royaume de tes créations ».

« Tu veux comprendre ton Dieu ? Deviens toi-même un Dieu. Apprends qu'il est partout présent, que tu vis en Lui comme Il règne en toi, que Ses vibrations s'interpénètrent également avec celles de tous les mondes, de tous les êtres, de toutes les choses ; qu'il est simplement la vibration idéale qui anime toutes les autres, la vibration d'amour : le prototype de la forme spirituelle.

« En partant des éléments les plus denses pour parvenir à l'essence même des choses, tu franchis la route qui va de l'inconscience à la conscience, de l'ignorance à la connaissance, de l'individualisme au collectivisme, du moi au grand Tout ».

« Et tu n'as pas bougé de place. Tu crois avancer, plonger dans les immensités sidérales, piétiner ou t'élancer, saisir pour laisser échapper, et tu ne fais que transmuter les éléments de ton royaume. Un royaume dont les limites t'échappent parce qu'il n'en a pas, un royaume que tu as l'habitude d'assimiler à ton corps physique, alors que ce dernier n'en est que l'épouvantail ; un royaume qui est une particule du royaume éternel se mouvant dans le bas ou dans le haut du système vibratoire, sans pour cela occuper une place assignée, qui est l'expression de ton passé, l'image de ton devenir et en qui tu puises toutes les ressources nécessaires à tes réalisations ».

« II a son laboratoire atomique, mais n'en cherche pas le lieu ; le néant répondrait au choc de tes pensées. Mais si tu cherches la cause, tu verras surgir le miroir le plus stupéfiant que tu puisses imaginer ; tu te verras tel que tu es, devant ce qu'il est : Lui, le Tout en toi, et toi une création nouvelle du tout qui doit s'assimiler à Lui, sortir du néant de l'inaction, du sommeil de l'inconscience, de l'erreur de l'obédience, pour gravir lentement l'échelle des mondes et des transformations, avant de capter le premier reflet de Son front lumineux où brillent les milliards d'étoiles du firmament ».

« Tu voudras te fondre en Lui et c'est alors que tu commenceras à réaliser le pourquoi de tes luttes et l'immensité de ton devenir.

« Tu voudras fuir le monde, et le destin te ramènera chaque fois aux carrefours où se heurtent les conceptions.

« En toutes, il te faudra séparer le bon grain de l'ivraie et en toi il sera indispensable que tu accomplisses le même effort et que tu rejettes dans la douleur ce que tu as voulu amasser pour ton profit personnel. Car le Père n'a rien à Lui et tu dois lui devenir semblable.

« Et c'est alors que tu comprendras la hideur du vampirisme, de cette masse d'éléments qui s'arrachent l'aliment grossier de leurs besoins pour négliger l'aliment spirituel que Dieu leur offre dans l'amour.

« Tu comprendras qu'entre Lui et toi il y a plus de différences qu'entre toi et les larves des bas-fonds. Et parce que Dieu t'aime profondément, tu devras aimer ces larves profondément, repousser le dégoût qui, jadis, soulevait ton âme, pour que nul dégoût ne soulève la pensée de ceux qui viennent vers toi pour te guider dans le sentier.

« Mais, ces larves, tu devras les aimer sans les subir, car elles retarderaient ta marche, l'enlacement avec les éléments inférieurs ne produisant que des racines qui nous attachent à la matière, alors que l'enlacement des âmes au service du bien et dans la charité donnent des ailes qui nous élèvent vers Lui.

« Comme tu seras heureux de Le sentir présent en toi ! car Il se penche toujours vers ceux qui Le recherchent.

« Si tu hésites, si tu crains la faiblesse, le retour au passé, songe qu'à retarder cette phase inévitable de ton évolution tu te prépares d'autres souffrances que ta sensibilité rendra pénibles.

« Viens, mon frère, c'est l'instant solennel de la résurrection ; quand une porte s'ouvre, un hosanna salue le nouvel élu... ».

« Et le Sphinx a livré son secret : sa croupe a englouti le passé pour que son regard

puisse percer l'avenir ».

Cet aparté nous entraîne dans de sublimes conceptions, mais il demeure évident que nous concevons difficilement l'immense gamme des vibrations qui nous conduit des masses infectes et mouvantes aux reflets les plus purs de l'esprit. Cependant, de multiples exemples nous sont donnés.

Examinons le diamant : transparent et incolore, il est considéré comme la première des pierres précieuses et nous donne les plus beaux reflets de lumière par dispersion des rayons. Que les vibrations en fassent à la fois une pierre très brillante et très dure et, chose étonnante, transparente, cela ne s'explique que par sa composition particulière.

Or, ce sont toujours les atomes qui en font la structure ; on trouve le diamant dans les mines, les alluvions. Quel mystérieux travail s'est donc réalisé pour sortir des éléments bruts ce joyau de clartés ?

La Science nous dit que les transmutations reposent sur des millénaires ; les faits le prouvant, il nous faut donc l'admettre.

Mais pourquoi ne pas admettre également ce principe pour toutes choses et surtout pour l'âme humaine.

Des couleurs sombres et lourdes qui sont l'apanage de l'inconscience, ne jaillira-t-il pas demain un beau diamant spirituel qui brillera de mille éclats pour nous donner la lumière éternelle ? Il sera le reflet de la pensée créatrice, un trésor inestimable, perçu seulement avec les sens de l'âme.

Ainsi peut s'expliquer la diversité d'états qui s'agitent en notre monde et dans l'univers tout entier.

La bête ne s'arrête pas au diamant, qui n'a aucune valeur pour elle : que lui importent les reflets dont la beauté lui échappe ? L'homme l'admire et le convoite. Et l'esprit l'ignore, car il vit dans d'autres éléments et ne voit pas cette clarté due à la cristallisation du carbone pur. Mais le diamant n'en existe pas moins et on ne saurait le retrancher des valeurs physiques.

Les radiations divines ne sont-elles pas les diamants spirituels qui vibrent dans l'infini, à travers tous les corps et en tous lieux ? Elles ne sont perçues que par l'esprit et l'homme, pour les capter, doit avoir rétabli le lien avec les différents éléments qui le constituent : son « Moi » supérieur contemple, son âme s'y baigne, son corps physique les ignore, car la nature animale n'a pas de vision sur les mondes spirituels.

Cependant, cela est. Non pas en des lieux qui nous échappent, perdus dans les profondeurs sidérales, mais en nous, autour de nous, partout où il y a la vie, partout où la vie doit naître.

Se peut-il que l'infini n'ait pas de fin ? que personne n'en connaisse le commencement ?

Nous qui naissons, mourons, comptons en heures, jours, années, etc., et mesurons avec le mètre, pouvons-nous admettre qu'il n'y ait point de dimensions, ou que la quatrième, que nous poursuivons inlassablement, est la seule, l'unique, la réelle, alors que les trois autres ne sont que des conceptions chimériques, propres au monde physique et qu'elles s'évanouissent stupidement dès que les atomes qui nous constituent sur ce plan s'en retournent au laboratoire éternel ?

Pour juger sainement, il importe de passer d'un camp à l'autre, de devancer par le développement de nos facultés — par le sixième sens — l'heure de l'incursion au royaume jadis si mystérieux où s'agitent les âmes non incarnées.

Et aussitôt tout va changer, tout va se transformer. Il y aura même l'oubli de ces instruments de mesure qui, jadis, nous étaient indispensables pour nous partager les biens de la terre, nous accrocher à une propriété éphémère — qu'il nous faut abandonner tôt ou tard — ou encore nous battre, nous entre-dévorer pour une parcelle de terrain qui n'a d'autre valeur que celle d'un souffle de vie que l'ombre de la mort caresse jalousement, avant de l'emporter vers un champ de cyprès où s'alignent les tombes qui renferment le néant, et où pleurent les êtres qui n'en voient que l'horreur.

Où donc est la Vérité ? Dans ce qui vit éternellement, dans ce qui pense, cherche, travaille, remue le tréfonds du réel, sans se soucier de l'irréel passage au pays des souffrances, où les sens, diminués, rétrécis, s'appuient inévitablement sur des dimensions qui leur sont propres mais qui, de fait, ne sont que des conventions théoriques — l'alphabet des aveugles ou des myopes — qu'ils ne comprendront plus dès qu'ils auront retrouvé la vue de l'âme.

CHAPITRE VII

DIEU — LA PENSÉE CRÉATRICE

DIEU n'est-il pas l'alpha et l'oméga, c'est-à-dire le commencement et la fin de toutes choses ?

Il est la vie et la vie fut de tous les temps ; elle ne peut avoir de commencement, elle ne peut connaître de fin. C'est pourquoi tous les problèmes convergent vers l'explication de la pensée créatrice.

Il y aura toujours un paradoxe entre les théories humaines et celles de l'Esprit. On dirait que l'irréel nous frôle constamment, alors que le réel nous fuit, et quand nous tentons une comparaison l'un se substitue à l'autre pour nous plonger dans le néant de nos conceptions.

Ajoutons bien vite, cependant, que le néant n'existe pas, qu'il n'a jamais existé, car de lui rien ne peut naître. De ce qui n'est pas ne peut surgir ce qui doit être, mais il est possible de modifier ce qui est pour l'amener à une conception plus heureuse, plus favorable, et l'élever vers le beau et la Vérité.

Laissons-nous, en rêve, emporter vers la Genèse des mondes, alors que l'esprit planait sur les éléments. Quelle que soit l'explication que l'on puisse donner, il y aura toujours l'insoluble problème : qui donc les a créés ?

Plus nous remontons, plus le mystère s'épaissit, car aucun être humain n'a pu soulever le voile qui nous cache la vision du passé.

La seule solution qui s'impose à nos pensées, c'es que le temps n'existe pas, c'est que la roue tourne avec une inlassable précision et que la sphère, cette boule fermée où les courbes se rejoignent, reste la synthèse de la vie. Ni commencement, ni fin...

Ce qui « Est » engloutit l'éternité.

Dieu seul peut comprendre Dieu et l'homme n'a qu'un fragile espoir : lui devenir semblable dans son être pour sonder les arcanes célestes et s'adapter au cycle fabuleux des transmutations, image du renouvellement des éléments qui le constituent.

Nous avons toutefois la certitude que l'âme ne voit dans la quatrième dimension que par le mental.

Reprenons donc ses métamorphoses pour la sortir des ténèbres de la matière et l'élever à la vision spirituelle. Le passé ne meurt-il pas pour renaître, se renouveler dans l'histoire des races et des peuples ?

Ce qui est détruit, condamné, repoussé par une civilisation, réapparaît légèrement modifié, adapté à de nouveaux moyens, mais toujours imprégné d'une mobilité structurale qui cherche ses assises dans le progrès et le devenir.

Et ce qui est vrai pour les peuples est vrai pour les individus. Cependant, ici, se constate une plus grande souplesse, les liens ont plus d'élasticité ; la famille, les conditions générales d'existence sont des choses que l'on secoue parfois pour étendre ses ailes au monde invisible, pousser une pointe vers l'avenir qui s'éveille.

Seul l'être qui s'accroche au passé le vit réellement. Celui qui se complaît dans le présent réduit son action, mais participe à l'équilibre, alors que le dernier, qui s'élance vers le futur, devient tout simplement un précurseur.

Tout cela repose sur le degré d'évolution de chacun. Tout cela nous confirme qu'il n'est pas nécessaire de passer à travers la mort du corps physique pour pénétrer dans la vie spirituelle, la seule, la vraie, celle qui ne s'appuie ni sur le temps, ni sur l'espace et qui trouve sa continuité consciente dans le mental.

C'est donc sciemment que nous avons amorcé la vie dans les différents plans, parlé de ce royaume, de cet univers personnel que chacun se crée par ses actes et ses pensées et qui constitue le « moi supérieur ».

Quand le Maître nous disait : « Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous », il ne situait pas ce « vous » dans le corps physique, ni même dans l'âme, mais dans les conquêtes de l'âme, dans le royaume qu'elle s'est forgé : tel le temple .d'Eleusis où les mystères sacrés se célébraient selon des rites propres à chacun, empruntés à la tradition, modelés par nos conceptions, développés par nos élans.

Car la tradition relie le passé au présent et les deux enfantent l'avenir.

Or, vivre essentiellement dans le passé c'est vivre avec la mort, c'est se complaire dans l'ombre du sépulcre physique, s'envelopper du voile de l'inconscience, retarder le développement des facultés supra-normales, en un mot mettre la lumière sous le boisseau.

Quand l'âme se dégage de la matière pour aborder une autre vie, elle n'a pas pour cela conquis la révélation.

Rien n'est changé, si ce n'est son vêtement ; ses sens, parfois moins grossiers, ne doivent leurs variantes qu'au changement de matière, mais la rapacité des unes reste et elles ne manquent jamais de chercher à la satisfaire, sans toutefois trouver l'aliment susceptible de les rassasier.

Bref, quelle que soit sa position, elle se trouvera à la barre d'un vaisseau, le sien, où le flot houleux de ses passions l'agitera de mille craintes et de nombreux remords ; alors qu'une autre trouvera la quiétude du devoir accompli, puis la juste récompense de ses efforts dans l'extase d'un bonheur sans fin, où brille une douce et réconfortante lumière que les vibrations d'amour viennent lentement caresser, comme la brise d'un vent léger distribuant la fraîcheur et la paix.

Si cette âme se dégage de la matière astrale, toujours esclave de la forme humaine, pour épouser le plan mental dans un rayonnement léger et vaporeux, son rêve sera de se retirer dans la boule mentale : un globe dont la lumière est, certes, diffuse, pour l'extérieur, mais précise à l'intérieur.

C'est la vision du « moi », où l'âme compulse le recueil de ses possibilités : elle a d'ailleurs forme de sphère ; elle étend sa vision dans toutes les directions. Bien sûr, elle ignore le haut, le bas et les distances : elle voit et elle vit dans la quatrième dimension.

La boule fermée, où les courbes se rejoignent, en est donc la condition « sine qua non ».

L'astre du jour — notre petite étoile solaire — qui a cette forme, ne rayonne-t-il pas dans toutes les directions ? Il se meut dans une orbite sans fin, entraînant tout son cortège fabuleux de planètes, dispensant lumière, chaleur et vie.

Si on lui donne une âme et un esprit — ce qui n'est pas incompatible avec la raison — sa vision s'étendra également en tous lieux et en tous sens.

Et devant tout cela, que devient donc le temps quand nous quittons la terre ?

Sur Neptune, les années sont 164 fois plus longues que les nôtres et sur Pluton 249 fois. De sorte que, sur cette dernière planète, un être mourant à 100 ans aurait vécu 24.900 de nos années.

Le temps varie donc avec la position des planètes et, pour tout autre système, avec les dimensions et l'ampleur de l'orbite de chacun des mondes qui le constituent.

Il n'est cependant pas nécessaire de plonger, à ce sujet, dans l'infiniment grand, là où les comparaisons deviennent aléatoires. Revenons sur la terre...

Tout être est lui-même un monde de pensées en évolution et, sur le plan physique, il lui est loisible de prendre possession de multiples facultés et de se servir de ses différents corps.

Quand il aura fait de son mental un instrument de prospection, il verra, lui aussi, dans la quatrième dimension. Pendant le sommeil, dégagé de la matière, il peut parvenir à se déplacer avec rapidité et rapporter au réveil la vision de tout un autre monde dont il conservera le cliché, donc le souvenir.

Au cours d'un rêve, un ensemble d'idées et d'images ne se présentent-elles pas à l'esprit avec une rapidité qui dépasse l'imagination ? En une seconde ou deux, une suite d'événements revivent ; on a alors l’impression d'avoir rêvé durant de longues heures, alors qu'il n'y eut, en fait, qu'un assoupissement de très courte durée.

Une telle évasion de l'âme nous apporte une suite de faits dont la réalisation, sur le plan physique, demanderait des heures, voire même des jours. Il nous faut, par suite, conclure qu'ici le temps n'a plus la même durée : il varie selon les éléments dans lesquels nous agissons.

Il en est de même des distances. Tout repose sur notre état, même physique.

Quand nous étions enfant et que nos ébats nous conduisaient vers quelque colline ou bosquet perdus dans la campagne, la nature nous paraissait grandiose.

Les cimes des arbres, que nous ne pouvions atteindre, et où le vent faisait naître un bruissement mélodieux, étaient de fascinants sortilèges pour nos regards contemplateurs et nous rêvions toujours de les conquérir.

Mais un rien nous donnait des frissons ; confusément, nous sentions une vie mystérieuse qui nous captivait et nous effrayait à la fois.

Nous aimions saisir les bêtes qui glissaient dans les buissons, choisissant le moindre repli où le gazon touffu pour échapper à notre cruelle étreinte. Un lézard nous fascinait, et vite il fallait le capturer ; il se tortillait, ses yeux apeurés cherchant l'issue dans cette main si douce aux caresses d'une mère et déjà méchante pour la bête sans défense.

Et quand nous lui rendions sa liberté, après l'avoir meurtri, il fuyait, craignant le monstre qui, innocemment, venait de le torturer. Pour lui, c'était un être fabuleux, plein de cruauté, se croyant maître de ce qui lui est soumis ; un être qui tue le papillon, écrase l'insecte, détruit le nid ou enlève à l'oiseau, qui jette un cri plaintif, la petite nichée qui tendait gloutonnement le bec.

L'enfant, inconscient, continuant pourtant sa route, s'attaquait aux fleurs, brisait les tiges, détruisait sur son passage mille choses qui s'éveillent.

Les yeux écarquillés, il s'arrêtait soudain le long d'un beau cours d'eau perdu dans la verdure, y plongeait les mains, saisissait un minuscule poisson pour le laisser mourir sur la berge ensoleillée.

Les années ont passé... Les arbres n'ont plus, comme dans notre jeunesse, cette apparence de géants plantés au versant des coteaux ou le long des Toutes poussiéreuses ; le regard ne s'arrête plus au lézard, le cours d'eau est devenu insignifiant et les minuscules poissons n'ont même plus l'aumône d'une pensée.

Les distances ? Mais on dirait qu'elles sont fondues. Et tout cela s'est réalisé lentement, apportant à chaque phase de l'existence de troublantes métamorphoses sensorielles au cours desquelles l'être connaît le désir de possession, la joie de vivre dans le travail, puis celle de chercher le pourquoi de son « moi ».

Ici, un fait non expliqué par la science humaine va retenir son attention ; plus loin, une manifestation du monde (invisible éblouira son âme. Peut-être va-t-il croire raisonnablement, chercher la vérité, sonder le mystère des mondes qui s'agitent, puiser dans la littérature l'aliment de ses connaissances, pour, enfin, questionner l'infini, le front blême et pensif, et découvrir avec effroi qu'il ignore encore tout.

C'est le moment crucial où le passé est traversé par l'avenir.

D'un côté, la croupe du Sphinx où restent emmagasinés les premiers instincts, la force brutale qui domine sur le plan physique, le rut aveugle et l'élan irrésistible, le souffle des passions et la soif de posséder.

De l'autre côté, l'âme, tendue vers une nouvelle naissance, perce tout d'abord avec inquiétude le voile atomique qui lui cachait la vie spirituelle. Elle connaîtra à nouveau l'enfance, l'adolescence, pour parvenir à l'âge viril où scintille la continuité des vies. Elle

renouera le fil de ses acquis antérieurs à celui que lui tend le ciel et par lequel lui descend l'inspiration, la vision du devenir, la certitude de son immortalité.

Elle comprendra qu'il lui faut faire table rase des enseignements désuets qui bercèrent son enfance, pour puiser à la source suprême, au livre Eternité, où s'aligne en couches vibratoires toute la Genèse cosmogonique.

Elle croit alors perdre contact avec la réalité pour s'enfoncer dans un système fantasmagorique et grandiose où apparaît le néant des conceptions matérielles.

De fait, elle quitte l'illusion du « moi » physique pour prendre pied de l'autre côté d'une berge où coule un fleuve merveilleux charriant bien des trésors. Sa source est au cœur de Dieu, son estuaire aux portes des masses mouvantes où s'agitent les mondes. Et ce fleuve s'y déverse sans cesse pour créer la lumière et jeter l'espérance.

Et voici que ses flots deviennent un curieux miroir où se lisent les erreurs, la grotesque prétention de monnayer le ciel.

Le fruit de nos efforts, certes, nous apparaît et la flamme qui consume ne fait que transmuter. Quand le joyau est pur et que tous ses reflets nous parviennent embaumés, c'est que l'heure a sonné où l'âme doit se donner.

Où et comment ? Il semble que chacun craint le spectre du sacrifice, comme si dans l'Esprit il pouvait y avoir d'autre don que l'amour, d'autre voie que l'amour.

Le fleuve de vie qui s'étend en vibrations ardentes n'a-t-il pas un enseignement éternel que nous pouvons capter au tréfonds de notre « moi » ?

La voix de l'aîné qui se penche, attentif, scrutant l'heure de la révélation, ne peut que murmurer : « Frère, abandonne tes compas, les formules algébriques, les vaines équations ; pour trouver la quatrième dimension, pour vivre en elle, il te suffit d'aimer avec ton cœur, avec ton âme, de te pencher vers la souffrance, de chasser le doute, de fuir les rites qui n'ont d'autre but que de frapper ton imagination ou de flatter ton orgueil… Il te suffit de diriger tous tes élans vers la religion universelle, celle qui unit non seulement les hommes dans la paix et la justice, mais aussi les mondes dans la loi de solidarité universelle, le Créateur à la créature, le plus humble au plus riche.

Car, demain, les rôles seront renversés et il est bon de s'assurer contre les avatars d'une nouvelle existence ; de songer que la vraie religion est celle qui n'a qu'un dogme : la Vérité, et un idéal : le bonheur de tous sans aucune distinction.

Et pourquoi nous diriger vers l'amour par l'amour ?

En premier lieu, tentons d'analyser les autres moyens. La force a-t-elle donné des résultats ? Aucun, que nous sachions. L'être courbe l'échiné devant le pouvoir parce qu'il ne peut faire autrement, alors qu'en lui gronde la révolte. Il se plie aux exigences de ceux qui détiennent ce pouvoir ; il le subit mais ne l'accepte intérieurement que lorsque l'autorité se trouve basée sur la justice et l'exemple.

Les peuples opprimés ont toujours secoué le joug et les tyrans n'ont laissé que de néfastes souvenirs — toute l'histoire nous le confirme.

D'ailleurs, peut-on concevoir l'évolution en dehors de la liberté individuelle, du libre arbitre où chacun sent et sait qu'il forge son destin ? « Ce que Dieu a donné aux hommes, nul n'a le droit de le lui enlever ».

Nous devons donc écarter la force. La veule soumission aux conceptions contraires à la logique, à la raison et à la justice n'est qu'une abdication peu digne d'un spiritualiste.

Mieux vaut rechercher et coordonner la conscience du droit et du devoir, l'un né pouvant aller sans l'autre et les deux formant un tout qui, tôt ou tard, engendre un sentiment plus noble où la mutuelle confiance règne heureusement et nous dirige vers l'amour du prochain.

L'effort égoïste, individuel, est un autre obstacle que l'on ne peut ignorer ; le système vibratoire de ceux qui l'épousent ramène tout au « moi » et la prison se tisse lentement. Les sens physiques ne voient pas les barreaux durcis par l'opiniâtre volonté d'accaparer, de ronger les autres pour amasser d'éphémères trésors que la maladie, puis la mort, viennent nous ravir.

L'égoïsme ne peut être un chemin pour aller vers la connaissance, car en lui tout est contraire aux lois qui nous régissent.

Les passions sont, hélas ! d'autres écueils qui frappent bien des êtres ; l'obsession qui, alors, les tenaille, ferme tout contact avec les valeurs spirituelles ; c'est l'engloutissement du « moi » dans de lourds éléments, une tombe pour l'âme d'où elle ne sortira que meurtrie par les regrets, les désirs inassouvis et avec des chaînes qui vont la river à l'épreuve jusqu'au jour où seront expulsées, anéanties, les forces du désir qui conduisent à l'esclavage des sens inférieurs. C'est encore une voie à écarter.

L'inertie, elle, n'a rien qui vaille ; c'est un caveau d'attente aux multiples issues, aussi bonnes que mauvaises, et où l'incertitude et la peur de l'action forcent l'être à marquer le pas jusqu'à dégradation de l'intelligence que l'on nomme abrutissement.

Cette âme qui sommeille risque d'être secouée et les lanières du choc vibratoire d'un monde qui s'élance sont dures à supporter pour les retardataires.

Pourquoi donc ne pas avancer en colonnes serrées et, mieux, se soutenir dans un solidaire effort qui nous ouvre la voie du progrès et du mérite ?

La soumission au passé, nous l'avons déjà dit, est un contrat avec le néant du sépulcre. Sciences, religions, philosophies doivent évoluer constamment.

L'avenir ne peut se gagner dans une satisfaction béate, conservatrice. Mieux vaut marcher à la conquête d'un devenir, semblant certes reculer devant chaque nouveau pas, mais qui est et restera toujours le point de direction vers lequel il est bon d'aller allègrement, fièrement, sans crainte de se tromper, car celui qui avance découvre, gagne et s'étend.

L'aube d'un nouveau cycle ne se lèvera qu'au contact de toutes les forces jeunes et vives qui convergent vers la connaissance, entendent se pencher avec foi, sans craindre l'anathème, aussi sot que stupide, vers les enseignements « non pas propres à une secte, un peuple ou un temps », mais éternellement vrais qui se lisent dans les lois divines par l'étude des mondes qui nous interpénètrent, et auxquels nous devons l'alphabet où s'épelle lentement la structure vibratoire du Cosmos,) liée étroitement à celle de chaque être, dans une majestueuse unité où brille le front de Dieu en émissions toutes d'amour et de paix.

Ces émissions, nous pouvons les capter en développant les nôtres pour les amener au même diapason.

Or, si Dieu est amour — et qui donc oserait soutenir le contraire sans se fourvoyer dans d'inextricables conceptions empruntées à l'ignorance ? — II ne peut avoir conçu que pour le bonheur de tous, en toute équité et à l'échelle des mérites de chacun.

Il a mis tout à notre disposition ; II est aussi près des uns que des autres, II attire et ne repousse jamais, ne peut avoir de demeures préférées dans les milliards de planètes qui sillonnent l'infini et ne sont que les atomes minuscules de son corps céleste.

Il ne peut mieux aimer les plus avancés que les retardataires, différencier une religion d'une autre, donner sa préférence à qui que ce soit, car II est la justice immanente.

Sa pensée est une et indivisible ; elle rayonne pour tous et seuls ceux qui sont plus près de Lui la captent avec plus d'intensité.

Que dirions-nous, en effet, d'un père qui favoriserait l'un de ses fils au détriment d'autres, se basant uniquement sur une différence d'âge ou de possibilités ? L'image du droit d'aînesse, abolie par les hommes, n'a jamais existé dans la hiérarchie spirituelle, cette dernière reposant sur l'état vibratoire et cet état, nous ne saurions trop le répéter, n'étant que la juste conséquence des efforts accomplis.

Au cours des siècles, la Vérité fut travestie ; les hommes l'habillèrent au gré de leurs besoins. Mieux encore, ils en firent un moyen de domination, distribuant souffrances, tortures jusqu'à ce que mort s'ensuive, et cela au nom de Celui qui avait enseigné le pardon et l'amour du prochain.

C'était l'apanage d'une humanité naissante, trop imbue de rites empruntés au passé. Cependant, il fallait sortir de l'ornière et revenir à la tradition ésotérique étouffée sur les bûchers.

Ce fut l'œuvre du Monde invisible. Les manifestations se multiplièrent ; elles vinrent en leur temps, alors qu'une poussée irrésistible s'effectuait chez les penseurs et à laquelle répondaient les âmes éprises de justice et conscientes de leurs possibilités.

Certes, on invoqua alors le diable — et on l'invoque encore pour étouffer une autre révélation qui risque de porter atteinte au pouvoir temporel.

Certaines sectes, soi-disant religieuses, qui sont loin d'afficher la tolérance, prétendent que le « diable », lui seul, est à l'origine de tous les phénomènes supra-normaux. C'est sans doute parce que l'esprit ne brille pas en elles. Elles n'ont pris que la rigueur de la lettre et leurs pensées, étroitement liées aux textes, ne peuvent s'évader au-delà d'une rigidité étouffante, acceptée seulement par ceux qui n'ont pas conscience du sixième sens. N'est-ce pas l'image de celui qui se bat avec son fantôme ?

Car, au fait, un « Daïmon » qui nous enseignerait la morale, le dévouement, l'amour du prochain, la charité, la tolérance ; enfin toutes les vertus qui conduisent à la perfection, pourrait tout aussi bien prendre figure de Messie.

Ce qui importe, c'est de juger l'arbre à ses fruits et de choisir l'enseignement le plus rationnel permettant l'union de toutes les classes de la société et aussi de toutes les âmes de bonne volonté.

Or, brandir l'épouvantail « damnation éternelle » pour grossir un troupeau passif et peu initié, c'est créer des forces maléfiques qui entravent l'évolution, c'est épouser le sépulcre du passé, l'antichambre du néantisme, freiner les élans de l'âme ; en un mot se substituer à

un diable qui n'existe que dans leurs pensées ou qu'ils voudraient inventer à des fins personnelles que nous voulons ignorer.

Dans le cycle vibratoire que nous croyons avoir abordé en toute sincérité et peut-être en connaissance de cause, il n'y a pas place pour les légions de démons, et leur maître Satan, qu'une imagination fertile a créé de toutes pièces pour expliquer le mal et chercher maintes excuses à nos imperfections.

Il n'y a que Dieu, uniquement « Lui », et ce n'est pas en enseignant la haine ou la damnation que nous Le trouverons, que nous rassemblerons l'humanité ; et encore moins en divisant, en étouffant la Vérité pour affirmer en être le seul détenteur.

Comment ne pas admettre qu'il n'est pas la miséricorde infinie, Lui, le parfait entre les parfaits, l'Amour Infini ; Lui qui crée parce qu'il aime, la grandeur infinie puisqu'il porte en Lui toutes les perfections ?

Sachons donc L'aimer tel qu'il est, Le chercher dans cette voie, qui est la plus simple, la plus humaine, la plus divine.

Notre sixième sens nous guide ; il ne peut nous tromper. Et quand un sourire de Dieu nous vient en lumineuses clartés, balayant le doute et l'erreur, nous pouvons dire que nous commençons à Le comprendre, à Le voir, à vivre en Lui.

Et ce sont simplement Ses vibrations qui s'étendent à notre âme, qui gagnent notre « moi » éternel, notre « moi » supérieur : ces vibrations toutes d'amour que seul le Père de toutes choses peut enfanter et qui sont destinées à toutes les créatures.

Aucune théorie, aucune religion, aucune science ne peut contester, sans se mentir à elle-même, qu'en dehors de l'amour nous pouvons aller vers Dieu. Et les temps sont venus où II va se révéler en Esprit et en Vérité : l'ère des idoles est passée !

Par la science humaine, nous entrons dans celle de la connaissance atomique ; par la science infuse, ou divine, nous allons pénétrer au-delà des problèmes physiques, approfondir nos connaissances, relier les différents mondes pour, enfin, déceler l'origine et la fin de toutes choses.

Et quand nous aurons compris toute la hideur des luttes fratricides, des destructions et que dans un élan général tous les efforts convergeront vers la paix, il nous suffira de substituer les lois divines aux lois humaines, toujours entachées d'erreurs.

Evidemment, cette opération ne peut se faire que par paliers et il est plus sage d'envisager en premier lieu le contrôle des lois humaines par celles qui régissent l'univers.

Ici, il est bon de se reporter au Collège des initiés dont nous avons entretenu le lecteur dans l'ouvrage « Reviendra-t-il ? »

CHAPITRE VIII

LA SUBSTANCE CORPS - AME - ESPRIT - L'INVISIBLE

ARRETONS-NOUS aux principes élémentaires de notre constitution physique et

psychique pour en aborder l'évolution.

Nous avons expliqué pourquoi nos sens, réduits à leur plus simple expression par la fixité qui leur est imposée par la substance, nous placent dans l'obligation de poursuivre nos expériences dans un cadre restreint tant que nous n'avons pas secoué l'étreinte de la matière.

Est-il raisonnable de dire : il sera toujours temps de penser aux autres mondes quand nous y serons ? Nous ne le croyons pas. En dehors de l'obstacle, il n'y a pas de progrès méritoire, car il ne peut y avoir transmutation sans efforts.

Le destin nous place toujours devant une tâche proportionnée à nos possibilités ; le monde invisible lui-même n'intervient qu'au prorata de ces possibilités. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement puisque c'est la constitution de l'âme qui permet et appelle une collaboration toujours efficace quand elle est basée sur l'équilibre.

Un premier principe à retenir est donc de ne pas perdre de vue la réalité : demeurons les pieds sur la terre, où nos passages doivent être féconds, les bras tendus à l'humanité tout entière en signe de solidarité, la pensée dirigée vers le beau, le bien. Nous ne dirons pas vers le ciel, puisqu'il est partout.

Et voici que nous avons cité le symbole de la croix chrétienne qui, par sa branche verticale, relie les plans physique et spirituel, et par l'horizontale, nous dirige vers la fraternité universelle. Or, cette liaison entre les différents plans et avec tous les êtres, nous apparaît maintenant comme étant le but de la vie.

Supposons une humanité créée de toutes pièces en des lieux que notre langage désigne par le mot « Paradis » et où elle serait comblée dans une existence; sans fin, un climat toujours clément, des aliments naturels continuellement à sa portée. Il n'y aurait pas d'évolution parce que l'effort serait absent. L'arbre resterait toujours l'arbre, l'animal un animal, l'homme un homme.

En supprimant la mort, il faudrait également supprimer la naissance, car pour se reproduire il faut faire place aux jeunes générations ; agir, puisque la croissance des êtres exige le renouvellement de leurs besoins.

Donc, pas de vie possible sans transmutations, et puisque tout se meut, en partant des éléments les plus lourds qui forment la matière, à ceux les plus subtils où s'alimentent les différents corps de l'âme pour arriver à l'essence même des choses où brille l'esprit, c'est que l'Unité, en vue dans tous les principes, a réellement pour objectif de nous apprendre à dominer la substance au lieu de la subir.

Et pour la dominer, il faut faire appel à la volonté, à l'action, car l'inertie est aux antipodes de la vie.

Mille exemples s'offrent à nous : le corps inerte devient impotent ; une mare stagnante ne tarde pas à devenir malsaine, alors que le fleuve au cours impétueux est une source d'énergie.

Un homme sans idéal, et sans conscience agit sans scrupules et glisse inévitablement vers les passions vulgaires parce qu'il n'y a pas de contact avec l'âme, donc avec les vibrations plus subtiles, et que l'existence se déroule unilatéralement sur le plan physique. Il faut d'ailleurs admettre qu'il est nécessaire de lutter constamment pour résister aux

assauts des éléments voraces.

Quand il nous fut dit : « Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation », il faut traduire : « Ne plongez pas dans l'inertie, ne séparez pas vos différents corps unis dans l'action, ne laissez pas engourdir votre volonté par les abus et les satisfactions sensuelles, car vous redeviendrez l'esclave de la matière, vous la subirez, et pour vous en détacher à nouveau il vous faudra souffrir ». Quand le désir s'incruste, l'éliminer est toujours une opération longue et douloureuse.

A la lueur de ces conceptions, il s'avère indispensable de maintenir le contact avec l'âme pour activer l'évolution et échapper au sortilège infernal des éléments inférieurs.

Et l'on est en droit de se demander quel est le but poursuivi par ceux qui nous imposent des théories purement matérialistes, ou par d'autres, plus compliqués, qui reconnaissent et enseignent la survivance de l'âme tout en nous interdisant d'en sonder les arcanes ? Pourquoi rester dans l'ignorance ? Soulevons le voile, non pas d'un geste vengeur, bien au contraire, mais sans animosité et avec l'unique intention de libérer de l'erreur tous ceux qui ont soif de vérité et veulent comprendre.

Certes, et avec ironie, on peut nous imputer une douce folie engendrant l'illumination, alors qu'en vérité nous avons simplement le courage de nos idées et la ferme intention de les propager, malgré les chocs et embûches que l'on nous destine pour minimiser la réalité des faits.

Il y a vingt ans, nous encourions plus grand danger, car la vindicte religieuse nous taxait d'être les suppôts de Satan. Aujourd'hui, on nous ferme certaines portes avec l'espoir de nous réduire à l'inaction.

Généralement, l'effet est contraire ; il suscite de nouveaux élans et un concours plus ardent de nos amis invisibles.

Socrate préféra boire la ciguë plutôt que de renoncer à son apostolat. Il ne faisait que devancer de quelques années son retour à l'autre monde, et cependant sa philosophie humaine et morale a persisté. Mieux encore, l'homme disparu, elle n'a fait que grandir et Platon la continuait en lui donnant la plus haute expression de l'idéalisme que nous devions retrouver plus tard dans le christianisme naissant.

Pour se connaître, il faut se chercher, s'appuyer sur l'expérimentation ordonnée, comme sur le développement de ses propres facultés.

Il n'est pas nécessaire d'être médium pour observer ; il suffit de conjuguer les faits et d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

Or, entre les trois principes : corps, âme, esprit, il n'y a pas plus de séparation qu'entre les différents plans dans lesquels ils évoluent.

On nous objectera que, si nous voyons la matière, l'âme est invisible et l'esprit éphémère ? Le son est également invisible et cependant nous le percevons.

D'autre part, que voyons-nous dans les rêves, les dédoublements, sinon d'autres âmes ? Et quand ces visions sont confirmées par des faits, il faut bien admettre que ces âmes existent.

Pour expliquer l'alliage des différents éléments, arrêtons-nous à un exemple : dans un récipient transparent, sans ouverture et ayant forme de sphère, plaçons trois éléments : au

fond, la terre, puis de l'eau ; la partie supérieure, que nous considérons comme vide, contiendra l'air.

Plaçons se récipient sur un pivot et remuons lentement par rotation, de droite à gauche.

Tout d'abord, l'eau va pénétrer la terre ; l'infiltration accomplie, nous aurons une niasse mouvante composée de deux éléments.

Activons la rotation ; cette masse va s'étendre à l'ensemble de la sphère et il ne sera plus possible, alors, de discerner la composition, l'alliage étant complet.

Par comparaison, prenons un corps inerte, joignons-y une âme ; il y aura infiltration d'une matière plus subtile dans une autre, plus compacte, et l'activité va les unir.

Développons cette activité ; l'esprit attaché à l'âme sera à son tour enlacé par l'intensité des vibrations et les trois ne feront qu'un, tout en conservant leurs différents principes.

Si nous arrêtons le mouvement, l'esprit se dégage, puis ce sera l'âme, et le corps redeviendra inerte.

C'est une image du phénomène de la mort, qui n'est autre que celui de la séparation des différents principes, l'âme, cependant, restant unie à l'esprit.

Mais, ici, ajoutons que l'inertie complète n'existe pas, car tout se meut pour la seule, l'unique raison, que tous les éléments appartiennent au même corps universel, continuellement en action, le reste n'étant qu'une reproduction rapetissée du grand Tout, indispensable au renouvellement et au développement de la vie.

Pour l'être humain, l'âme est liée à l'œuf, ou l'embryon, dès la conception et n'a qu'un faible point d'attache avec ce qui sera demain son véhicule physique.

Mais d'où vient-elle ? Pourquoi cette union ? Elle a passé par tous les stades, connu mille vies terrestres, et chaque fois que les ressources emmagasinées l'avaient conduite au point culminant de ses possibilités, la désintégration fit son œuvre et elle dut, pour se parfaire, continuer ses expériences.

Elle est comme la graine qu'un nouveau printemps appelle vers la terre féconde pour produire et renouveler. La loi d'affinité la dirige vers un centre vibratoire qui va la happer, l'engloutir partiellement, de sorte que, déjà, elle participe à la vie commune du milieu qui doit la voir renaître.

Pendant quelque temps, elle pourra encore se manifester et nous avons connu des cas, favorisés par une certaine évolution, où des âmes demandaient aide et protection avant leur retour sur le plan physique, spécifiant le sexe et le jour de la naissance.

Les prédictions s'étant révélées exactes, nous ne pouvons douter.

A partir du quatrième mois, quand le fœtus commence à remuer dans le sein de la mère, les liens sont plus puissants ; l'âme s'assoupit, le souvenir s'efface.

Cependant, elle ne renaîtra vraiment qu'avec les premiers cris de l'enfant.

C'est parfois un long et difficile trajet qu'elle doit parcourir : le corps physique se forme, s'élance pour devenir le reflet de son état et bientôt les deux ne feront qu'un.

C'est alors qu'elle connaîtra l'appel du passé, tout d'abord confus, puis précis ; elle voudra savoir, puiser à la source suprême, chercher son Dieu et les efforts l'élèveront dans

l'esprit. Car, plus elle aime, mieux elle sert, se dégage des éléments inférieurs, active son système vibratoire et s'étend au « moi » divin qui ne connaît pas de limites et communie avec l'éternité.

Et c'est seulement ainsi qu'elle pourra, sur le plan physique, participer à la vie universelle.

D'autres âmes n'iront pas si loin, étant limitées dans leur structure ; elles accompliront toutefois certains progrès, paieront les abus du passé, prépareront l'avenir, connaîtront maintes faiblesses, mais sous l'aiguillon de la souffrance s'efforceront de sortir du labyrinthe de leurs erreurs pour parvenir à une connaissance plus rationnelle qui les orientera vers le devenir.

C'est ici qu'apparaît le point d'interrogation, car il est difficile de s'exprimer en dehors du temps et de l'espace avec des mots essentiellement modelés, ou issus de ces deux principes.

Comment expliquer la vie de l'âme dans la quatrième dimension ? si ce n'est par le mouvement ondulatoire des vibrations qui gagnent en étendue par leurs possibilités de perception et de radiation ?

Partant de noyaux identiques, avec une diversité de propulsion qui s'échelonne à l'infini, toute la gamme du système évolutif est représentée : mêmes éléments, mêmes principes, mais différenciés seulement par la vitesse de rotation.

L'électricité, le téléphone, la T.S.F., la télévision, le radar en sont une expression.

L'âme porte en elle toutes ces facultés ; elle rassemble tous les éléments et, au fur et à mesure que s'accentue son impulsion, elle élargit son royaume de prospection.

C'est l'échelle des transformations qui repose non pas sur l'ascension, mais uniquement sur une sensibilité accrue que l'on peut résumer en deux mots : au point mort, la matière ; au point culminant, Dieu.

Allons de l'un à l'autre et nous aurons résumé l'infini.

Cette théorie se confirme par l'emploi de l’électricité. 1.) à la base, les ténèbres dans l'inertie ; 2.) par le frottement de deux corps ou dans une action mécanique, la lumière. Donc, point de vie sans l'action.

Prenons l'être à son origine humaine, c'est-à-dire dès qu'il est sorti du règne animal et que l'immortalité lui est donnée par l'âme individuelle.

Immédiatement, une troublante question se pose : comment naissent les âmes ?

Ce sont des embryons d'énergie propulsés par l'âme du Cosmos et portant en eux tous les germes des différents éléments qui s'y rattachent ; c'est donc l'image microscopique de l'âme universelle issue de l'un des trois principes de la trinité divine.

L'embryon de la forme est de même propulsé par le corps substance universelle, et celui de l'esprit par l'essence même du corps divin. L'on est même tenté d'ajouter que la création est toujours triple, que l'âme collective n'est qu'une soudure d'âmes individuelles à l'état de gestation, que la maturité va séparer pour plonger dans un nouveau cycle.

Et la même formule se retrouve pour l'esprit qui, aux temps marqués, se forge son royaume éternel.

Le passage sur le plan physique n'est donc qu'une expression fugitive des progrès réalisés, destiné, d'un côté, à l'émancipation collective par transmission et rayonnement de la connaissance acquise ; de l'autre, pour parfaire l'expérience individuelle au sein même de la trinité « corps, âme, esprit » par une action commune des trois principes en vue de l'unité finale où tout se continue, s'affirme et s'accomplit.

Lors des premières incarnations humaines, c'est un apprentissage long et pénible : pour chasser les instincts de la bête, l'être doit parfois en subir les méfaits. La cruauté deviendra un spectre hallucinant qu'il va fuir et expulser de son « moi ». Certes, il ne sera qu'un animal conscient où les valeurs spirituelles ne trouveront pas encore place.

L'âme elle-même n'aura aucun contact actif avec l'esprit, puisqu'elle en est à ses premiers essais.

L'embryon psychique va se développer dans la dure réalité. L'âme ne souffrira guère, n'ayant qu'une notion restreinte du devenir : ce sera l'enfant qui se laisse bercer, subit les réprimandes, analyse vaguement et lutte bientôt en vue d'échapper à une tutelle qui l'étreint.

Les incarnations seront rapides et fréquentes, la matière étant le meilleur aliment pour sa formation.

Des millénaires passeront, et la forme deviendra plus souple, les facultés se seront éveillées. Alors la continuité se décèle et le souvenir du passé s'impose. Le système vibratoire prend de l'ampleur et après quelques existences qui marquent, l'esprit s'éveille à son tour et entre dans le jeu des actions.

Les créations qui, à l'origine, se bornaient au plan physique et astral, vont s'étendre à d'autres plans ; le royaume va grandir. C'est tout un cortège de productions ayant pour pivot la pensée du Dieu naissant et, pour limites, sa force de propulsion. Limites d'ailleurs variables, soumises sur le plan physique aux lois des distances et du temps et, sur le plan psychique, à ses possibilités d'évasion qui reposent sur son stade évolutif et lui permettent des incursions toujours profitables à son savoir.

Sur le plan spirituel, ou divin, il faut compter sur les facultés d'interprétation qui se développent avec la sagesse, l'altruisme et l'amour. Si l'être n'entretient pas ces vertus premières, il ne peut participer à la vie universelle.

Aucun sacrement, aucune onction ne peuvent lui donner un état autre que celui qu'il a forgé dans son passé. La loi est la même pour tous, c'est celle des valeurs : c'est le baromètre évolutif qui indique la pression spirituelle dans les réalisations humaines, c'est le règne de l'esprit dans la matière et à travers tous les éléments.

A ce stade, les réincarnations sont très espacées et c'est ici que nous apparaît le peu de valeur du temps et l'inutilité des distances.

Résumons : dans la période de formation, il n'y a entre deux vies, sur le plan physique, qu'un certain nombre d'années se situant entre dix et cent, les réincarnations immédiates étant rares.

L'être, n'ayant développé que partiellement le corps astral, sera immobilisé à l'endroit où ses radiations ne pourront plus s'étendre.

Quand ce corps tombera en décrépitude, la vie ne lui sera plus possible ; il quittera le

plan astral pour une nouvelle incarnation, ainsi qu'il y était venu par la mort du corps physique.

A chaque progrès, son stage dans l'autre monde sera plus long, puisque ses radiations augmenteront leur champ d'action, soit qu'il épouse le plan mental, soit le plan causal — et des milliers d'années pourront séparer ses expériences physiques.

Le retour deviendra nécessairement plus long, car il doit mourir à la substance causale pour se trouver dans le mental, où il mourra à nouveau pour parvenir au plan astral et enfin reprendre un corps physique.. C'est toute la gamme des transformations.

Signalons en passant que les hommes ont la curieuse habitude d'imaginer qu'ils trouveront, en d'autres planètes, le bonheur qu'ils n'ont pu découvrir en celle-ci. A priori, c'est une erreur ; le royaume de Dieu est partout et chaque monde, nous le répétons, porte en lui, comme chaque être, la quintessence du devenir.

L'âme, avec ses différents corps, nous permet de nous étendre aux différents plans de la planète que nous habitons et l'esprit est le véhicule cosmique de notre « moi ». Ce qui signifie que pour connaître la cosmogonie de la terre ou d'un système, il faut savoir se servir de tous les corps de l'âme ; et pour plonger dans celle de l'infini, il faut la relier à l'esprit, car au-delà des sept plans que l'on attribue à chaque monde, la vision de l'âme devient inopérante.

C'est le « Moi Supérieur », l' « égo », qui agit hors la substance, le temps, les distances, donc uniquement par un seul sens, qui est l'entendement et le savoir à travers tous les éléments et dans une seule dimension, que nous appelons la quatrième mais qui, en réalité, est l'unique, puisqu'elle est celle qui correspond aux vibrations divines qui s'étendent en tout ce qui est.

Il est, certes, malaisé de déterminer le processus de ces transformations, car le retour dans la matière efface le souvenir ou enlève le sens réel des impressions et clichés perçus.

Sur le plan physique, nier les distances c'est nier l'évidence. Ajoutons, toutefois, qu'elles sont assujetties à des moyens de déplacement : mille kilomètres à parcourir à pied est quelque chose de fantastique ; en voiture, c'est déjà plus facile, par avion, cela devient une promenade.

Dans le domaine de la pensée et des radiations, c'est presque instantané, mais encore faut-il avoir l'usage des principes émetteurs et récepteurs dont l'âme détient la clé.

Une émission de télégraphie sans fil n'est-elle pas perçue immédiatement dans un rayon analogue à celui cité plus haut ? Toutefois cette émission varie avec la puissance du poste émetteur et la sensibilité du poste récepteur.

Puissance et sensibilité, il semble que tout repose en ces deux mots. Temps et distance sont liés à la matière, cela est indiscutable. Rapidité d'émission et sensibilité de perception sont liés à l'âme, donc aux facultés supra-normales.

L'abolissement du tout se réalise dans le fluide universel, où l'esprit se meut sans connaître d'obstacle.

Si nous reprenons la formule créatrice en partant du sommet, nous pouvons considérer qu'il n'y a pas eu de commencement, puisque le temps varie et ne repose que sur la formation des mondes.

Avec la terre, nous avons des journées de 24 heures et des années de 365 jours. Sur une autre planète, nous l'avons déjà vu, ces durées sont modifiées par le volume, la vitesse de rotation et de révolution.

Le soleil tourne sur lui-même dans environ 30 de nos jours, mais quelle est son orbite dans le système qui l'emporte en une course éperdue à travers l'infini ? Que sont les années des astres qui lui sont des milliers de fois supérieurs ?

C'est le secret de Dieu ; II ne pourrait d'ailleurs nous Le confier, aucune comparaison n'étant possible.

Ces astres sont nés comme nous naissons, traversant tous les phases de la formation, enfantant leurs satellites, engendrant la vie sous toutes ses formes, obéissant aux mêmes lois que l'infiniment petit dont ils ne sont qu'un assemblage grandiose, donnant asile à d'autres humanités. Peut-être sont-ils différenciés dans la forme, mais toujours semblables dans les principes.

Au sens propre du mot, il n'y a pas « création. » mais renouvellement. Il en est d'ailleurs de même pour l'homme ; il agit à la fois sur différents plans : physique par ses actions, psychique par ses pensées, spirituel par ses élans, mais ne fait que transmuter, puiser dans les différents éléments pour façonner et agrémenter son royaume de ses productions.

CHAPITRE IX

LA TERRE, SES ORIGINES - L'ATLANTIDE

L'ORIGINE de la vie sur une planète paraît, certes, pleine de mystères, et cependant pourquoi ne pas nous pencher sur certains fils conducteurs qui nous feront revivre rapidement les périodes agitées de la Genèse ?

Nous savons que cette planète fut enfantée par l'astre central, tout comme ce dernier le fut par un astre plus puissant.

Aux matières en ébullition viennent se joindre les poussières sidérales glanées sur son passage ; de terribles explosions l'agitent mais elle prend forme de sphère, car son mouvement de rotation l'y porte.

Déjà elle possède tous les éléments formant les minéraux. Quand la croûte se refroidit et que doit s'y manifester la vie, les germes du règne végétal qu'elle a aspirés se développent rapidement et donnent une nature luxuriante où les forêts vierges dominent.

Le vent souffle avec rage, et dans les cataclysmes où se heurtent les éléments déchaînés, la croûte engloutit ses premières productions afin de se consolider et de se rendre féconde pour les autres règnes. La vapeur refroidie forme les mers ; et les eaux, dans leurs derniers remous, arrachent aux roches qui s'effritent sous les coups répétés, le sable de leur lit et des vastes rivages. Les éruptions volcaniques qui surgissent dans leurs profondeurs ou sur les montagnes qui les dominent leur crachent la mixture qu'elles vont assimiler pour leur fécondité.

C'est alors que des essaims d'embryons, emportés par un irrésistible courant que guident

les forces créatrices, viennent s'abattre sur ce monde haletant et avide de sensations.

Au contact de la substance, ou de l'eau, les essaims se séparent, les embryons s'accrochent, puisent dans leur nouveau domaine l'aliment de leur transformation et la gent animale fait son apparition.

Dans l'enfer des perturbations, un nouveau monde s'affirme ; il cherche sa stabilité et veut prendre place, avec harmonie, parmi les sphères célestes où plane, rayonnante, la pensée de Dieu.

D'autres essaims viendront engendrer le progrès, donner à la bête une forme se rapprochant de celle de l'homme et, de stade en stade, de vie en vie, les embryons recherchant toujours celle le plus proche de leur état impriment au corps astral et par répercussion au corps physique, une structure nouvelle où, déjà, se dessinent les membres dont l'usage est réservé à un être intelligent.

Nouvelle période, nouvel apport de vie ; l'homme préhistorique va faire son apparition.

L'instant est solennel. Tout un monde invisible se penche et retient son souffle ; c'est la grande épreuve, le saut prodigieux d'une nouvelle humanité quittant un monde agonisant, emportée dans un tourbillon fantastique sous forme de quantités d'essaims qu'un fluide généreux plonge dans le sommeil pour l'aider à franchir les profondeurs sidérales par la voie que lui ouvre Dieu.

Cette humanité viendra se poser, inconsciente de la gravité de l'heure, sur une masse compacte où grouille l'abondance et à qui, demain, elle donnera le nom de « terre ».

Chaque essaim s'arrêtera au plan qui lui est propre, ou plus exactement dans les éléments qui lui sont propres.

Le souffle de Dieu secoue l'inertie ; les âmes s'éveillent, elles puisent dans leur sphère la substance qui leur convient. La vie spirituelle s'anime ; les êtres les moins évolués subissent l'attrait de la matière et, guidés par leurs maîtres, commencent les premières incarnations chez les animaux à l'image de notre race. Ce sont ceux que l'on désigne actuellement sous les noms de singes ou gorilles.

L'âme, dès la conception, façonne le nouveau corps, lui imprime par incarnations successives des courbes plus harmonieuses, des membres plus souples, un ensemble mieux proportionné.

Les races vont s'affirmer et, aux temps propices, des messagers viendront compléter l'évolution. C'est alors que le souvenir des acquis antérieurs jaillira ; ils seront le progrès en marche.

Si de nombreux millénaires ont bercé ces transformations, auxquels l'histoire a donné différents âges, il n'en reste aujourd'hui qu'un cliché confus, proportionné à la conscience que pouvaient avoir les hommes de l'époque.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là ; soulignons toutefois que c'est l'esprit qui, par l'intermédiaire de l'âme, est le vrai créateur sur le plan physique. Plus son influence est grande, mieux le monde se transforme.

N'a-t-il pas marqué de son sceau différentes civilisations englouties par les abus, mais bien près de renaître, enrichies de l'expérience ?

L'Atlantide, l'Inde, l'Egypte en furent l'expression. L'humanité de demain en sera la synthèse.

L'Atlantide, ce mystérieux continent qui, jadis, s'étendait de l'Amérique actuelle aux côtes de l'Afrique, a laissé la merveilleuse vision de la cité aux portes d'or accessible seulement aux voyants.

Faut-il tenter de refaire le trajet ? de fuir nos occupations actuelles pour plonger dans l'antre du passé ? traduire le rêve qui s'agite au tréfonds de notre moi ? parcourir les plaines fertiles et les verdoyants vallons favorisés par un chaud climat ? gagner les sommets de ses montagnes pour rattacher le souvenir de notre âme aux magnifiques panoramas qui s'étendaient à perte de vue dans un ruissellement de reflets, quand l'astre du jour, caressant de ses rayons lumineux les cimes des immenses forêts, s'enlaçait à la brise marine, distribuant ainsi la fraîcheur et la paix ?

N'y a-t-il pas un danger : le regret du passé ?

Trêve d'hésitations ! Faisons le vide, et laissons- nous bercer d'antiques vibrations qui vont animer, un à un, les vestiges d'un royaume qui eut des pages de gloire non encore oubliées.

Une ville se détache par les coloris chatoyants de ses palais, parsemés de fontaines et de vastes enclos où fleurit l'oranger.

Elle s'étend sur les monts qui surplombent une mer calme et sereine, d'un bleu azuré, ou miroite l'or de ses constructions, lorsqu'un soleil ardent brise de ses rayons les altières colonnes pour les réfléchir sur l'onde qui se meut.

C'est la cité sacrée ! Son temple nous l'indique : il se distingue par sa masse imposante, ses colonnes géantes, qui semblent lancer un éternel défi aux assauts soutenus de la mer qui chante.

Majestueux, étalant ses richesses, la gloire de son passé, la force de ses assises ; ne livrant ses secrets qu'à de sages initiés, il domine d'une mâle fierté les nombreuses cités qui s'étendent à ses pieds.

La mer, elle, voudrait le caresser de ses flots ondulés... Il semble que son rêve serait de le briser, puisqu'il n'a pas voulu par trop la côtoyer, craignant à juste titre ses furieuses marées.

Durant des millénaires, ils vont se mesurer et, chose qui étonne, cette bande azurée, maintenue sur les côtés par des monts vallonnés, semble venu mourir, se courber et lécher le bas de la cité assise pour prier, chanter et admirer la massive splendeur de son temple doré.

Et pourtant, la mer a quelque chose d'inquiétant dans sa forme présente : elle ressemble à la croupe d'un Sphinx attendant le moment d'engloutir le passé.

Et le temple nous paraît venir la prolonger, n'en être rien que la tête, fleurie de mille fontaines, qui semble lui renvoyer, en curieuses cascades, l'étrange sortilège dont elle veut l'envelopper.

C'est là que le drame va se jouer ; c'est là que vont surgir les flammes, que la terre va trembler et que les flots furieux, déchaînés et vengeurs vont balayer le temple sali par l'impiété, engloutir tout son or, ses éphémères trésors, pour affirmer aux cieux qui

contemplent, muets, que l'on ne doit jamais braver la Vérité.

Et pourtant, il nous faut remonter plus avant... Mais comment oublier les grondements lugubres et les foules apeurées cherchant refuge au temple, brisant les portes d'or, clamant leur désespoir peur, enfin, sombrer vaincues, submergées à jamais par la gueule béante des trombes diluviennes, qui ne furent rassasiées qu'à l'instant bien précis où tout fut consumé ?

Un rien va nous guider : deux yeux d'une étrange douceur, non exempte de force, semblent nous fasciner. Le visage se dessine et le sourire paraît. Nous l'avons connu, nous le revoyons ; maintenant, nous y sommes, car depuis quelque temps son souvenir emplissait notre âme, et les pinceaux qu'un léger frôlement semblent diriger n'avaient-ils pas gravé sur la toile encore nue le visage bronzé d'un maître bien-aimé ?

Sa stature est puissante ; il semble si bien racé que nous nous demandions de quelle terre il venait.

C'est donc avec lui que nous nous préparons à ce vaste trajet qui conduit au passé et que l'on fait en soi par simple rétrospection.

Allons, le sort en est jeté, la vision s'impose et un culte nous intrigue : une étoile transversale, à quatre branches seulement, un miroir aux mystérieux reflets, un soleil qui donne toute la clarté.

L'étoile était le Dieu inconnu qui, des profondeurs sidérales, brillait en magiques rayons sur la terre promise — le dispensateur d'énergie et de science vers qui s'élevait la pensée des chercheurs et des philosophes — l'emblème de la grande fraternité blanche, versée dans les sciences occultes et qui présidait aux destinées de l'Atlantide.

Le miroir formé d'une pierre précieuse inconnue de nos jours, avait ses deux symboles. Quand la pénombre enveloppait les monts et les plaines encore frémissants sous l'action des chauds rayons qui persistaient après le coucher du soleil, l'Initié se penchait pour y sonder son « moi », lire dans le destin, mesurer les conséquences des actions du passé, y chercher la sagesse pour forger l'avenir.

C'était la pierre philosophale des temples toujours construits sur les monts écartés, face à l'éternité, au Dieu solaire, à travers qui était adoré le Dieu éternel.

Et le rêve des Atlantes était de contempler, dans cette pierre ou miroir — exposé aux endroits les plus favorables lors des grandes cérémonies, aux équinoxes du printemps ou d'automne ou aux solstices d'hiver et d'été, les fulgurants reflets de l'astre du jour qui semblaient se transformer en flammes transparentes où s'agitait l'esprit, la lumière éternelle, objet de leurs adorations.

Résumons maintenant les symboles dont nous venons de parler : l'étoile à quatre branches représentait pour le profane les quatre fêtes de l'année, équinoxes de printemps et d'automne, solstices d'hiver et d'été ; pour l'Initié : le Dieu éternel dispensateur d'énergie, source de vie, emblème de la connaissance ; le miroir ou pierre philosophale : pour le profane, le reflet de la lumière éternelle ; pour l'Initié, la vision du « moi » intérieur, le destin, la sagesse.

Et le soleil : pour le profane, le Dieu vivant vers qui montent les adorations ; pour l'initié, l'Esprit solaire à travers qui se manifeste Dieu.

En Atlantide, le pays était administré par une synarchie sacerdotale, avec un collège d'initiés présidé, évidemment, par le « Manou » qui incarnait la loi sans distinction, c'est-à-dire divine et humaine.

Tous les corps de métiers prenaient part à l'administration au sein des conseils fédéraux.

La nature s'y prêtant, l'agriculture avait une place importante dans les ressources générales et la science était favorisée par des moyens d'observations et d'études qu'une organisation ordonnée permettait de rendre profitable à l'ensemble du territoire.

A l'origine régnait une vie calme et paisible, où l'hospitalité était à l'honneur et la misère inconnue. Une liberté mesurée était observée, car tous craignaient d'enfreindre la loi, qui avait le caractère austère des principes reposant sur un pouvoir temporel et spirituel.

Quand un être se révélait intelligent, quelle que fut la classe de la société à laquelle il appartenait, toutes facilités lui étaient données pour fréquenter les temples, où les enseignements généraux et supérieurs se compliquaient de certains rites afin de ne livrer qu'à bon escient la connaissance entière.

Il semble que là était la pierre d'achoppement, car les dignitaires de l'Etat gardèrent jalousement certains secrets et ne tardèrent pas à en faire usage pour leurs profits personnels.

La dépravation gagnant le peuple, qu'une vie facile portait aux abus, ils ne tardèrent pas à oublier les principes moraux et spirituels pour sombrer dans la sorcellerie et la paresse.

Il est certain que l'opulence dont les dernières générations bénéficièrent — et qui était le fruit de tant d'efforts du passé — activa la décadence d'une civilisation qui marchait vers la tombe parce que les hommes étaient trop heureux.

Les méfaits de l'inertie s'affirmaient de plus en plus ; le ciel était lourd et tourmenté par les vibrations maléfiques que les incantations égoïstes, renforçaient. Les nuages s'amoncelaient et certains signes précurseurs en décelèrent l'importance : le veau d'or trembla sur ses assises et quand l'orage éclata, balayant tout sur son passage, le continent tout entier eut, dans ses derniers moments, conscience de sa veulerie et s'effondra sous sa propre malédiction.

Le Maître, chassant la vision de son regard si doux qui enfante l'espoir, nous désigne du doigt un autre temple éternel, destiné à se substituer aux colonnes de marbre précieux et d'or étincelant — un temple qui n'a pas de lieu, que l'on construit soi-même, qui est au-dedans du « moi spirituel » et par lequel nous avons accès à toutes les vérités.

Suivons-le ; son lumineux sillage nous indique la voie...

Et voici que nous parcourons l'antique cité, qui semble renaître dans l'astral par le seul fait de sa volonté. Nous fuyons les villes, le pas léger et le corps emporté par l'euphorie d'une suave harmonie.

Les paysages se succèdent, puis nous abordons la montagne et, déjà, nous sommes transportés sur les hauteurs.

Ici, plane un silence sacré ; seul, le léger bruissement des feuilles chante sur notre passage, mais il est mieux qu'une prière, mieux qu'un Hosanna : c'est l'extase naturelle des choses qui s'éveillent sous la caresse du ciel.

L'âme est pétrifiée de tant de grandeur et nous voici au sommet : une sorte de cirque où les roches scintillantes sont encadrées d'arbres qui se penchent vers l'auguste lieu propice à la révélation.

Ce n'est ni le ciel, ni la terre ; c'est un tremplin d'où, dans la méditation, l'esprit se prépare au suprême effort: étendre ses vibrations dans un sublime élan pour communier avec celles qui nous viennent du Père.

Le Maître est toujours là. Pas un mot, pas un souffle ne trouble l'harmonie ; le calme religieux qui nous descend des cieux est un fil lumineux qui nous conduit à Dieu.

A l'Ouest, le soleil couchant émet ses derniers rayons ; son disque majestueux commence à s'enfoncer dans la cime des arbres et l'on a l'impression qu'ici va se dérouler un événement grandiose qui prendra place dans notre destin. Attente muette, étreinte indescriptible !

Le Maître est maintenant revêtu du manteau blanc des premiers « Manou ». Imposant dans son rayonnement, il est devant le disque solaire qui semble l'envelopper de ses bras lumineux pour se fondre en lui, ne faire qu'un.

Nous comprenons alors qu'il fut le grand instructeur de la race atlante, son Messie, et que c'est de lui que fut gardé si longtemps le souvenir de l'homme ayant passé parmi les hommes, mais dont la parole était de Dieu et dont la sagesse et l'exemple apportaient la plus haute expression de nos devoirs spirituels.

Comme nous l'avons aimé ! Comme nous l'aimons toujours !

La vision s'efface ou, plutôt, se transforme. Le disque est maintenant coupé horizontalement par une barre où deux poignets sont cloués à chaque extrémité et, verticalement, par une autre où un corps agonise pour avoir trop aimé une race tourmentée. Au pied, une femme, toute de noir vêtue, incarne la douleur de la matière meurtrie.

Mais le sourire renaît, car le grain va lever ; la moisson sera riche et, en deux millénaires, la vérité surgit et s'impose. Nous voudrions nous agenouiller, mais son regard l'interdit : on doit surtout prier pour l'être qui ne sait.

La loi, la vraie, celle qu'il nous enseigne, est surtout d'aimer, de se croire l'obligé du paria qui gémit, du malade qui supplie, de l'orgueil qui défie, de la force qui maudit. Car l'amour transforme et grandit, et le don de soi-même, pour que naisse la paix, est le plus beau baiser qu'attend l'humanité.

Il nous faut alors quitter le site merveilleux de la montagne, descendre dans la vallée, refaire le trajet dans la rapide cascade des siècles où s'étale le film du passé.

Ne nous arrêtons pas aux vies qui furent les nôtres ; elles n'ont d'intérêt que pour une évolution personnelle et le temps a détruit les choses sans valeur.

Et voici que nous avons l'impression d'être happé par un gouffre ; les forêts, les plaines verdoyantes, tout cela a disparu. Il ne reste que la mer haletante semblant s'enfoncer en elle-même, se redressant en jets effroyables qui se heurtent et s'enlacent en de fugitives étreintes pour ne laisser que l'écume qui marque, sur de vastes étendues, l'endroit où, hier encore, se dressait l'Atlantide.

Au loin, quelques points mouvants sont balancés par les flots : toutes voiles tendues, ils semblent fuir avec horreur le furieux cataclysme... Ce sont les navires qui ont pris le large

dès les premiers signes de l'immense catastrophe. Ils emportent vers un autre destin les quelques mages qui avaient échappé à l'envoûtement maléfique et qui s'efforçaient de conserver intacte la tradition. Leurs efforts étant vains, ils ne pouvaient que suivre avec effroi les progrès stupéfiants de la dépravation. Leurs voix se heurtaient au désert de l'inconscience ; atterrés, ils invoquaient les cieux, avec la secrète intuition qu'ils seraient exaucés.

L'esprit vint les prévenir de préparer les « Arches » où seraient emportés les trésors spirituels, afin de préserver pour d'autres lieux toutes les révélations qui avaient fait la grandeur de l'ancien sacerdoce.

Leurs coreligionnaires suivaient ces préparatifs d'un œil amusé. Ni l'ironie, ni les sarcasmes ne leur furent évités, mais ils avaient la foi et, au jour dit, salués de huées sanguinaires, ils larguèrent les amarres avec une douloureuse inquiétude qu'ils ne pouvaient voiler.

A peine avaient-ils franchi quelques lieues que la terre Atlantide commença à trembler. Leurs regarda ne pouvaient se détacher d'un spectacle à la fois effroyable et féerique. Ils eurent la sensation d'entendre grincer de lourdes chaînes sur lesquelles glissait le cercueil d'un monde encore vivant, qui gagnait un mystérieux sépulcre où les flammes du noyau léchaient, avec ardeur, la proie encore toute palpitante que la mort, cette grande justicière, offrait en holocauste aux éléments déchaînés.

Bientôt, à l'Est, la pluie ayant cessé, un soleil radieux leur indiqua la route ; et le vent, soudain, pris de remords — peut-être ulcéré d'avoir par trop soufflé — sembla mourir aussi dans quelques tourbillons qui gagnèrent les hauteurs.

Les jours et les nuits se succédèrent. En vain les Mages scrutaient l'horizon ; nulle terre n'apparaissait. Et, cependant, ils savaient qu'un autre continent, où ils trouveraient asile, s'étendait au-delà de la mer calme.

Ce fut un matin qu'ils virent se dessiner de curieux mamelons, toujours plus rapprochés, et que nulle vie ne semblait animer.

L'arche continuant d'avancer, l'avant vint s'enfoncer dans le sable, déjà chaud, pour s'immobiliser, légèrement penché sur le flanc. Les eaux, s'étant lentement retirées, laissaient apparaître un vaste estuaire, né des récentes perturbations, qui semblait être l'avant-garde d'un royaume désertique.

La nouvelle colonie s'organisa aussitôt. Au-delà des monts, elle planta ses tentes et bientôt les plus alertes parmi les passagers exilés partaient à la recherche d'un ciel plus clément et d'une vallée fertile.

Une telle majesté brillait sur leur visage que la rencontre des deux races se fit sans choc. Il fallut s'adapter au dialecte, poser des jalons pour, finalement, aller retrouver le reste de la caravane qui attendait, impatiente, le retour des éclaireurs.

Avec énergie, tous se mirent à l'œuvre, nantis de leurs méthodes inconnues dans le nouveau pays, forçant l'admiration, s'imposant par leur stature et les connaissances qu'ils mirent à profit pour le bien-être de tous.

Le soir, quand la fraîcheur descendait, apportant une douce détente aux membres fatigués, les nouveaux débarqués évoquaient le souvenir de leur pays merveilleux, favorisé

par la nature, et où les hommes pouvaient vivre heureux sans courber l'échiné vers les lourds travaux, bénéficiant de tout un système d'irrigation, n'ayant qu'à tendre la main pour cueillir le fruit savoureux, que des saisons clémentes renouvelaient en mille variétés, et qu'un Dieu avait jadis visité pour apprendre aux peuples qu'il était bon d'aimer, de pratiquer la justice, d'avoir souvent la pensée dirigée vers le Père qui est dans les cieux afin qu'il donne, à tous, paix et fécondité.

De génération en génération, ces récits se transmirent et c'est ainsi qu'est née l'histoire du paradis perdu, sur laquelle vint se greffer, par la suite, celle de l'arche de Noé, qui n'était autre que l'un des navires qui aborda, dans des conditions presque analogues, et plus au nord, en un territoire voisin de l'actuelle Palestine.

Rappelons que l'Afrique n'avait pas, à cette époque, l'étendue que nous lui connaissons : la partie ouest, aujourd'hui couverte de sables, n'a en effet surgi qu'après certains remous consécutifs à l'engloutissement de l'Atlantide.

CHAPITRE X

L'EGYPTE - LES TEMPLES - L'INITIATION

JESUS

DESORMAIS, la pensée de Dieu allait planer en d'autres lieux et la tradition ésotérique allait renaître dans la jeune Egypte, car c'était là qu'était venu échouer le premier bateau où !e Mage le plus sage avait pris place.

Elle se transmit sous forme de hiéroglyphes qui varièrent avec les siècles, mais dont l'origine venait du continent disparu.

De nouveaux temples jaillirent, hermétiquement fermés aux profanes ; l'épreuve du passé planait comme une ombre lugubre qu'il fallait absolument écarter.

La divulgation des facultés de l'âme à un peuple encore fruste aurait pu le plonger dans la magie pour le faire sombrer dans les mêmes erreurs.

Lentement, progressivement, l'enseignement s'étendit, mais il ne fut réservé qu'aux initiés.

Celui qui frappait à la porte d'un temple savait que, s'il ne sortait pas vainqueur des épreuves, il y était à jamais emmuré et devenait un esclave rayé du nombre des hommes libres.

Certes, il n'avait pas à souffrir de mauvais traitements, mais la liberté lui était refusée pour qu'il ne puisse pas divulguer certains secrets.

La discipline était, en effet, inflexible, et nul n'échappait à la loi. Le postulant qui, sciemment, craignait l'épreuve de l'eau ou du feu, ne pouvait résister à l'attrait des festins ou succombait à celui des sexes, venait grossir les rangs des serviteurs du temple.

Autant que nos souvenirs sont fidèles, nous revoyons la descente dans un puits par

l'échelle plaquée à la paroi, cherchant l'issue du passage souterrain dans lequel il fallait s'engager.

Une froide sueur perlait sur bien des fronts, quoiqu'il dût s'en trouver animés de plus d'ardeur et de moins de sensibilité.

L'issue était petite ; il fallait ramper vers l'inconnu, se heurter aux obstacles, surmonter la frayeur pour atteindre l'endroit cru, enfin, l'on pouvait se redresser et avancer vers la clarté vacillante qui se dessinait plus loin.

Un autre écueil se présentait ; déjà l'eau suintait de tous côtés ; les gouttes tombaient, froides et glacées sur un corps agité de singuliers frissons, et c'était la mare, qu'un dispositif caché rendait mouvante. Il fallait la franchir en titubant, retenir son souffle pour ne pas trébucher, avancer lentement, les mains appuyées aux parois glissantes pour parvenir à l'endroit le plus profond où tout semblait échapper.

L'eau gagnait les épaules, la respiration devenait haletante ; c'était l'instant critique, marcher ou sombrer. Encore quelques pas et les pieds touchaient les anfractuosités qui permettaient de sortir du chaos. Rapidement, la pente était franchie ; une main amie se tendait pour aider.

La voie devenant plus large, l'allégresse nous emportait...

Mais là ne s'arrêtaient pas les épreuves. Plus loin, c'était celle du feu. La voûte devenait fascinante ; des flammes semblaient surgir de crevasses invisibles, jaillissant du sol pour obstruer le passage d'une sarabande infernale qu'il fallait franchir.

Un raidissement du corps nous portait à l'avant, sans que nulle brûlure vienne nous meurtrir. Les paupières baissées, les nerfs tendus, nous épousions le brasier qui s'évanouissait ; ce n'était qu'un jeu de lumières que de nombreux miroirs rendaient hallucinant.

Une porte à franchir et nous étions dans une salle où les mets les plus succulents et les boissons aromatisées étaient offerts.

Après une telle secousse, il était tentant de s'y adonner, mais l'abus étant fatal, mieux valait rester ferme et écarter les plats présentés avec insistance.

Enfin, venait l'heure du repos ; près des tapis moelleux, des femmes jeunes et belles évoluaient avec nonchalance, offrant leur corps parfumé aux caresses du néophyte. Leurs lèvres charnues ressemblaient à un fruit délicieux quémandant la morsure ou le baiser fougueux ; la taille, fine et splendide, mettait en valeur un buste bien cambré, engendrant la volupté et n'attendant que l'étreinte de deux bras vigoureux.

Tout semblait attirer vers un rêve merveilleux où l'encens chassait la résistance.

Il fallait alors secouer le tumulte des sens, braver d'un fier regard l'attrait fugitif des plaisirs charnels, écarter d'une main le spectre du désir pour quitter ce lieu où le faible sombrait.

Mais, en franchissant la porte, c'était l'accès au temple ; les premières épreuves ayant été subies avec succès, l'accueil était fraternel et l'horizon s'ouvrait.

Quels que soient les lieux, quels que soient les temps

C'est du fond de toi-même, ce temple de l'Eternel

Que doit jaillir, radieuse, la divine étincelle...

Ici planait le calme souverain propice à la méditation. A l'ombre des colonnes s'entassaient, gravés dans la pierre, les multiples symboles qui formaient la base de l'initiation.

Le postulant avançait, tout d'abord curieux, puis frappé par l'austérité des lieux, véritable parvis d'un autre monde où tout semblait venir des cieux.

Souriant, un prêtre l'attendait : tout en scrutant son âme et ses secrètes dispositions, il présentait au nouvel adepte la communauté où, durant de longues années, il était appelé à vivre pour parfaire ses connaissances

« La sagesse, lui disait-il, s'acquiert dans la méditation, dans la recherche du « moi ». Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». Va, sonde ton âme, écoute la voix de Celui qui parle dans le silence, garde pour toi les révélations qui te viendront. Quand tu auras compris, soulevé le voile des premiers mystères, je serai sur ton chemin pour rectifier tes erreurs et juger si tu es digne de franchir une autre porte. Sois humble, persévérant ; la route est longue, mais le but est grand.

Bien souvent, les années passaient ; nul secours, nulle lumière ne venait du dehors, tout devait jaillir au-dedans.

Les promenades solitaires étaient peuplées du souvenir des êtres chers qui comptaient sur son retour, et aussi sur la richesse des enseignements qu'il était venu puiser dans ce temple où tout semblait caché.

L'élu redoublait d'efforts et la paix descendait en lui. Les premiers murmures lui venaient comme une caresse du rythme, une synthèse du son, que le silence sacré des nuits osiriennes unissait aux âmes des champs élysées dans un chant poétique où s'affirmait l'immortalité.

Désormais, il savait qu'il ne mourrait plus ; que sa vie, son « moi », devait s'étendre au « moi » universel ; que toute la sagesse résidait dans la connaissance du rythme dans lequel il allait s'élever pour que descende en lui l'harmonie et la paix intérieure.

Pensif, il s'arrêtait parfois devant la fleur de lotus d'où sortait la tête de l'adepte et en comprenait le symbole, car l'intuition le guidait.

Un rien le mettait sur la voie ; il se souvenait des révélations que son âme captait pendant le sommeil, et là était la conquête indispensable à sa transformation.

Le monde visible devenait l'irréel et l'invisible le réel. C'est que cette ultime étape, précédée d'une attente anxieuse, n'avait d'autre objet que de développer ses facultés supra-normales, de relier la matière à l'âme dans un harmonieux enlacement où s'affirmait la continuité du souvenir et de l'action.

En un mot, il devait apprendre avec son âme pendant les dégagements et se souvenir par l'âme à travers le corps physique à l'état normal. Si cette condition n'avait été prédominante, les années de méditation eussent été un non-sens.

Or, les anciens croyaient aux vies successives ; se basant sur les possibilités de chacun, régies par le degré d'évolution ; ils savaient que le développement des facultés de l'âme ne pouvait s'appuyer sur des enseignements généraux, mais uniquement sur un effort constant et personnel variant à l'infini, et qu'il était inutile de cueillir le fruit spirituel avant sa

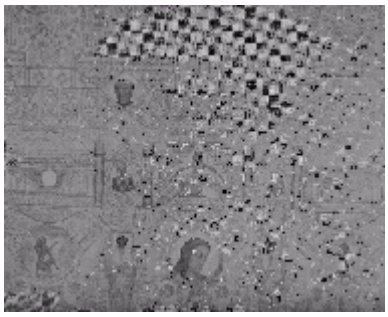
maturité.

Aujourd'hui encore, cette vérité s'affirme ; on n'enseigne pas à l'enfant des théories seulement à la portée de l'adolescent, à l'adolescent celles qui ne peuvent être comprises que des adultes.

C'est que notre stade évolutif nous place inéluctablement dans l'une des catégories précitées et ce serait folie de demander aux premiers la rapidité de compréhension ou d'assimilation qui se révèle chez les autres.

La doctrine exotérique, enseignée publiquement, comme la doctrine ésotérique, réservée aux initiés, doivent être maintenues, mais graduées, échelonnées, car nul ne peut prétendre détenir à lui seul toute la sagesse et toutes les connaissances. Et même quand le savoir brille dans une âme, ne lui faut-il pas, pour renaître en ce monde, traverser les périodes d'inconscience et de semi-conscience, propres à la naissance, l'enfance et l'adolescence, avant de saisir le flambeau qui renoua le passé au présent.

En 1941, nous avons peint une toile de quatre mètres carrés qui, déjà, nous donnait une notion des différents symboles de l'Initiation égyptienne. Pour éditer au lecteur de se reporter à l'ouvrage « Reviendra-t-il ? », nous citons un court passage de ce livre en l'agrémentant par la reproduction de cette toile.



Il convient, pour la traduire et l'expliquer, de commencer par le bas :

« Le scarabée, symbole de l'âme et de l'immortalité, se remarque, voisinant avec la croix ansée. A côté, l'adepte apparaît sous forme de serpent à tête humaine. Il a dominé les éléments inférieurs, ceux qui rampent, et ses connaissances sont très étendues ; il ne craint plus l'action au sein de la substance, il sait qu'il doit agir avec discernement, ne s'ouvrant qu'aux influences qui lui viennent des dieux et avec lesquels il recherche la communion dans l'adoration, pour fortifier son âme et persévérer dans la voie.

« Dans le bas et au centre, c'est symboliquement, en fleur de lotus qu'il nous apparaît. Il a conquis la paix intérieure, l'intuition, la douce confiance, le charme délicieux de sentir tout vibrer en lui ; les pétales de son âme se sont ouverts sous le souffle de l'esprit, fleur de l'amour et du savoir. Il va vivre dans la joie de sentir son Dieu le cohabiter au jardin secret de son « moi ».

« Plus loin, on le retrouve transformé en épervier à tête humaine. Il a conquis la vision suprême ; de face, il peut fixer la vérité, supporter les mille éclats des radiations spirituelles. Il est un dans le tout ; enfin, il participe à la vie universelle sans en être submergé ; il assimile avec modération, il transmet avec force et son devenir lui apparaît

riche de promesses. Les portes de la connaissance vont alors s'ouvrir sous ses pas et il avance, émerveillé, vers un stade plus élevé.

« Plus haut, vers la gauche, le prêtre d'Osiris, dans sa pose symbolique, tient dans chaque main la croix ansée ; l'une dirigée vers le ciel, l'autre vers la terre : c'est la roue qui tourne en la courbe fermée, le cycle des renaissances. L'action se développe et crée le double courant de montée et de descente qui symbolise la continuité et le renouvellement de la vie.

« Encadrée de deux sarcophages, où la tête momifiée se détache de tous les signes protecteurs qui forment la base de la tradition initiatique, pour donner naissance à la beauté recherchée par l'âme, une figure féminine marque le passage des autres races en ces temples sacrés. La nostalgie qui les minait à leur retour fait penser qu'une fois pénétrés des splendeurs jalousement gardées, l'oubli ne pouvait venir. Un appel mystérieux les ramenait, par la pensée, au temple qu'ils avaient quitté.

« La prêtresse agenouillée, à droite, ayant les paumes des mains tournées différemment, dépose autour du tombeau les éléments protecteurs. Les formules sont magiques et une puissance protectrice enveloppe le mort et son double. Malheur à ceux qui viendraient profaner ce tombeau, car ils attireraient sur eux la malédiction du ciel et souvent connaîtraient une mort violente.

« Venons-en maintenant à l'explication des Divinités :

« La prêtresse d'Isis, initiée à tous les mystères, est du monde des Dieux ; de son socle sacré, elle étend majestueusement ses ailes vers les âmes éthérées, elle domine dans le monde des clartés, elle accorde protection et grandeurs et s'offre à l'adoration des adeptes. A droite, l'encens lui est présenté, parfums sacrés brûlés en l'honneur du Dieu solaire, rite d'ailleurs renouvelé de nos jours dans les séances expérimentales pour favoriser les matérialisations, dissiper les mauvaises influences et créer un climat favorable à la protection des Dieux. A gauche, le grand prêtre a revêtu les attributs d'Osiris, la mitre à cornes de bélier « Force et Raison », le fouet, symbole de sa domination sur les éléments inférieurs, et le sceptre, celui de sa puissance sur les deux mondes.

« Plus loin, le Dieu suprême embrase l'éternité de ses ailes déployées et, avec les deux serpents, on retrouve sa puissance sur le monde : il est l'inconnaissable, le vrai maître.

« De l'autre côté, le vautour d'or, lui aussi, déploie ses ailes, tenant dans ses serres deux croix ansées : symbole protecteur qui se retrouve autour du défunt pour le guider dans son voyage vers le monde invisible.

« Et nous voici à la partie supérieure :

« L'éternel féminin, couronné en sa postérité, et l'enfant royal, « future autorité », sont placés au-dessous des flambeaux pour donner accès à la lumière incréée.

« Cinq portes, trois fois répétées, sont les vertus qu'il leur faut acquérir : La connaissance, la volonté, l'action, l'harmonie, la cohésion.

« Les centres de forces et, particulièrement, celui du sommet de la tête placé ici au centre et en haut, permet le contact avec Dieu et les dieux, suprême sagesse, qui donne l'éternelle félicité.



(la partie centrale de la toile de 8 mètres carrés)

Soulignons encore l'importance que les instructeurs du Temple attachaient à la collaboration de l'invisible, dans lequel ils voyaient la source de toutes choses.

Les formules prenaient aussi une grande place dans les incantations : ils devaient y rechercher la force de projection que nous avons traitée d'autre part.

C'est en ces temps que les pyramides s'élevèrent. La connaissance rayonnait, l'Egypte était arrivée à son apogée. Les Pharaons prenaient figure de dieux, mais les rêves de conquêtes, suivis de luttes intestines, et la prise du pouvoir par le clergé sonnèrent bientôt le tocsin de la décadence.

Seuls, quelques temples oubliés et les rares sectes fidèles à la tradition ésotérique entretinrent la flamme.

Puis, l'hégémonie romaine s'étendit et suscita de vives réactions.

Les monarques eux-mêmes avaient la singulière folie de se croire des dieux ; et les religions se multipliaient.

Un peuple, cependant, resta attaché au monothéisme, tout en ayant la prétention de se considérer comme la race élue.

L'heure sonna... Il était temps de faire renaître l'antique sagesse Atlante, confiée à l'Egypte, et de la vulgariser méthodiquement puisque la tyrannie, l'esclavage, les désordres et les guerres, l'étreinte de la force, engendraient la révolte intérieure suivie d'un désir de justice et de paix.

C'est alors que le Maître revint.

Aux abus, aux crimes, il opposa la loi d'amour, la mettant à la portée de tous.

Pour la première fois dans l'histoire du monde, l'initiation se trouvait traduite simplement, véritablement, encore que repoussée par ceux qui avaient des yeux et ne voyaient pas, des oreilles et n'entendaient pas, mais déjà prête à s'infiltrer dans les consciences pour y forger les bases d'un nouveau cycle.

« Le royaume de Dieu est au-dedans de vous », disait-il... « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait »... « Aimez-vous les uns les autres »... « Si vous ne savez aimer que ceux qui vous le rendent, où est votre mérite » ?... « On ne sert pas deux maîtres à la fois : Dieu et Mammon »...

Evidemment, on ne saurait travestir ces paroles. Tout, dans son enseignement, n'était pas nouveau, mais cela était nouveau et il importe, d'ailleurs, de se situer à cette époque, de se pencher sur les mœurs du temps, sur les conceptions religieuses qui avaient cours et, surtout, de tenir compte de la mentalité et du stade évolutif du peuple juif, afin de

disséquer le vrai dû faux, la révélation des préceptes empruntés à l'Ancien Testament.

L'histoire nous confirme que les Pharisiens cachaient les mœurs les plus dissolues sous une apparence de rigorisme et qu'ils affichaient une sainteté qui était loin de répondre aux actes intimes de leur vie.

Le culte extérieur était une offrande à leur orgueil ; ils ne donnaient que pour le faste du geste, se plaçant ainsi dans un caste supérieure à toutes les autres.

Au lieu d'observer la loi par la pratique du bien, ils se servaient de cette loi pour sauvegarder leurs intérêts, sachant avec une habile hypocrisie l'interpréter tout en leur faveur.

Et voici que Jésus, se tournant vers eux, lâcha ce, soufflet : « Vous ressemblez à des sépulcres blanchis à l'extérieur, mais pleins de pourriture à l'intérieur ».

On a l'impression qu'aujourd'hui encore, II répéterait les mêmes paroles à ceux qui se drapent du faste de la liturgie, accomplissant certains devoirs religieux spécieux destinés seulement à cacher leur ignominie.

Les hommes n'ont guère changé ; les religions officielles restent trop souvent l'apanage des orgueilleux et le masque de l'hypocrisie.

De nos jours, il suffit d'observer les rites pour que cela soit de bon ton ; de payer la dîme et de faire quelques offrandes spectaculaires. Qu'importe le fond, pourvu que les apparences soient sauvegardées !

Et c'est autour de ces principes qu'il y a deux mille ans se sont déroulées les joutes oratoires de la Palestine...

Le peuple qui souffrait ne pouvait qu'être favorable à Celui qui lui disait : Venez à moi et je vous soulagerai »... « Ceux qui ont faim, seront rassasiés ».. « Heureux les petits, car devant Dieu ils seront grands ».

Mais cela souleva la colère du clergé, qui songeait au revenu des offrandes, et à son pouvoir temporel, si bien exploité pour maintenir l'ignorance et toutes les prérogatives qu'il en retirait.

L'Ancien Testament ayant force de loi, y apporter une réforme, fut-elle spirituelle, c'était devenir révolutionnaire et encourir les châtiments les plus rigoureux. Le blasphème n'était-il pas puni de mort ?

C'est pourquoi les partisans du conservatisme s'évertuèrent à placer Jésus dans l'obligation de blasphémer publiquement pour obtenir ainsi sa condamnation — ce qui, d'ailleurs, devenait inévitable s'il ne voulait renier son enseignement,

Le Maître, connaissant la perfide opiniâtreté de ses adversaires, savait qu'un jour ou l'autre il succomberait.

Volontiers, il fit le sacrifice de sa vie pour le bonheur de tous, mais tant que sa tâche ne fut pas accomplie, il déjoua leurs projets par des réponses aussi subtiles que pertinentes.

Et c'est cela qu'il faut extraire des Evangiles pour avoir la portée réelle de la nouvelle révélation.

La lutte fut âpre. Jésus avait un langage peu accessible aux êtres n'ayant aucune connaissance sur la survivance de l'âme. D'autre part, tout un passé les avait préparés à ne

voir dans le Messie que le roi puissant destiné à libérer le pays et même le mener vers les conquêtes.

Jésus ne pouvait que répondre : « Mon royaume n'est pas de ce monde.... » Et le voici continuellement tenu de voiler sa pensée, même avec ses amis, qui n'envisageaient qu'un bénéfice immédiat — matériel surtout.

Certes, ils croyaient à ses guérisons, puisqu'elles étaient leurs souffrances ; ils s'appuyaient sur ses promesses, qu'ils auraient aimé voir se réaliser sur le plan physique ; le suivaient, malgré tout, parce qu'il incarnait la Vérité, la douceur et la justice, mais ne pouvaient échapper au doute qui détruit la vision.

Les apôtres eux-mêmes ne purent concevoir toute la beauté de son enseignement et la discorde ne tarda pas à régner parmi eux.

Acculé devant leur cécité spirituelle, il leur disait : « Et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur afin qu'il demeure éternellement avec vous : « l'Esprit de Vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit point».

Ce que le monde ne pouvait voir et recevoir était du domaine de l'âme, des facultés supra-normales, et seuls ceux qui eurent une foi profonde et ardente bénéficièrent du concours du monde invisible qui, déjà, se penchait avec ferveur vers une humanité plongée dans l'ignorance des choses de Dieu.

L'Esprit de Vérité, la Vérité en marche, ne peut que symboliser l'union des différents principes qui nous constituent : corps, âme, esprit, afin que, par la liaison des trois, nous parvenions à voir et recevoir ce que le Christ a promis par la bouche de Jésus.

Et comment voulez-vous que ce peuple, imbu de la hiérarchie du chœur des anges qui, trop souvent, prenait un aspect vengeur et avait une réputation fabuleuse échappant à sa compréhension, pût admettre que le simple développement de ses facultés, son élévation spirituelle lui auraient permis de prendre contact avec des forces inconnues dont il est inutile de chercher le nom puisque le langage, comme le son, sont propres à notre monde et qu'en dehors de la substance, voire même dans la substance, seul compte l'état vibratoire ?

Comment voulez-vous qu'il en fut autrement, puisque, de nos jours, seule une élite s'adapte à ces principes et cherche avec ardeur le pourquoi de la vie et l'explication rationnelle des manifestations du monde invisible ?

Les phénomènes que connut le Christianisme naissant ne prennent plus figure de miracles — le processus est tellement simple à déceler que, dans quelque temps, il sera intégré au programme de l'enseignement obligatoire.

Et puisque nous évoquons un mot qui, a priori, n'attire pas l'attention — l'enseignement obligatoire — ajoutons que c'est autour de lui que se joue le dernier acte du drame messianique où s'affrontent conservateurs et évolutionnistes.

Les premiers sont obligés d'en accepter l'évidence, cherchant toutefois à le maintenir dans le sillage du passé, modelant les cerveaux à leur façon, retardant l'émancipation.

Car, soyons-en persuadés, ce ne sont pas des ignorants ; ils ont des valeurs dans leurs rangs et ces valeurs connaissent toute l'importance, nous devrions dire toute la place que tient dans la vie d'un être sa première éducation.

C'est pourquoi ils luttent de toutes leurs forces et par tous les moyens pour développer les écoles religieuses.

Les seconds savent que le salut est dans l'enseignement laïque qui, seul, permet à l'être d'aborder la vie nanti d'un sérieux bagage où nul fatras ne vient brider son orientation future et le libre choix de ses croyances.

C'est donc sur lui que repose l'évolution.

Ici, souhaitons qu'une meilleure place soit réservée à la philosophie moderne, et que l'autre monde, qui n'est que la continuité de celui-ci, ne soit pas ignoré.

Mieux encore : qu'il soit dépeint tel qu'il est, afin que l'adolescent sente déjà peser sur ses épaules les responsabilités de ses pensées et de ses actes ; qu'une loi morale, d'où la foi ne doit pas être exclue, puisse prendre naissance dans la fraternité humaine, dans la conscience du droit et du devoir, dans le respect de toutes les croyances, mais avec l'inébranlable volonté de diriger tous les efforts vers la paix universelle.

Celui qui n'avance pas recule, dit-on justement, puisqu'il augmente les distances qui le séparent d'un autre qui progresse, et l'histoire nous confirme qu'il faut rompre avec le passé pour ne pas retarder l'élan qui nous porte vers le proche avenir.

La nouvelle Eglise de Jésus s'est d'ailleurs formée en dehors de l'ancienne ; elle en bousculait les principes fondamentaux et nul replâtrage n'était possible.

Certes, II a dit : « Je ne viens pas pour détruire la Loi, mais pour la confirmer », mais, dans sa pensée si pure, si grande, il ne pouvait y avoir d'autre loi que celle de Dieu.

Chaque fois qu'il était amené à préciser, il ramenait toujours ses exposés non pas à la nécessité d'observer la lettre, mais toujours à celle d'en chercher l'esprit.

Or, chercher l'esprit d'une théorie, c'est en voir l'essence, tout le bienfait que l'on peut en retirer pour la collectivité, la ramener à la vérité pure et simple qui forme la valeur des révélations.

D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, pour parvenir au but qu'il s'était assigné, il lui fallait jouer avec subtilité sur l'interprétation toujours confuse des Ecritures.

Mais, quand il toucha au but, il n'employa plus de subterfuges ; ses réponses furent nettes, précises.

A Pilate, il déclarait : « Je ne suis venu dans ce monde que pour rendre témoignage à la Vérité ; quiconque appartient à la Vérité écoute ma voix ». C'était spécifier : quiconque est susceptible de comprendre cette Vérité m'écoute et me suit.

Quand il apparut à Marie dans le tombeau, il dit : « Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ».

Il se servait alors du corps éthérique, qui persiste quelque temps après la mort.

L'entité qui se matérialise s'exprime de la même façon quand elle n'a pas suffisamment de substance pour soutenir un contact avec les témoins.

Et il ajoute : « Allez trouver mes frères et dites-leur de ma part : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ».

Il ne faisait donc aucune distinction entre lui et ses frères, et quand il affirmait : « Mon

Père est en moi comme je suis en Lui », c'était déjà nous mettre sur la voie des connaissances actuelles, celles qui ne placent plus Dieu dans un coin perdu de l'infini, avec son ciel, son paradis et son enfer, mais qui soutiennent que Dieu est le grand Tout et que nous évoluons en Lui comme II se renouvelle en nous.

Les apparitions aux disciples sont également des matérialisations plus prononcées. Ceux-ci étant des médiums, il puisait en eux, à leur insu, l'ectoplasme nécessaire, ce qui lui permit de dire à Thomas, au cours d'une apparition, de mettre son doigt dans les plaies de ses mains, puis sa main dans la plaie de son côté. Ce récit, que nous avons puisé dans Saint Jean, n'est pas le même dans Saint Mathieu, et il diffère dans Saint Marc pour être enjolivé dans Saint Luc. Mais nul des quatre évangélistes ne nous dit si Thomas en retira du sang ?

Evidemment, on pourrait nous opposer d'autres déclarations en contradiction avec celles que nous venons de citer. Par exemple, quand il disait « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie ».

Seul, le Christ éternel, qui est la manifestation de Dieu par le Verbe, pouvait s'exprimer ainsi.

Nous dirons donc : ce n'était plus Jésus qui parlait. Son âme, dans ses sublimes élans, vibrait en harmonie avec le Père et le Père s'exprimait en Lui.

Et nous voici revenus dans la quatrième dimension, également à notre insu — nous devrions dire dans la dimension unique où tout se rejoint, où les vibrations d'amour s'étalent à l'infini, se confondent avec la vie universelle et deviennent l'expression du grand Tout.

C'était cette voie que nous ouvrait Jésus, le plus grand de nos frères ; l'union qu'il avait trouvée dans l'amour il la voulait pour tous et, dans sa pensée, rendre témoignage à la Vérité, c'était affirmer que le devenir de tout être est de s'élever dans le cycle vibratoire pour épouser la vraie vie, celle de l'esprit, hors le temps et les distances.

C'est pourquoi son enseignement se résume dans Saint Jean, chapitre 15, paragraphe 12 et 13, où on lit :

« Le commandement que je vous donne, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés ».

« Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ».

Jésus a tenu à vivre sa pensée sur le plan physique afin qu'elle fut profitable à ses frères, II l'a donc vécue entièrement, scellant de son sang un parchemin qu'il laissait aux générations futures.

C'était la seule, l'unique façon de marquer son passage, car la décrépitude affaiblit souvent l'être, lui enlève le rayonnement de force et de vie et ne lui permet plus, à son déclin, de laisser un souvenir ardent.

D'autre part, mourir volontairement pour un noble idéal, c'est laisser derrière soi des vibrations actives, un aliment spirituel dont la valeur ne tarde pas à apparaître.

Certes, sans les manifestations post-mortem du Maître, le Christianisme n'aurait pas pris une telle ampleur. Il le savait, et c'est pourquoi il disait à ses disciples : « Je m'en vais, mais je reviendrai ».

Ici, il ne pouvait être question de son âme, puisqu'elle est restée parmi nous, mais du «

moi » visible à nos sens, car, pour les hommes, être, c'est marquer sa présence par des choses tangibles.

Enfin, pourquoi ne pas aussi admettre que la pensée de Dieu rayonne également autour de nous, que le monde invisible se meut à travers nous ?

Si nous n'y croyons pas, c'est que nous sommes atteints d'une terrible déficience : la cécité de l'âme.

Pour marquer l'existence et la survivance d'un fait à l'intention de ceux qui ne voient que par les yeux de la chair, il faut se faire chair ; et c'est pourquoi le Verbe s'est manifesté sur le plan physique.

Ce faisant, il a imprégné d'une activité nouvelle les lourdes vibrations dans lesquelles se meuvent les humanités naissantes.

Mais, à ce stade, l'idée y est moins précise ; elle est habillée de substance, mariée aux productions naïves des hommes. Il faut donc la marteler, lui imprimer une forme que nous appelons la lettre, mettre cette forme au diapason du stade évolutif du monde auquel elle est destinée ; en un mot, il faut la diminuer, la voiler pour qu'elle puisse être comprise.

Elle vient, par conséquent, en son temps, avec les langes humains et pour une durée nous ne dirons pas problématique, mais assignée, variant toutefois avec les efforts du monde dans lequel elle va se mouvoir. C'est, en quelque sorte, l'image de cette phase de la Genèse où « l'Esprit se mouvait sur les eaux ».

Mais l'action de la pensée est à la fois prodigieuse et créatrice ; elle donne la vie à la substance ; de l'inertie apparente des masses compactes, elle fait une force active, un élément conducteur du fluide universel.

Comme elle est belle, cette vision du renouvellement éternel des éléments ! Ils descendent au tombeau de l'inconscience pour y être rénovés, enrichis d'un nouveau levain ; transmutés sans arrêt, ils passent par tous les règnes : minéral, végétal, animal, humain, pour s'étendre au spirituel et gagner, après un cycle grandiose, la source même des choses, se mouvoir dans la plénitude, pour « être » dans toute l'acception du mot, donc s'assimiler au corps Divin.

Devenir ainsi le vêtement de la pensée créatrice — son véhicule — pour en arriver ensuite au déclin de leur vie individuelle, rechercher à nouveau le sommeil réparateur et, puisque la roue tourne éternellement, refaire le trajet.

Il n'y a donc pas que les âmes qui naissent, grandissent, meurent et renaissent Que disons-nous !! il n'y a même pas de mort, ni de renaissance ; il y a la vie, rien que la vie, dont les différentes phases nous ont échappé jusqu'alors, mais dont un cycle nouveau, vers lequel nous marchons à pas de géant, va nous révéler toute l'ampleur.

Et si notre pensée y plonge prématurément, c'est pour dire à nos frères de ne point douter, d'avoir la volonté dirigée vers ce devenir, soutenue par celle du Christ éternel, de sourire aux épreuves, de ne pas sombrer dans l'inaction.

Aux jours de deuil, qui sont d'étranges nuits dont on cherche la fin comme on cherche la lumière, succède toujours le charme du renouveau. La vie, la joie, le bonheur ; tout cela nous revient comme l'astre du jour.

Remettons encore les termes à leur juste valeur — nous y retournons comme la terre

nous ramène à la lumière par son mouvement de rotation.

Mais, plus nous avançons, plus nous évoluons, plus courtes sont les nuits de nos incarnations. Nous pouvons même ne plus les subir en appelant à nous, dès maintenant, la lumière des âmes, en ayant le courage de nos idées, la force de les faire rayonner, la volonté de mettre en pratique les enseignements du Maître : « nous aimer les uns les autres », sans faste, sans luxe, mais au-dedans de nous.

Et nous n'aurons plus à craindre les guerres, les ruines, les deuils et les misères, car nous aurons créé la Paix !

Nous ne pouvons, d'ailleurs, que la créer nous-mêmes, et tant que nous persisterons dans les erreurs actuelles, entretenant les luttes intestines et fratricides, nous chargerons l'astral de lourdes vibrations, de nombreux courants, maléfiques appelés à se heurter un jour ou l'autre pour s'abattre sur ceux qui les ont engendrés.

Nous venons de donner une durée à l'activité des éléments, les assimilant aux différentes phases de nos vies sur ce plan.

Les formes pensées, c'est-à-dire la vie imprimée dans la substance par les émissions actives, ont également une durée en rapport avec la force initiale de projection.

Quand nous créons dans la matière avec l'unique préoccupation d'un travail profitable à nos besoins, seuls s'animent les éléments inférieurs.

Si notre idéal est noble, nous agissons avec les forces spirituelles et nos productions gagnent les autres plans.

Quand nous vivons entièrement cet idéal, pénétrés du désir de nous élever constamment vers la vérité pour la transmettre à notre prochain, nous nous étendons aux radiations divines : alors, la répercussion dans tous les plans est incalculable... Des siècles, des millénaires en frémissent sans cesse.

Mais cette idée — cet idéal — connaît, comme toutes choses, ses périodes ascendante, culminante et descendante, pour s'éteindre quand une autre s'impose et la domine. C'est pourquoi aucune révélation ne persiste éternellement.

Le Christianisme est né dans un noyau ; il s'est étendu parce qu'il était la vie en marche. Bientôt, il sera à son apogée et il connaîtrait la décrépitude si une autre impulsion ne venait lui donner un nouvel éclat, une nouvelle force, et ceci pour la raison qu'à son origine il dut s'adapter à un état — où terrain — peu propice à le mettre en valeur.

Au vingtième siècle, il doit devenir scientifique et expérimental, être dégagé de l'habit des miracles, des limites des dogmes, pouvoir soutenir les comparaisons, le jugement — en un mot, glisser vers la Religion universelle.

Cela est-il possible ? Non dans l'Eglise actuelle ; oui en dehors de l'Eglise.

Nous disons non dans l'Eglise actuelle sans crainte de nous tromper, tout simplement en analysant le passé et en sondant l'avenir. Ce serait, comme il y a deux mille ans, un replâtrage impossible.

Les hommes ont ajouté trop d'erreurs, rayé trop de vérités pour que l'on puisse y retrouver l'étincelle primitive, intacte de toute souillure et susceptible, surtout, de créer une unité qui s'avère indispensable.

Quand on décrète qu'une religion est la seule vraie, l'unique, et que l'on ne veut en aucun cas revenir sur ces affirmations, on élève des barrières qui deviennent infranchissables pour se murer, s'emprisonner dans un conservatisme décevant qui ne tarde pas à ne plus répondre aux aspirations légitimes de l'humanité.

Non seulement la raison condamne ces principes, mais le ciel sanctionne cette condamnation.

Le Maître a dit : « Imposez les mains et guérissez comme moi ». Ce ne sont pas les prêtres, mais les apôtres laïques qui imposent les mains et guérissent. Il nous a enseigné que le royaume de Dieu est au-dedans de nous, et l'Eglise l'a placé dans le ciel où, d'ailleurs, les mondes se meuvent sans jamais se rencontrer, c est pourquoi nous avons émis l'avis que nous pouvions seulement le connaître dans l'état vibratoire.

Il est parti en affirmant : « je reviendrai ». Et quand il se manifeste et pénètre les hommes de sa pensée, c'est rarement au sein de l'Eglise, car ceux de ses représentants les plus fidèles qui oseraient prétendre le voir seraient taxés de folie... Les trop sincères connaissent les foudres de l'anathème, la destitution ou la relégation dans quelque petite paroisse perdue.

Il a promis de nous envoyer l'Esprit de Vérité. Nous avons déjà dit que c'était le souffle de l'entendement qui développe les facultés de l'âme. Et où sont les inspirés, les initiés, les médiums ? Trop souvent en dehors de l'Eglise, qui a la fâcheuse réputation de considérer comme miracles les manifestations qui restent sous son contrôle, pour déclarer pompeusement que les autres ne sont que l'œuvre du diable.

Cependant, la pensée actuelle — presque toute l'humanité consciente — se penche sur ces manifestations, envers et contre les recommandations ou instructions impératives. Il nous faut donc conclure que l'Eglise sera bientôt dans l'obligation de déclarer infidèles jusqu'à ses derniers membres.

Evidemment, nous avons fait allusion à l'Eglise romaine, et non pas à la totalité du clergé français. Ce dernier a défendu avec ardeur les prêtres ouvriers, et si Rome a imposé sa loi, ce fut sans dompter toutes les consciences, les accommodements tardifs en sont une preuve suffisante.

Ajoutons, toutefois, que sur ce sujet, l'Eglise romaine est plus tolérante que certaines sectes qui affirment que l'âme meurt avec le corps pour ressusciter lors du jugement dernier. Ceci est presque du matérialisme, car tout progrès spirituel disparaît ; toute explication de la souffrance, des inégalités, de l'évolution des mondes, se heurte à une existence unique, courte ou longue, au gré d'un destin capricieux, condamné à connaître le froid linceul de l'oubli durant des centaines de milliers d'années.

Selon d'autres croyances, l'être n'aurait même pas le privilège de créer son devenir ; il lui suffirait de croire en Christ pour être sauvé. Rien de plus, rien de moins !

Le Christ ne s'est pas manifesté pour sauver gratuitement les hommes, mais pour leur montrer la voie, les aider, les éclairer, faciliter, par son impulsion, toute d'amour et de fraternité, l'éternelle ascension vers la connaissance et la grandeur.

S'il se trouve encore aujourd'hui des êtres qui en doutent, le temps se chargera de leur démontrer que la vérité est plus belle.

Pourront-ils encore nier quand ils se souviendront de leurs existences antérieures, quand ils verront de leurs propres yeux les âmes de ceux qu'ils ont aimés venir les encourager — leur donner cette caresse fluidique qui transporte et fait frémir de joie — leur rappeler les faits du passé, déposer un doux baiser sur le front qui s'incline, éclairer d'un lumineux sourire nos jours les plus sombres, s'imposer dans nos efforts, guider notre main ou nous épeler lentement l'alphabet du devenir, s'enlacer à nos âmes pour nous aider à gravir l'obstacle, puis, certains jours, nous apparaître dans une étincelante splendeur où les vibrations actives sont des jets radieux plus beaux que les rayons solaires, plus doux que l'amour d'une mère, sublimes comme la prière d'un Christ qui s'arrête devant Dieu pour nous tomber des cieux. C'est qu'en ces âmes s'est ouverte la fleur immortelle de l'amour dont le parfum exquis flotte invisiblement pour engendrer cette douce quiétude qui nous gagne les soirs de méditation et de repli sur nous-mêmes.

Au sein des harmonies, elles forment tout un collège d'Initiés destiné aux missions qui viennent confirmer les desseins de Dieu.

CHAPITRE XI

JEANNE D'ARC ET LE SPIRITISME

VERS l'an 1420 de notre ère, il y avait grande consternation parmi les âmes qui présidaient aux destinées de la France.

Notre pays connaissait les affres de la mort : l'ennemi occupait la majeure partie de son territoire ; la grande misère du peuple soulevait la pitié. Les campagnes étaient ravagées tantôt par les armées, d'autres fois par les hordes de brigands qui infestaient les forêts, déferlaient sur les villages pour y semer la ruine, et se retiraient avec leur butin.

L'autorité s'était évanouie ; plus rien ne subsistait de ce noble royaume où, si longtemps, le génie celtique avait rayonné.

Et, cependant, en lui, le Ciel avait placé beaucoup d'espoirs. Le flambeau « liberté » prenait forme : il devait naître et s'étendre au cœur même de son territoire, soulever l'enthousiasme des masses, gagner le continent, briser les lourdes chaînes de l'autocratie, rétablir l'équilibre, émanciper les peuples, les placer aux portes du savoir, afin qu'ils prennent conscience d'une nouvelle vérité, qui ne pouvait s'étaler que par l'abolition des privilèges, au profit du droit commun.

La France éternelle frémissait d'inquiétude ; toute sa tradition était représentée par ses fils et ses filles; qui tenaient conseil au sein des régions éthérées, rassemblés dans un Cercle magique, unissant leurs prières pour que le doigt de Dieu se pose sur l'âme qui devait incarner le salut.

Il fallait répartir les tâches et garder la plus lourde pour celle déjà marquée, et que nul ne connaissait.

Une étrange majesté planait en ces lieux.

Anxieuses, elles attendaient que leur parlent les cieux.

Alors, tout s'anima ; la lumière incréée jeta de doux reflets sur les âmes prosternées et s'arrêta soudain sur l'une, qui s'offrait.

Radieuse, elle s'avança pour lire le destin qui, déjà, surgissait. Les formes s'enlaçaient, le trajet fut tracé et la grande épopée allait se dérouler, partant d'une vallée pour finir au bûcher.

SOUMISE, ELLE ACCEPTA ;

FIDELE, ELLE S'INCLINA

Un voile fut glissé — il fallait oublier les grandeurs du passé et plonger dans l'abîme avec humilité. Et ce fut Dom Rémy, l'humble maisonnette qui devait la voir naître, la vallée de la Meuse, le charme riant de ses coteaux boisés, une armée invisible palpitante d'espérance qui, déjà, convergeait vers cet endroit marqué.

Jeanne !... tu naquis un étendard en main, celui que le Ciel te confiait, celui que la France attendait !

II y a presque un an, profitant d'un voyage en Meurthe-et-Moselle, nous avons réalisé le secret désir qui, depuis de longues années, sommeillait en nous.

Avec de bons amis, nous avons parcouru les routes parfois sinueuses qui longent les monts verdoyants que, seule, la brise anime de légers remous venant mourir dans la vallée, caressant la voie poussiéreuse que de capricieux lacets transforment en obstacles.

II nous en reste peu de souvenirs, notre pensée tout entière étant tendue vers un rêve fabuleux où, à chaque carrefour, il nous semblait la voir chevaucher, fière et douce, allant au secours de son roi sans courage et sans vertu.

Mais voici Vaucouleurs : c'est ici qu'elle vint se présenter à Robert de Baudricourt, qui devait lui donner un cheval et une escorte. La ville est pleine de son souvenir, mais seuls, quelques rares pèlerins en perçoivent la grandeur.

Nous continuons notre route, le cœur serré ; enfin c'est Dom Rémy, village coquet que de nombreux excursionnistes animent d'une singulière gaîté qui offre un contraste frappant avec la sérénité des lieux.

Sur la droite, une maisonnette. Nous y trouvons sa chambre, qui garde l'aspect d'un froid cachot éclairé par une seule ouverture creusée dans la pierre, et à laquelle on ne peut guère donner le nom de fenêtre. Ce n'est qu'un soupirail par lequel s'envolaient ses rêves et ses douces prières.

Pensive, elle devait souvent le comparer à l'étroit sentier où se glissent les âmes avant de s'élancer vers le ciel étoile.

Comme nous aurions aimé pouvoir y prier seul !...

En franchissant le seul, nous retrouvons le parc où tout est façonné et vient briser le charmé de la réalité.

Bientôt, nous gagnons le chemin qui conduit vers la colline boisée. Les ronces s'enchevêtrent aux pruniers parfumés ; une odeur suave se dégage du chèvrefeuille pour se marier à celle, si agréable, de l'aubépine.

Et c'est la saine gaîté de l'enfance que nous allons revivre en nous accrochant aux branches qui se tendent, garnies de mirabelles.

Plus loin se dessine l'immense terrasse où la basilique qui fait office de crypte s'est refermée sur le temple naturel et sacré où Jeanne, les yeux perdus vers la voûte azurée, écoutait le léger gazouillis des oiseaux, le murmure capricieux de la fontaine, les voix mystérieuses qui lui venaient du Ciel pour l'inciter à voler au secours de la France meurtrie.

Que reste-t-il de la simplicité primitive où il devait faire bon venir méditer ?

Son âme a dû quitter ces lieux où le temple de pierre est une offense à Dieu.

En scrutant la vallée — le dos tourné à cette masse imposante où persiste la lettre — nous avons le délicieux panorama de la vallée de la Meuse, vision exquise qui fait frémir de joie. Là, rien n'est changé.

Que de fois son regard a dû suivre le cours des eaux qui disparaît là-bas, où la terre et le ciel se rejoignent, muets !

...Et nous eûmes la certitude que, seul, là, nous pouvions la trouver, car nous étions venu emporté par l'espoir d'y sentir sa présence.

A deux reprises, une douce clarté, jaillie on ne sait d'où, persista, lumineuse, dominant les hauteurs, semblant tout envelopper d'une douce caresse dégagée du regret.

C'était l'âme de Jeanne qui voulait s'affirmer...

Il fallut descendre, se mêler à la foule en gardant le secret de cette dernière vision. A quoi bon révéler qu'il n'est point de distances dans le temple de Dieu ; que l'idole et la pierre sont des spectres hideux où viennent se ternir les plus beaux souvenirs..

Et cependant, hier encore, pour raviver la flamme et sentir d'où nous venait le culte que nous portons à Jeanne, nous avons refait le trajet de notre enfance.

Nos pas nous ont conduit vers l'église où, jadis, nous allions prier, cherchant la statue devant laquelle nous nous demandions pourquoi les hommes l'avaient brûlée ?

Notre foi naissante nous poussait à l’aimer et, souvent, faussant compagnie à nos jeunes camarades, nous venions en cachette lui confier nos secrets.

Peut-être que, déjà, nos amis invisibles favorisaient ce pieux contact ? C'est que nous étions meurtri de mille doutes : d'un côté, l'enseignement rigide des dogmes ; de l'autre, un monde qui nous frôlait, le passé qui, lentement, s'imposait.

Durant des années, nous cherchions la voie, ne sachant d'où nous viendraient les faits. Nous avions toutefois la certitude que le Ciel nous aiderait et qu'à l'instant marqué le voile serait levé.

Ce n'est qu'à trente ans que nous vint la première manifestation auditive, suivie d'apparitions répétées, déjà relatées dans « Reviendra-t-il ? » : l'ordre de peindre, puis celui d'écrire.

Sans doute est-ce cela qui nous porte à mieux comprendre, non pas le récit historique de la mission de Jeanne — tant d'autres nous ont devancés et nul ne peut égaler l'œuvre de Léon Denis, « Jeanne d'Arc médium », où le maître mit toute son âme et toute sa sincérité.

Nous estimons simplement qu'un médium peut en comprendre un autre, même quand cet autre est beaucoup plus grand, beaucoup plus noble, et qu'il nous a dépassé de cent coudées : il nous suffit de l'aimer pour pénétrer son moi intime, qui reste bien souvent un

mystère à percer, mais que le temps livre toujours afin que jaillisse la vérité.

Toutes les réalisations reposent sur le passé. On peut naître dans un milieu modeste, ignorer les principes les plus élémentaires de la grammaire, de l'arithmétique, et posséder en soi la science innée, infuse, des valeurs de ce monde, augmentées de celles du monde invisible.

Sage et pieuse, Jeanne n'avait-elle pas la vraie noblesse de l'âme ?

Une voix lui disait : « Va, fille de Dieu, je suis avec toi » ? Et aucune hésitation ne la retenait.

Quand elle fut présentée à la cour de France, elle se dirigea vers le roi de Bourges qui, pourtant, s'était dissimulé dans la foule, et lui fit des révélations qui le bouleversèrent.

C'est qu'elle était pénétrée d'une autre force : autour d'elle et en elle s'agitaient toutes les âmes qui avaient pour tâche de l'aider à sauver la France et qui, au moment propice, se substituaient à sa pensée, toujours soumise aux desseins de Dieu.

Si Jeanne n'éprouvait nulle gêne devant les courtisans, hostiles à l'effort et aux vertus, c'est qu'un simple contact la ramenait au passé ; elle vibrait allègrement croyant se retrouver quelques siècles plus tôt, quand elle recevait dignement les hommages de ses sujets.

Devant les théologiens qui formaient la commission d'enquête au cours de son procès, son calme était surprenant ; elle maniait le verbe avec autorité, repoussant les arguments tendancieux, forçant l'admiration,

A Tours, n'a-t-elle point désigné l'endroit où se trouvait cachée l'épée de Charles Martel ?

L'Ame française se réveillait. Un cortège invisible précédait son arrivée ; la chevalerie réapparaissait. C'est tout un monde qui semblait sortir des tombes pour ranimer les preux.

Il n'y eut point de miracle : il n'y eut que les morts qui frémissaient d'horreur devant la veulerie de l'époque et qu'un souffle puissant dirigeait au service de l'étendard que Jeanne venait de lever.

Orléans vit briller les succès : dès les premiers combats, sa bravoure et sa science s'imposèrent.

Mais qui donc, si ce n'est toute la France du passé, qui galvanisait les troupes, rendait les assauts irrésistibles, portait au paroxysme de la gloire toute une armée qui, hier encore, ne savait plus se battre ?

Jeanne se transformait. Ses facultés se développaient, elle voyait dans l'avenir ; ses conseils judicieux ne soulevaient plus la controverse. Elle s'entretenait couramment avec ses invisibles amis qui avaient une connaissance parfaite de l'art de mener une bataille et d'exploiter le désarroi de l'ennemi.

L'histoire nous dit que les Anglais croyaient voir des armées de fantômes s'avancer vers eux.

C'est là qu'est la Vérité. Ce sont, en effet, les fantômes des morts qui portèrent les coups les plus rudes ; ils étaient parmi les vivants, communiant avec eux dans l'ardeur de la lutte et l'allégresse de la victoire.

Jamais le Ciel n'a marqué à ce point combien la collaboration de deux mondes peut grandir l'humanité.

A Troyes, Jeanne, força la garnison à capituler sans avoir à livrer combat. Sa présence soulevait l'épouvante chez l'ennemi....

A Reims, ses prophéties se réalisèrent quand Charles VII fut sacré roi de France.

Mais la mission de Jeanne ne s'arrêtait pas là. « De par Dieu, disait-elle, je suis venue pour bouter les Anglais hors de France ».

Cependant, le clergé ne lui pardonna pas de se déclarer l'envoyée du Ciel, tout comme les Pharisiens ne la pardonnèrent point à Jésus.

Et si le Maître fut trahi, par Judas, Jeanne devait l'être par l'Eglise.

En effet, ce n'est pas seulement l'évêque du Beauvais qui la condamna. Le principal corps ecclésiastique de France, l'« Université de Paris », la considérait comme hérétique et le vice-inquisiteur, Jean Lemaître, siégea plusieurs fois à son procès. D'autres prélats, consultés, approuvèrent également l'accusation.

Quand l'évêque de Beauvais lui dit : « Jeanne, voulez-vous vous soumettre à l'Eglise ? »; elle répondit : « Je m'en réfère à Dieu pour toutes choses, à Dieu qui m'a toujours inspirée ».

Devant l'insistance du juge, elle ajoute : « Ces à l'Eglise d'en haut que je me soumets »,

Et quand le prélat voulut lui faire renier ses visions qu'il déclarait diaboliques, « Je m'en rapporte à Dieu seul., dit-elle, et n'accepte le jugement d'aucun homme ».

Dès lors, elle fut condamnée à être brûlée vive sur la place de Rouen. C'était le premier acte de la séparation de l'Eglise et du Ciel.

A-t-elle clôturé la longue liste des victimes qui sont mortes pour avoir refusé de se soumettre ? Qui donc oserait l'affirmer ?

De nos jours encore, se tiennent de sinistres intrigues qui viennent frapper ceux qui persistent à servir le ciel et la vérité, le regard dirigé vers la grande Lorraine qui osa braver et la mort, et les hommes, pour que renaisse la France et que nous vienne la Liberté.

Son sacrifice ne fut pas vain. Les générations ont passé, mais son souvenir est resté gravé dans le cœur du peuple, et le monde ne doute plus de la puissance des forces spirituelles dont le rayonnement s'étend continuellement dans les pensées.

Cinq cents ans après — la période d'incubation ayant été longue et pénible — la science s'est penchée, tout d'abord timidement, puis avec curiosité, sur les phénomènes supra-normaux et d'illustres savants en ont confirmé la véracité.

La philosophie spirite est née ; elle a eu ses apôtres : Allan Kardec, Léon Denis, Gabriel Delanne, etc, et voici après eux, quelques témoignages scientifiques que nous puisons dans un ouvrage de Léon Denis :

OPINION DE SIR WILLIAM CROOKES, le célèbre physicien anglais qui a découvert le thallium, fait connaître l'état radiant, inventé le radiomètre, expérimenté les rayons cathodiques et facilité l'étude des rayons X (tubes de Crookes) :

« M'étant assuré de la réalité des phénomènes spirites, ce serait une lâcheté morale de leur refuser mon témoignage.

« Après six ans d'expériences sur le spiritisme, six années pendant lesquelles il a imaginé de nombreux appareils destinés soit à permettre un contrôle scientifique, soit à enregistrer les phénomènes, William Crookes écrivit, à propos des faits spirites :

« Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est ».

OPINION DE SIR OLIVER LODGE, autre grand physicien anglais, dont les travaux, dans le domaine de l'électricité, notamment la théorie des ions, sont connus dans le monde entier :

« Parlant pour mon compte et avec tout le sentiment de ma responsabilité, j'ai à constater que, comme résultat de mon investigation dans le psychisme, j'ai à la longue et tout à fait graduellement, acquis la conviction et suis maintenant convaincu, après plus de vingt années d'études, non seulement que la persistance de l'existence personnelle est un fait, mais qu'une communication peut occasionnellement, mais avec difficulté et dans des conditions spéciales, nous parvenir à travers l'espace. Ce sujet n'est pas de ceux qui permettent une conclusion facile ; les preuves ne peuvent être acquises que par ceux qui y consacrent du temps et une sérieuse étude ».

Poursuivant ses recherches, le même savant, qui est à la fois Recteur de l'Université» de Birmingham et membre de l'Académie Royale, écrivait encore :

« Je m'affirme spirite parce que j'ai eu à accepter les phénomènes comme des réalités ».

OPINION DU PROFESSEUR LOMBROSO, de l'Université de Turin, l'illustre criminaliste italien qui combattit longtemps les théories spirites, mais consentit à les étudier :

« Je suis forcé de formuler ma conviction que les phénomènes spirites sont d'une importance énorme et qu'il est du devoir de la science, de diriger son attention, sans délai, sur ces manifestations ».

Ce savant émit encore ce témoignage précis :

« On traite le spiritisme de supercherie, ce qui dispense de réfléchir. Je suis confus d'avoir combattu la possibilité des phénomènes spirites ».

OPINION DU NATURALISTE RUSSELL WALLACE, émule de Darwin et président de la Société anglaise d'Anthropologie :

« J'étais un matérialiste si complet et si convaincu qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle. Mais les faits sont des choses opiniâtres et les faits me vainquirent. Les phénomènes spirites sont aussi prouvés que les faits ce toutes les autres sciences ».

OPINION DE CAMILLE FLAMMARION, le célèbre astronome français : « Je n'hésite

pas à dire que celui qui déclare les phénomènes spirites contraires à la science ne sait pas de quoi il parle. En effet, dans la nature, il n'y a rien d'occulte, de surnaturel, il y a de l'inconnu ; mais l'inconnu d'hier devient la vérité de demain ».

Dans le troisième volume de son gros ouvrage « La mort et son mystère », il conclut en ces termes : « L'âme survit à l'organisme physique et peut se manifester après la mort ». (p. 387).

CHAPITRE XII

LE SPIRITUALISME EXPERIMENTAL

SOUVENIRS

CERTAINS autres savants ont orienté leurs recherches sous l'étiquette du spiritualisme expérimental.

Ne nous arrêtons pas aux mots, qui n'ont que la signification que nous voulons bien leur donner.

Ce qui importe, c'est de diriger nos efforts vers la vérité et de se rallier à une doctrine susceptible de réaliser l'Unité.

Personnellement, nous y fûmes amené par des manifestations qui eurent le don de nous plonger successivement dans la crainte, la confiance, l'émerveillement, pour en arriver à cette foi ardente, inébranlable avec laquelle nous œuvrons pour leur diffusion.

Pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas lu « Reviendra-t-il ? », nous allons rappeler brièvement quelques faits justifiant pareille évolution.

Tout d'abord, signalons que nous ne les avons pas recherchés. On ne peut donc nous taxer de folie expérimentale, ni de déformation intellectuelle — puisque nous ignorions tout de cette science, n'ayant lu aucun ouvrage s'y rapportant.

Sans doute, tout un passé s'agitait en nous ; nous avions l'impression du déjà vu, du déjà vécu, de choses qui nous frôlaient sans que nous puissions les analyser.

Nous en étions donc à nos rêves, comme tout être a les siens, attendant une confirmation qui pouvait ne jamais venir ou nous apparaître seulement au seuil de la tombe, comme pour bien des mortels. En un mot, livré à nous-même, n'ayant pour tout bagage qu'une sensibilité psychique dont la source nous échappait.

Et voici qu'à trente ans la révélation fut brutale : ce n'était plus, certes, l'âge où l'on ,se penche vers la superstition, la crédulité ou l'emballement propres à la jeunesse.

Dès notre adolescence, le destin nous avait placé devant l'obligation de subvenir à nos besoins. Le travail est une loi qui nous happe bien vite... L'apprentissage fut dur et pénible, et nous ne dûmes nos maigres connaissances qu'à de longues et laborieuses études auxquelles étaient consacrées nos soirées, négligeant ainsi maints plaisirs pour parfaire les quelques notions élémentaires qui nous avaient été données sur les bancs de l'école

communale.

Une guerre — celle de 1914-1918 — devait déjà nous plonger dans la souffrance et l'épreuve. Quinze kilomètres à peine nous séparaient du front ; nous entendions le crépitement des mitrailleuses, le grondement continuel du canon et bientôt notre ville connut un bombardement intense : les obus arrivaient toutes les dix minutes, semant la mort et la désolation.

Tout cela nous porta prématurément à regarder la vie avec objectivité.

Vint une suite d'événements sans importance quand, une nuit, je fus tiré du sommeil par des bruits insolites.

Ce furent tout d'abord des pas feutrés dans l'escalier ; l'oreille tendue, ma femme et moi entendions le craquement du bois. Quelqu'un montait ; au rez-de-chaussée, des meubles étaient déplacés et l'étrange grincement des persiennes mécaniques me fit penser que nos visiteurs nocturnes opéraient bien bruyamment. Je sautai du lit, verrouillai la porte pour reprendre haleine et courage et cherchai l'antique pistolet que je savais trouver dans un tiroir.

Après m'être assuré de son bon fonctionnement, et tout décidé à défendre âprement mon domicile, je descendis et le visitai entièrement.

Grande fut ma stupéfaction en constatant qu'il n y avait nulle trace d'effraction ou de présence humaine.

Un calme souverain régnait partout ; seul le tic-tac de la pendule tombait régulièrement, ignorant nos craintes et les erreurs du temps.

Rassuré, je regagnai ma chambre, quand un singulier frisson me traversa. Cette fois, j'étais au seuil de l'inconnu.

Je ne dormis pas le reste de la nuit. Tout s'agitait en moi et autour de moi ; un autre monde m'entourait, me pénétrait.

Ah ! cette angoisse des premiers frôlements, cette sensation que tout se meut, que nos sens se développent, que nous sommes placés à l'intersection de deux mondes et qu'il va falloir défricher le terrain inculte de nos facultés psychiques, se transformer pour obtenir un contact permanent avec tout ce qui nous est supérieur... Et, surtout, apprendre que rien ne se donne, que la voie qui s'ouvre est celle de l'épreuve et du mérite.

Les premières lueurs du jour me trouvèrent perplexe mais décidé à percer le mystère.

Toutefois, le lendemain, ce ne fut pas sans inquiétude que je gagnai ma chambre. Je demandai à ces êtres invisibles de me dire ce qu'ils attendaient de moi, mais surtout de me laisser dormir en paix.

La paix de l'âme, je la sentis descendre en moi ; j'étais rassuré. Harassé par l'insomnie, je m'endormis bien vite pour être tiré du sommeil par une nouvelle présence qui me dit à l'oreille : « Aime en Dieu ».

Non, je n'avais pas rêvé, (je sentais se détacher du côté gauche de ma figure une masse fluidique, l'« ectoplasme », qui avait servi à la réalisation de la manifestation auditive. Et je vis disparaître une forme blanche lumineuse, encore indécise, sans que je pusse savoir comment, comme si rien ne s'opposait à son déplacement. Puis ce fut le calme, le calme

enchanteur où flotte l'harmonie, l'exquise sensation que notre corps n'est rien.

Les faits s'enchaînèrent ; désormais, je fus visité chaque nuit. Une main caressait mon front ; un visage se détachait parfois ; deux yeux d'une étrange majesté venaient sonder mon âme et s'en retournaient ensuite vers l'antre éternité. Je tentai de dormir avec de la lumière ; rien n'y fit : un souffle sibyllin s'enlaçait à la flamme qui montait, pour mourir vers un autre destin.

Je vis différents corps. Les uns, plus denses, faits de matières astrales, avaient des figures humaines ; les, autres, plus légers, venant du plan mental, rayonnaient de clartés.

Ensuite surgit une autre épreuve. Ce soir-là, mon corps semblait dans un état voisin de la catalepsie ; je ne pouvais bouger et, seuls, mes yeux voyaient. Sept visages, je crois, s'alignaient, différents, marquant les plaies du monde mais un flambeau veillait, Ici une langue de feu aux mille vibrations et à la vie ardente, impossible à décrire. D'un jaune d'or, ruisselant dans sa forme mouvante. N'était-il pas l'Esprit, la force qui transforme, dominant la matière pour tout ; ramener à Dieu dans le cycle des transmutations ?

Bientôt, il me fut dit de peindre. Peindre ! Je n'avais jamais touché un pinceau de ma vie. Je restai sourd à cet appel, mais la voix se fit plus impérieuse.

— Tu dois peindre, tu dois exécuter une toile de quatre mètres sur deux et te mettre à l'œuvre avant fin juillet.

Je savais qu'il m’était impossible de désobéir à un tel commandement, mais j'hésitais quand même.

Acquérir cette immense toile, des pinceaux, des tubes de couleurs... Je ne voulais pas m'atteler à une tâche que j'estimais au-dessus de mes forces. Il n'empêche que, vaincu par cette force supérieure, le 31 juillet 1933, date limite qui m'avait été impartie, je commençai ma première toile.

Je débutai par le coin supérieur droit. Pourquoi cet endroit plutôt qu'un autre ? Je l'ignore. Et qu'allais-je faire ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je laissai guider ma main, j'employai les différentes couleurs, traçai des figures géométriques, des arabesques, puis des têtes humaines que je n'avais jamais su représenter ; des motifs d'art byzantin voisinant avec des panneaux de style hindou, des signes, véritables hiéroglyphes impossibles à déchiffrer.

Et les faits s'enchaînèrent ; toujours la nuit, alors que l'activité s'est éteinte, que la détente s'opère dans le sommeil, que tout est calme, l'hiérophante, saisissant l'instant, plonge les forces de sa pensée vers l'âme qui l'attend.

De sa puissance, il la dégage de son tombeau charnel, la dissèque pour ne laisser subsister que les éléments supérieurs qui pourront pénétrer vers le lieu sacré où il va l'emporter.

La matière n'est plus alors qu'une masse inerte clouée au sol par la pression atmosphérique. Un cordon psychique relie l'âme à son véhicule terrestre : il sera le trait d'union, la voie du retour. Ascension, pénétration ou libération ? Le tout, sans doute.

Et voici que l'éclat radieux d'un immense foyer spirituel apparaît sans que l'on puisse déceler la distance qui nous en sépare. Un foyer, que même les principes supérieurs de l'être ne peuvent supporter, ruisselle de clarté, de force, d'amour. Il est innommable, et à sa

vue tout se confond, s'efface. La prière, l'adoration sont muettes. Pétrifiée de tant de grandeur, l'âme se prosterne humblement. Est-elle seule ? Sont-elles rassemblées en ces lieux, celles qu'une tâche attend ? Et le Verbe est de feu, rapide comme l'éclair qui s'étend de l'orient à l'occident ; il va transmettre à l'être une parcelle de sa flamme.

Les vibrations s'adapteront à la constitution psychique de celui qui reçoit ; elles seront traduites par l'âme qui les emporte vers son retour. La descente est vertigineuse ; on a l'impression qu'une matière, tendue à l'extrême, reprend subitement sa forme.

Le choc sur le plan physique est brutal, le corps est agité de tremblements : ce qui a été dit en haut se répète en bas, puisque, les vibrations persistant, le son se transforme au contact de la matière ; il se reproduit comme l'écho, pour mourir lentement.

Evidemment, il serait curieux de tenter d'analyser ce phénomène, car le changement n'est peut-être qu'une illusion.

Par exemple, si nous sommes placés sur une plate-forme à laquelle on imprime un mouvement de rotation sur elle-même pour l'activer graduellement, l'on se sent emporté dans un tourbillon qui nous donne une impression d'instabilité, puis d'ascension. Quand la vitesse diminue, il nous semble descendre, pour ne reprendre contact avec le sol qu'à l'arrêt complet, sans toutefois pouvoir éliminer un étourdissement passager dû au brusque changement de position. N'en est-il pas de même pour l'âme ?

Attachée au corps, les vibrations sont alourdies ; dégagée lentement, elle s'adapte sans chocs pour se mouvoir dans la matière astrale.

Un autre effort lui fait gagner le plan mental, toujours sans heurts, et elle se trouve ainsi libérée de la matière astrale ; c'est alors que son rayon d'action et d'entendement devient plus vaste, et si l'opération se renouvelle plusieurs fois, elle en arrive à la vision de l'esprit.

A la mort, c'est ce qui se passe pour les êtres très évolués : les métamorphoses sont rapides, car aucun lien ne les retient à notre plan.

Mais pour l'être vivant sur le plan physique, il y a résistance et, bien souvent, il lui faut être aidé par une volonté plus puissante que la sienne, fut-elle spirituelle, pour connaître les métamorphoses à un stade avancé, car si le dédoublement est facile sur les plans astral et mental, il devient difficile au-delà.

C'est ici qu'intervient l'hiérophante, « celui qui préside aux mystères, provoque les phénomènes ».

Doué d'une puissance magnétique peu commune, il plonge dans le sommeil le corps physique, obtient ainsi le dégageraient de l'âme, puis, de son souffle puissant, active les vibrations. Les différentes substances sont successivement éliminées jusqu'au stade où il veut et peut conduire le sujet.

C'est en effet le mouvement de rotation qui, par sa rapidité, crée l'état, et le « moi » spirituel, dégagé, a une vision qui s'étend à l'infini puisque la substance est éliminée provisoirement et qu'il vibre en harmonie avec les radiations divines.

Il n'a pas changé de lieu, il n'a pas parcouru de distances ; il est simplement devenu un élément beaucoup plus actif dont les possibilités se sont développées normalement.

C'est, peut-on dire, une sorte de radium de l'âme, dont la radioactivité s'étend à des vitesses fabuleuses dépassant des centaines de milliers de kilomètres par seconde. C'est la

clé de la quatrième dimension.

Nous n'hésitons pas à nous répéter — sentant combien il est difficile de nous exprimer clairement en ces matières — pour reprendre une autre formule et arriver au même résultat.

Un noyau, que nous appelons « l'esprit », est enveloppé dans différentes coques, certes transparentes — comme le verre, par exemple — qui s'enchâssent les unes sur les autres. La première, très éthérée, subit les radiations les plus pures ; la seconde déjà séparée par la première, devient moins active et légèrement plus lourde ; toutes les autres suivent le même processus, les coques précédentes ayant la propriété d'atténuer ces vibrations.

Or, les éléments deviennent de plus en plus compacts en échappant à la force radioactive initiale, de sorte que la dernière coque est lourde et dense.

Le noyau conserve son influence sur tous les corps qui le constituent, par transmission des uns aux autres, naturellement, en commençant par le premier, qui transmet au deuxième et ainsi de suite. Il est évident que cette influence ira en diminuant pour être presque nulle en fin de course.

Mais tout ceci l'isole, le sépare des radiations universelles, et c'est voulu parce qu'il ne pourrait les supporter. Il est à l'état d'embryon, de gestation, se développe dans ses coques, y puise la vie, l'aliment de ses besoins. Etant emprisonné, il agit au ralenti.

Cependant, une force centrifuge donnera de l'élasticité à ses différentes coques, de sorte qu'il pourra lentement étendre son action. Cette élasticité correspondra toujours à son état d'évolution — donc vibratoire — qu'il aura développé par des efforts trouvant leur source dans l'attraction des radiations universelles et créatrices, sur l'esprit projeté dans la substance qui doit inéluctablement revenir à sa source.

S'il est hostile au progrès, à l'effort, se complaît dans la matière, il augmente la puissance substantielle de ses corps inférieurs ; c'est alors que se produisent des contractions qui engendrent la souffrance. Car la loi reste toujours la loi : le grain doit lever, la tige grandir, l'épi se former. Il en est de même pour l'esprit.

Par le cycle des renaissances, il reprendra racine autant de fois qu'il le faudra pour activer sa libération.

Ici, nos lecteurs ont compris : l'Esprit, c'est l'étincelle jaillie de la pensée créatrice ; les coques représentent les différents corps de l'âme, et le corps physique les racines qui nous plongent dans la matière afin de nous forger dans l'expérience.

Or, dans le cas qui nous intéresse, c'est-à-dire les dédoublements successifs, la première opération consiste à séparer l'âme du corps physique, puis de dégager une à une les coques, ou plus exactement, de les rendre provisoirement inopérantes par la dispersion de leur matière respective et ceci en activant la rotation.

C'est encore l'image d'un fruit ayant sept pelures qui se désintégreraient une à une pour laisser apparaître le noyau. Ou celle du diamant enfoui dans différents minéraux qui cachent ses radiations et que l'on dégage lentement pour ne pas l'altérer et lui laisser son éclat naturel,

Chez l'être humain, quand, provisoirement, la substance de ses différents corps se disperse, l'esprit brille de toute sa force. Il baigne dans le corps universel, rayonne et voit

partout à la fois, ne connaît plus les distances, puisqu'il n'a pas à se déplacer.

Dans un élan sublime, il a plongé dans la dimension unique, en conserve la vision, et quand la tension disparaît, que tout rentre dans l'ordre et que les différents corps de l'âme se reforment successivement, il reprend alors possession de son corps physique et retombe sous la tutelle de nos trois dimensions.

Si, d'autre part, nous abordons les phénomènes de matérialisation, il nous apparaît que c'est exactement l'inverse qui se produit. Ce n'est plus, ici, une ascension vers la lumière, mais la descente dans les ténèbres.

Et l'entité, qui vient des plans supérieurs pour nous apporter les preuves de la survivance, doit successivement se reconstituer différents corps pour, finalement, emprunter à l'assistance la matière avec laquelle elle va s'habiller, provisoirement, pour se rendre tangible.

Ajoutons à ce sujet que l'expérience nous a démontré qu'il y a un danger à ne pas sélectionner les membres d'un groupe expérimental. Si l'esprit nous vient du plan astral, il ne rencontrera guère de difficultés à se matérialiser : il lui suffit alors d'avoir un bon médium en qui il puise les éléments qui lui sont nécessaires. Les autres membres lui fourniront toujours le complément.

Mais, en ce cas, l'intérêt disparaît ; il ne nous apporte que des enseignements que nous connaissons déjà, donc d'aucune utilité : seule reste la preuve que l'âme continue à vivre. Avouons que c'est déjà beaucoup.

Cependant, cette preuve une fois obtenue, il est futile de vouloir souvent la renouveler pour la simple satisfaction de provoquer le merveilleux.

L'intérêt n'est profitable que dans les séances bien dirigées, où le médium se plie à l'autorité du chef de groupe et aux contrôles indispensables, (car, hélas ! les fraudes existent) et surtout quand des membres ayant une préparation insuffisante y sont admis.

Nous avons souvent constaté que des vivants, profitant du privilège de voir de beaux phénomènes, n'en retiraient aucun profit spirituel, leur degré d'évolution ne les portant pas à transformer leur existence. Bien au contraire, ils ne voient qu'une source de profits matériels et désirent seulement que leur soit indiqué le moyen de grossir leur pécule, de gagner beaucoup d'argent, ou encore — ce qui est bien plus grave — cherchent à entraîner le monde invisible dans leurs querelles intestines.

Ils ont des yeux et ne voient point...

Si pareils curieux intéressés sont maintenus dans les groupes, ils ne tardent pas à en ternir l'ambiance et c'est la chute dans le vulgaire, la morbidesse.

Il est donc utile de rappeler que nous avons les phénomènes que nous méritons, qu'il faut s'armer de patience, d'altruisme et de tolérance, pour que descendent vers nous les messagers de la Vérité.

Supposons que quelques amis se réunissent en vue de communier avec le monde invisible, désireux d'assister à des faits probants suivis d'enseignements, et qu'un esprit évoluant dans le plan mental supérieur veuille se manifester.

En premier lieu, cet esprit évolué devra fortifier son corps mental en se servant de l'un des membres ayant développé le sien et s'il ne s'en trouve aucun, la route lui est barrée.

Puis, il lui faudra se créer le corps astral, travail plus facile mais qui diminue sa vision, son entendement, surtout si la matière dont il doit s'habiller est pleine de tares. Enfin, il sera en état de plonger dans le physique pour ne produire que selon des possibilités, fortement amoindries.

CHAPITRE XIII

LES INITIES — L'UNITE

LES MONDES INVISIBLES

PLUS l'esprit est évolué, plus il lui est difficile dé se manifester dans un groupe, l'harmonie indispensable se réalisant rarement.

C'est pourquoi grand nombre de phénomènes ne voient le jour que dans la communion de deux êtres, l'un sur le plan physique, l'autre sur le plan spirituel. C'est alors que l'initiation s'impose, car chacun parcourt la moitié du chemin, pour se rejoindre efficacement à un point d'intersection qui varie selon les efforts et l'état d'évolution des deux.

Cette communion peut s'étendre à tout un collège œuvrant pour un même idéal : celui qui a un corps matériel devient le chaînon fixé à notre plan et en qui se déverse la source lumineuse qui nous descend du ciel.

Une telle orientation aura des conséquences incalculables sur l'évolution de la pensée humaine ; partout jailliront des phares spirituels dont les feux se croiseront pour nous éviter les écueils, nous signaler le port où le navire, qui est le nôtre, doit aborder sans difficulté.

L'Unité, si longtemps attendue, s'affirmera ; l'humanité sera pénétrée de son glorieux devenir, les luttes et les haines seront un spectre hideux assimilé au suicide et à la dégradation.

Le monde aura compris qu'il lui suffit d'aimer, de coordonner tous ses efforts dans l'intérêt de la collectivité, qu'il est inutile d'amasser de faux trésors, de ramener au « moi » le cycle vibratoire et qu'il faut, au contraire, l'étendre à tout ce qui nous environne ; distribuer par nos émissions radioactives joies, bonheur, affection ; développer nos facultés supra-normales ; transmuter avec ardeur les lourds éléments qui subsistent sur ce globe, en faire, enfin, un paradis, une oasis de paix laissant dans son orbite une douce symphonie, où chaque note sera un Hosanna saluant la naissance du règne de l'Esprit.

Car ce règne ne peut venir, ne doit venir qu'en nos propres efforts ; il doit s'étendre à chacun, c'est-à-dire que chacun doit gravir, par le sentier lumineux de la fraternité, toutes les phases qui le séparent de son « moi » divin. Cette ascension n'est réalisable que dans l'union, l'amour et la foi.

Les souffrances auront disparu, les soucis du « demain » seront évanouis, car la conscience nous orientera vers le respect des ancêtres et le bien-être de ceux qui nous ont

donné le jour. L'inutilité des possessions matérielles éclatera au contact de la réalité puissante et éternelle qui se lira dans les âmes.

Une poignée d'hommes suffit pour que la roue du destin tourne en ce sens.

Que tous les êtres qui se sentent capables de vivre cet idéal agissent sans tarder. Les vibrations ardentes gagneront les monts célestes de la connaissance, s'élanceront au-delà de nos trois dimensions éphémères vers l'unique dimension où brille l'esprit, où tout se meut dans une abondance de clartés et de grandeurs, qui n'est qu'un avec Dieu.

Allons vers Lui et il grandira en nous. Ce n'est ni un mythe, ni une folie : c'est le but qu'il nous assigne, c'est l'objet de nos séjours dans le plan des obstacles, afin que nous sachions les vaincre, les dominer à jamais pour étendre majestueusement à travers les morts et les renaissances les ailes de l'immortalité.

La désintégration de l'atome, même quand elle ne s'attaque qu'à la nature, est un crime collectif qui élimine les éléments en formation destinés à être, demain, l'aliment de tout un monde qui s'éveille.

Et la terre ne peut que gronder, puis trembler pour engloutir dans ses flancs déchirés les forces aveugles et destructives, peut-être nées de la science humaine, mais surtout de l'inconscience spirituelle.

Quand cette désintégration s'attaque aux êtres, c'est le crime monstrueux que l'on doit stigmatiser du voile noir des parricides ; c'est aussi un crime contre Dieu, contre son œuvre magnifique que des fous veulent détruire comme si, finalement, ce n'était pas Lui qui pourrait l'emporter, en détournant sa pensée d'un monde désordonné, voué au suicide, pour le laisser croupir dans ses erreurs et dans la fureur des contractions.

Il est vrai, pourtant, que Dieu ne peut abandonner ce qu'il a entrepris, laisser à leur sombre destin les innocentes victimes qui subissent, sans pouvoir réagir. C'est pourquoi, au moment où l'inconscience des uns atteint son paroxysme, où, déjà, grondent dans l'astral les furieux remous qui engendrent les guerres ; une poussée grandiose nous vient du monde invisible, multipliant les faits et les avertissements, nous suppliant de nous pencher vers la sagesse, d'ouvrir les yeux de nos âmes et de réfléchir.

Cette poussée ressemble étrangement à l'armée de fantômes qui, jadis, combattait sous l'étendard de Jeanne pour sauver la France.

Aujourd'hui, c'est l'étendard « Vérité » qui doit unir les peuples pour mettre la guerre hors-la-loi, la haine et l'égoïsme hors de nos âmes.

Les religions actuelles n'ont pu enrayer la course aux armements, car il leur arrive parfois de bénir les armes, de stimuler les haines contre ceux qui ne veulent pas se soumettre à leur autorité, cependant si discutable devant la raison et la conscience.

Il faut alors se tourner vers la « Religion universelle », développer la connaissance, lire au livre « Eternité » les grandes lois qui ne peuvent varier avec les peuples. Il nous faut avoir un Credo unique, une foi unique, puisqu'il n'y a qu'un unique Créateur et que l'immensité ne connaît ni frontières, ni langues, ni prérogatives arbitraires.

Pourquoi ne pas admettre tout cela ? Pourquoi s’attarder à des conceptions qui avaient cours chez les peuples primitifs, mais dont la majorité actuelle s'éloigne, déçue, insatisfaite moralement et spirituellement ? Pourquoi ne pas secouer l'inertie du jugement, rassembler

toutes les volontés saines dans un mouvement démocratique qui aurait pour base la science de l'âme, la raison, la justice ; pour commandement, l'amour du prochain ; pour emblème, la solidarité universelle ?

Pourquoi toujours subir sans espérer, sans lutter ? C'est l'unique porte de salut qui s'ouvre devant nous ; il nous faudra choisir et l'admettre ou se laisser submerger par une minorité conservatrice de ses privilèges comme de son impuissance ?

Ne nous berçons pas d'illusions : actuellement, ce programme n'est pas réalisable entièrement. Mais, l'entretenir dans nos pensées, c'est le créer dans l'astral, c'est en imposer les premières assises.

D'autre part, le diffuser autour de nous, poser de sûrs jalons dans les milieux favorables, le faire vivre déjà, c'est semer. Et le grain lèvera. Qu'il faille des siècles pour en faire la moisson, c'est possible, mais qui nous dit que nous ne serons pas de ceux qui en activeront l'éclosion dans d'autres existences, pour être également les premiers à en bénéficier ?

Un simple regard sur l'infini nous donne une idée de la puérilité des conceptions actuelles. Demain, il n'y aura plus le mystère du monde invisible ; l'explication logique, rationnelle, nous sera confirmée tant de fois que nul n'en doutera.

Nous croyons à l'existence des autres continents sans les avoir vus ; l'Amérique est un pays lointain pour qui ne dispose pas de moyens modernes de déplacement — avant Christophe Colomb, elle était inconnue — et cependant elle existe ; le nier serait se couvrir de ridicule.

Encore un peu de temps et nous tiendrons le même langage pour les différents plans qui environnent la terre et dans lesquels vivent les âmes que nous avons encore la stupide habitude d'appeler les « morts ». Comme si elles n'étaient pas, pour la plupart, plus vivantes que nous, jouissant de facultés plus étendues ! Et, ici, nous pouvons avancer comme preuve les travaux qu'elles nous font réaliser et qui, certes, sont au-dessus de nos possibilités humaines.

Réfléchissons ! Les grandes pages de l'Histoire, les grandes transformations, les révélations tout d'abord repoussées, puis admises par nécessité, n'ont-elles pas toujours été l'œuvre d'êtres qui se disaient aidés du ciel, dirigés par des voix, inspirés de Dieu ou de Ses messagers ?

Alors, c'est que cela est. Que, demain, ces faits se multiplient — et ils vont se multiplier en nombre et en grandeur — comment pourrons-nous encore le nier ?

Quand nous aurons conquis ces mondes par le développement du « moi supérieur », nous comprendrons combien nous nous étions diminués en ne vivant que pour le corps physique et à travers les lois physiques.

Allons à la conquête du Royaume de l'Esprit ; il est plus riche en promesses que le terroir pour la propriété duquel se heurtent des armées, sans savoir exactement ce qu'il adviendra des pierres noircies par le feu ou rougies dans le sang.

Et quand nous l'aurons conquis, ce royaume, arrivés au terme des ressources de notre planète, l'Infini surgira, et cet Infini, qui nous paraît prodigieux, impénétrable, inaccessible à nos sens obtus, deviendra un sujet d'études, de contemplation, un royaume où nous découvrirons une autre vie.

Les contrées interplanétaires qui, certes, n'ont qu'une dimension, la quatrième, ou l'unique, et où l'esprit plane sans se mouvoir, sont les greniers des mondes où s'entassent les richesses spirituelles que nul ne connaît entièrement, hors Dieu.

C'est là que doit s'étendre notre royaume, dont les limites nous échapperont parce qu'il n'en aura plus.

En effet, le miracle de la création, c'est d'avoir donné à chaque stade de l'évolution des limites dans l'illimité, des dimensions dans ce qui n'en a pas, ceci par la forme ; et des temps différents dans un univers qui n'a point de durée, donc sans commencement ni fin.

C'est aussi d'avoir créé l'état vibratoire qui est la synthèse de la vie, de l'avoir multiplié à l'infini, en ayant pour base la substance, pour pivot le fluide universel, pour apogée l'esprit, et qu'il nous suffit de parcourir, ou plus exactement de subir toutes les métamorphoses qui en découlent pour en saisir l'expression.

Pour donner des limites à l'illimité, il fallait crier au-dedans, à l'image du Tout, c'est-à-dire multiplier, en condensant certains éléments, et obtenu, ici, un amas de substance, plus loin un vide apparent.

Développons l'idée : « L'Univers, nous le savons, a sa Trinité : essence, substance et vie ». Essence : Dieu ; substance : la matière ; vie : le fluide universel, véhicule du verbe, de la pensée, des radiations, les trois ne faisant qu'un dans une unité grandiose.

Pour enfanter la vie, ce tout va se séparer, non pas entièrement, mais provisoirement, tout en conservant un contact, puisque la rupture est impossible, la matière ne pouvant se mouvoir sans l'impulsion de l'esprit à travers le fluide universel.

Si, dans l'immensité, le tout est marié harmonieusement, à égales proportions, il n'y a qu'un corps unique où domine une unique pensée dans un royaume unique. C'était le commencement : il n'y avait ni temps, ni formes, ni limites.

L'esprit va sortir de l'inaction, secouer ses ailes ruisselantes de clartés, planer en dominant la substance.

Nous aurons alors, d'un côté, la lumière de l’autre, les ténèbres.

L'impulsion étant donnée, c'est inévitablement le mouvement de rotation autour d'un noyau où subsiste une parcelle de l'esprit et le fluide qui relie.

C'est un Dieu nouveau qui va naître au sein des profondeurs sidérales ; il va se créer un royaume dans l'autre royaume, où la substance s'accumule, prend forme de sphère qui ne tarde pas à chercher l'équilibre.

D'autres noyaux, mis conjointement en action, ont pris des formes identiques, mais dans des limites différentes qui ont pour base l'impulsion initiale, Ils vont former une famille céleste que le premier né, le plus fort, va emporter dans une course gigantesque que l'esprit, qui devient le Dieu unique, dirige de sa pensée.

L'un s'appuyant sur l'autre, ils forment l’attraction et la répulsion : l'univers s'anime, la vie se développe dans ces flamboyantes étoiles qui ont capté la lumière éternelle et qu'elles emportent comme un message dans la nuit profonde créée par la séparation apparente des trois principes fondamentaux.

Arrivés au stade de leur formation, ces étoiles obéiront à la loi première et enfanteront, à

leur tour, tout un cortège de planètes qui deviendront autant de soleils lumineux donnant naissance à de nombreux satellites.

Chaque astre, chaque planète se mouvant dans une orbite différente, le temps aura une durée différente. Leur constitution sera la base de la mesure, donc des distances qui varieront dans chacune.

Et la forme va naître. Elle va naître par la variante des impulsions créatrices, des éléments dans lesquelles elles agissent, et aussi de leur constitution chimique.

La séparation qui s'est faite à l'origine va se renouveler, se multiplier dans chaque monde, et c'est ainsi que de l'infiniment grand nous arrivons à l'infiniment petit ; c'est ainsi que l'univers s'est peuplé de ces fabuleux soleils qui sont un sourire de Dieu et dont l'importance est relative à nos possibilités de compréhension, c'est-à-dire à notre stade d'évolution.

Tout nous paraît grand parce que nous sommes petits et nous ne sommes petits que dans les limites que la matière impose à notre corps ; et aussi parce que notre planète, la terre, nous impose par ses propres dimensions, sa durée de rotation sur elle-même, et sa révolution autour du soleil.

Qui nous dit que dans des astres qui sont des milliers de fois plus grands, plus importants que le nôtre, il n'existe pas des êtres qui sont, comparativement à nous, des milliers de fois plus grands, avec des facultés proportionnées à leur structure ?

Qui nous dit que des planètes plus évoluées, plus éthérées, ne donnent pas asile à des humanités dégagées de l'étreinte matière, jouissant donc de facultés supra-normales supérieures aux nôtres, donnant à l'âme une vision bien plus étendue, une compréhension plusieurs fois centuplée ?

Les soucoupes volantes, ces engins mystérieux qui, depuis quelques années, sillonnent le ciel, ne viennent-elles pas confirmer que la conquête de la quatrième dimension est déjà réalisée par une humanité qui nous a devancés dans le progrès et les recherches ? Tout permet, en effet, de supposer qu'elles nous viennent d'autres planètes.

Leur constitution, sous forme de disque ayant son axe dans une sorte d'hémisphère apparent, peut très bien cacher la sphère intérieure. Leur possibilité de se déplacer à des vitesses surpassant celle de l'avion le plus rapide, de s'immobiliser en un point quelconque pour disparaître avec une facilité surprenante ; l'impression visuelle qui nous apporte l'aspect d'une boule de feu émettant des radiations multicolores : tout cela confirme que les moyens de propulsion reposent sur l'emploi de l'énergie cosmique, dont la source est inépuisable, encore qu'inconnue de ce monde.

Essayons d'analyser ce type d'aéronef : le mouvement de rotation accélérée favorisé par la forme sphérique nous semble, seul, susceptible d'assurer la stabilité convenable de l'appareil au milieu des divers courants et perturbations qui agitent notre couche atmosphérique. Il faut, pour réaliser cela, vaincre et disperser l'obstacle que forment les éléments ; il faut que l'engin puisse transmuter ces éléments et en expulser la substance, ce qui, d'ailleurs, lui donne la phosphorescence que capte l’œil et lui permet de se mouvoir dans le fluide universel dégagé des compléments. Par fluide universel, nous désignons l'un des trois principes qui forment la trinité divine, qui en est le véhicule intégral. Et si ceci semble d'une simplicité enfantine dans le domaine de la pensée, encore faut-il réaliser.

C'est exactement l'application, aux instruments, de la théorie que nous avons professée sur le développement des facultés supra-normales et de la vie dans la quatrième dimension.

S'il suffit à l'âme de se dégager de la substance pour étendre son cycle d'action et de rayonnement — son état vibratoire échappant à l'influence de la matière par la vitesse de rotation — il doit être possible, en s'appuyant sur ces données, de construire des appareils en employant un métal à la fois résistant et léger et possédant comme pivot d'action un transmutateur qui, dans un rayon déterminé, volatilise la substance avec instantanéité afin de se mouvoir en dehors de l'obstacle, donc dans la quatrième dimension, et ceci avec des possibilités qui s'étendent et varient suivant l'impulsion donnée.

Il eut été assurément plus utile d'axer vers ce but les recherches poursuivies en ce qui concerne la désintégration de la matière et nous dirons même que le mot « désintégrer » nous apparaît impropre et contraire à la loi, alors que celui de « transmuter » répondrait mieux à notre raison d'être.

C'est qu'en effet « désintégrer », dans le sens où nous l'employons, veut dire : détruire l'intégrité d'un état indispensable à l'équilibre et à la vie, alors que « transmuter », c'est simplement changer la nature de l'atome, lui donner une constitution différente, séparer les éléments afin d'en tirer la quintessence et de l'employer pour le progrès et le bien-être de l'humanité.

Dieu n'est-il pas l'éternel transmutateur et l'homme l'apprenti qui copie sur Lui ?

Si nous revenons au fonctionnement des soucoupes volantes, il nous faut conclure qu'il ne suffit pas de construire l'appareil permettant des déplacements interplanétaires pour aboutir à la solution idéale.

Il importe aussi, et surtout, de prémunir les conducteurs humains contre les réactions brutales qui seraient de nature à troubler ou ravager leur organisme, car tout être serait littéralement pulvérisé s'il n'était efficacement protégé, isolé contre les effets d'un transmutateur dont le rôle consisterait à happer pour rejeter les compléments substantiels. Les conducteurs se trouveraient en position de subir le même sort.

La sphère centrale, qu'une technique appropriée a dotée d'un perfectionnement méticuleux, est vraisemblablement isolée du disque qui fait office de transmutateur. En sa courbe fermée, elle forme un autre monde intérieur qui échappe à la bourrasque extérieure ; l'atmosphère, propre à la constitution des êtres qui l'habitent, doit être maintenue par un stabilisateur qui s'avère ici indispensable à la vie et à l'équilibre.

Il nous paraît certain que les habitants des autres planètes — que les formes prototypes doivent modeler sous des aspects identiques à celui que nous offre la race terrestre, avec, certes, plus de souplesse et d'harmonie dans les mondes plus évolués — ont les mêmes organes, la même structure et se sont tout simplement adaptés à la constitution de la couche atmosphérique et des éléments desquels ils découlent.

Transplanter un être d'un monde dans un autre, c'est le vouer à la mort, c'est demander à un poisson de vivre sans eau ou à un homme de vivre continuellement sous l'eau.

Dans les expéditions interplanétaires envisagées, il y a lieu de protéger les organes physiques des conducteur de maintenir l'équilibre qui leur est propre et de les munir d'appareils leur donnant une source d'énergie suffisante pour sortir momentanément de la

sphère en cas d'atterrissage forcé. S'il en était autrement, ils seraient soit voués à être écrasés par une pesanteur différente, soit à être emportés comme un fétu de paille au cas où cette pression atmosphérique se trouverait être plus légère.

On peut croire, cependant, que les similitudes qui se révèlent chez les planètes sœurs n'écartent pas les possibilités d'émigration ou d'adaptation de leurs habitants d'un monde à l'autre.

Mais une question se pose : d'où peuvent nous venir nos visiteurs extra-terrestres ? De Vénus ? Planète relativement proche, qui brille d'un tel et singulier éclat qu'on l'appelle l'étoile du berger — nom prédestiné dans la tradition chrétienne — cette planète n'a-t-elle pas donné naissance à la race des géants blonds, au regard ferme et doux, doués de surprenantes facultés supra-normales, et ne peut-on supposer qu'avant nous ces êtres ont réussi à franchir la route et découvert la quatrième dimension ?

Une étrange nostalgie nous pénètre parfois quand, vers elle, notre regard s'attache et nos pensées s'envolent. N'est-elle pas la Terre Promise, le monde du rêve où fleurit, dans une douce harmonie, la connaissance que le chant des âmes fait vibrer pacifiquement dans la traînée lumineuse qu'elle enfante sur son passage ?

Ne viennent-ils pas, nos frères aînés, se pencher anxieusement sur notre monde qui s'engage dans une dangereuse et mortelle aventure en s'apprêtant à détruire la vie sous toutes ses formes, dans l'horreur des explosions atomiques qui sont et resteront toujours un défi à l'œuvre du Créateur ?

De Mars, cette autre planète sœur, peuvent également nous venir des avertissements. Nos frères Martiens doivent chercher à sonder par des moyens qui nous échappent, le monde qui nous a vu naître et à qui ils ont donné un nom qui repose sur leurs possibilités d'observations.

Pour eux, la terre n'est-elle pas un point perdu de l'immense infini, où des êtres s'agitent, possédés du désir de s'élancer à la conquête des régions interplanétaires ?

Tout cela confirme que l'évolution actuelle n'est pas propre aux terriens, mais bien à tout le système solaire ; que l'embrasement que nous commençons à subir a une seule origine. Que le savoir, cette fleur de l'âme, se propage et s'étend en dehors du temps et des distances, et tout cela, comme si une force grandiose, submergeant le fluide universel, distribuait simultanément, instantanément, à tout le cortège de planètes qui forment notre système : Emancipation, Connaissance, Vie spirituelle. « Modeste aperçu de l'impulsion Divine qui nous attire au sein de la quatrième dimension ».

CHAPITRE XVI

VISIONS - L'AME

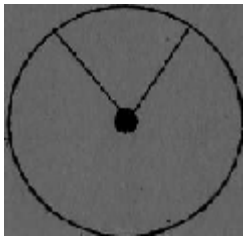
L'INFINI - PROPHETIES

IL nous est arrivé d'observer la terre comme une sphère de modeste dimension se

mouvant lentement dans un circuit qui n'échappait pas à notre vision. A priori, cela semble extraordinaire, s'apparente aux rêves ou aux illusions, et cependant cela est dans le domaine des réalités.

D'autre part, si des évasions sont permises à la pensée qui sait à la fois revivre le passé, les faits qui ont illustré des millénaires, en tirer les conclusions qui s'imposent, déterminer l'avenir, c'est que d'un trait de lumière cette pensée peut tout rassembler.

Pour comprendre les facultés de l'âme, il est utile de se reporter au schéma ci-dessous :



la circonférence représente la sphère d'action d'une planète ; le point, au centre, symbolise la masse compacte de substance, les deux rayons qui, évidemment, sont mobiles et peuvent s'écarter pour former un angle différent, nous donnent une idée du rayon d'action du « moi spirituel ».

L'esprit, par ses incarnations, vient prendre contact avec la masse compacte que forme la planète. Spirituellement, il s'est rétréci, diminué, pour former physiquement, un atome enchaîné à une force plus puissante.

La matière l'a englouti et si son stade évolutif ne lui permet pas de se dégager, de s'évader, il sera réellement l'infiniment petit se mouvant dans l'infiniment grand.

Par contre, si son rayon d'action s'étend au cycle vibratoire, il gagnera les différents plans ; son corps de chair restera sur le noyau, mais la vision de son âme s'étendra successivement, elle vivra dans un domaine merveilleux dont les ressources augmenteront au fur et à mesure de son ascension. (II faut traduire «ascension» par élimination de l'obstacle substance.)

Cependant, un concours de circonstances, provoqué par des forces supérieures, peut lui permettre une évasion au-delà de la sphère d'action de la planète. Le corps physique restera plaqué au noyau, les différents corps de l'âme demeureront dans les plans respectifs et c'est tout simplement l'esprit qui gagnera les régions interplanétaires, la « dimension unique » où il doit embrasser d'un seul tire-d'aile les étendues sidérales qui seront son royaume de demain.

La terre deviendra un point perdu qu'il submergera, car l'esprit, quoi qu'on en dise, sera toujours le maître incontesté de la matière et, quelle que soit l'apparence physique — homme ou femme de notre planète, être inconnu d'un autre monde — maître de tout un système ; il existe une contrée, l' « infini », qui n'a pas de distance et nous l'avons déjà dit, qui repose sur l'état vibratoire, où tous peuvent se rejoindre, rayonner éternellement, devenir Un avec Dieu, donc entrer dans la Vie universelle.

Or il nous paraît utile de dire ici pourquoi certaines âmes, liées au plan physique, ne retrouvent pas immédiatement la plénitude de leurs facultés.

A la naissance, nous plongeons dans la matière et le lieu choisi va déterminer la période d'inconscience ou de semi-conscience.

En effet, si nous revenons dans une famille très évoluée, le terrain est propice à l'émancipation et l'âme s'ouvre rapidement aux autres plans d'où lui viennent intuitions, enseignements et protections.

Cependant, il importe parfois que son action soit déterminée minutieusement afin qu'elle puisse coordonner avec un plan établi d'avance en vue d'échelonner les révélations qui ne sont données qu'à bon escient.

C'est presque, alors, une composition psychique qui va faire office de régulateur. Il sera tenu compte de la période d'apprentissage, de l'influence familiale qui convient à la tâche, de sorte qu'en renaissant dans un milieu rude, voué au travail, à l'effort, sa sensibilité se trouvera submergée ; cette âme ne sera donc pas comprise et cherchera en vain sa vérité tout en subissant la loi du milieu.

Ce sera à la fois un inconvénient et un avantage.

Un inconvénient, parce qu'elle avancera lentement, le dur labeur qui lui sera imposé lui laissera peu de temps pour parfaire ses connaissances et, d'un autre côté, les fluides familiaux seront des liens plutôt qu'un stimulant. Ce n'est donc qu'au moment où ils se desserreront normalement qu'elle volera de ses propres ailes. Mais l'avantage va bientôt apparaître : elle aura apprécié la juste valeur du travail, connu la dure nécessité de gagner son pain quotidien à la sueur de son front, sondé la sincérité des cœurs simples, décelé toute la hideur de l'égoïsme. Elle comprendra, en outre, que tout repose sur l'action et le progrès et que point n'est besoin de rechercher la vérité ailleurs.

L'émancipation de ce dernier demi-siècle a été tellement rapide qu'il est facile d'en saisir toute l'importance.

C'est que nous sommes au point culminant d'un cycle et qu'un autre doit naître.

Il y a quelques centaines d'années, si le serf ou le manant avait pu entrevoir la vie actuelle du peuple, il n'en aurait pas cru ses yeux. Pourtant, cela s'est réalisé et il en est résulté des améliorations légitimes.

Il en est de même pour les théories ou prophéties que contient cet ouvrage qui, au fond, ne nous donne qu'un faible aperçu des symboles contenus dans les différentes toiles que le monde invisible nous a fait peindre. Et c'est surtout la dernière, de huit mètres carrés, terminée en juillet 1953, qui nous a conduit aux conceptions actuellement exposées.

En effet, là sont rassemblés passé, présent, avenir, sciences, traditions et religions. Examinons cela en détail :

Dans le temple du centre s'élèvent sept colonnes qui représentent les sept plans : elles sont surmontées d'un flambeau que nous retrouvons dans la courbe fermée et où il prend naissance au noyau pour s'étendre vers les voûtes azurées.

L'involution y est représentée par deux serpents qui s'échappent, enlacés ; c'est le symbole de la descente de l'esprit dans la matière. Et cet enlacement, nous le répétons ,est une loi propre aux transformations, à la procréation, au soutien, au renouvellement des forces jeunes et vives.

Il trouve son aliment dans les lourdes vibrations qui s'échappent du noyau planétaire en fusion, gravitent à travers tous les corps, pour venir mourir dans le désir, car ces éléments

ne peuvent gagner les plans supérieurs. Ils retournent donc à la source qui les a enfantés pour rejaillir à nouveau, accomplissant un cycle limité par leur constitution.

C'est pourquoi le désir trouve son royaume dans la matière, et l'évolution dans les transmutations.

Dans la partie de la toile qui nous intéresse, la séparation des deux formes enlacées s'opère au terme d'un cycle qui aboutit à la courbe fermée pour remonter ensuite vers la lumière.

Il n'y a pas d'issue, ici c'est l'image de l'évolution, de nos vies successives, qui prennent naissance dans l'inconscience pour nous élever vers la connaissance, c'est-à-dire la pénétration des forces spirituelles dans le « moi » inférieur. Ce « moi » qui, tôt ou tard, doit devenir un instrument de progrès, de prospection, soumis à l'esprit, au lieu d'être une force brutale qui échappe au jugement.

Les vibrations sont représentées par des lignes brisées, nous rappelant les zigzags de l'éclair — il fallait bien leur donner une forme, puisque rien en ce monde ne se traduit en dehors d'elles.

Nous nous sommes d'ailleurs suffisamment étendu sur ce sujet pour ne pas y revenir.

Reste la lumière éternelle, le flambeau de l'Esprit, ce maître de demain.

Quand l'ouragan s'abattra sur plusieurs continents, secouant les assises de la vieille citadelle matérialiste et les temples de pierre où viennent agoniser les plus belles traditions ; quand tout semblera s'écrouler sous les mugissements des flots, alliés aux effroyables déflagrations atomiques qui se répercuteront sur des distances incalculables sans que la main dé l'homme puisse les arrêter ; quand tous les éléments déchaînés retomberont sur la terre meurtrie et haletante, c'est que l'humanité aura atteint le point culminant de sa folie destructive, que plus rien ne pourra maintenir l'amas monstrueux des abus et des erreurs qui s'accumulent dans l'astral.

C’est qu'alors l'heure du jugement aura sonné et les peuples bouleversés de frayeur, pourront mesurer toute l'étendue du désastre qu'ils auront engendré en transgressant la loi.

Il semble, d'ailleurs, que ces temps sont proches : ce ne sera pas la fin d'un monde, au contraire : ce sera sa résurrection !

Le monstre olympien — tout comme le Sphinx de Gizeh — aura englouti dans ses flancs l'écume et la boue qui jailliront des remous.

Dans le fracas du tonnerre, la terre aura tremblé, modifiant légèrement sa croûte pour assimiler les rebuts. Quelques éruptions volcaniques rétabliront l'équilibre, et la vie reprendra son cours normal, enrichie, toutefois, de l'expérience, et appelant à elle la mystérieuse rosée du ciel qui viendra comme un baume souverain cicatriser les plaies.

L'astral étant nettoyé des lourdes vibrations, plus rien n'entravera la pénétration toujours féconde de l'esprit : ce sera le calme reposant qui succède à l'orage, la paix dans la fusion des éléments.

La crainte du retour de semblables cataclysmes, toujours créés par les hommes, les poussera vers plus de sagesse.

La connaissance nous transportant de la cause à l'effet, la faute par ignorance ne sera

plus, et c'est en toute conscience qu'il nous faudra aborder le règne de l'esprit, c'est-à-dire celui de l'Unité entre tous les principes qui constituent l'être, et ceci avec la juste notion du but de nos passages dans le monde physique et dé leur nécessité.

La compréhension nette et précise des desseins de Dieu écartera à jamais les déviations si chères aux ennemis de l'effort et du progrès.

L'Etre, enfin confiant dans son devenir, sûr de son origine divine, ne lèvera plus le poing vers le ciel ; il laissera simplement monter la plus belle des prières, celle qui marque et crée et qui n'est autre que tout l'amour, le dévouement que l'on porte à autrui, à ceux qui se trouvent dans la nécessité, qui ne peuvent nous le rendre et qui, de ce fait, doivent être les plus aidés.

Il ne peut y avoir d'acte plus agréable à Dieu que le soutien que l'on accorde à l'une de ses créatures dans l'épreuve, et si l'obole spectaculaire est une comédie de la charité, le don de « soi-même » à l'humanité en est et en restera toujours la plus noble expression.

Pour conclure, ajoutons que l'inspiration ne peut être divine que par le contact du « moi supérieur », l' « Ego », avec la vie universelle.

Cependant, à ce stade, les contingences humaines disparaissent et il ne saurait être question de temps pas plus que de distances : c'est une vérité à la portée de tous, qui plane éternellement, mais vers laquelle nous ne pouvons nous élever que par nos efforts.

La grande difficulté, chez l'être incarné ; c'est de capter cette vérité, pour la traduire, sans l'habiller outre mesure de formules propres à notre monde, et de la conserver intacte.

C'est un joyau spirituel qu'il ne faut pas profaner.

S'il doit être provisoirement voilé à ceux dont l'entendement n'est pas suffisamment développé pour en soutenir l'éclat, il faut toutefois se garder de l'enfouir dans les profondeurs de l'insouciance, d'en faire un trésor ignoré, inculte, où nul ne vient s'abreuver.

La divine Lumière est pour tous, mais tous ne veulent pas la voir ou ne peuvent la voir.

Comme nous sommes de ceux qui la recherchent, nous souhaitons ardemment voir grossir rapidement nos rangs.

Elle s'imposera alors même aux retardataires et les convictions que nous aurons puisées en elle seront le plus sûr garant de la merveilleuse épopée que nous allons vivre demain.

— FIN. —

TABLE DES MATIERES

Préface

A mon Maître

Introduction

CHAPITRE I. — Les sens physiques et les sens psychiques

L'âme. Le corps du désir. La Vie. L'action. Les éléments. Leur élévation en spirale. La sensibilité. L'instinct. Le passé. La souffrance. La forme. Le règne animal. L'avenir L'égoïsme. La haine. Le « moi supérieur ». La Trinité.

CHAPITRE II. — Le sens de l'âme, - Le sixième sens

Forces spirituelles. La famille. Le « moi » inconnu. Son degré. Ses facultés. Ses possibilités. L'initiation. Les phénomènes. Les faits supra-normaux. Dans l'astral. Le corps mental. Les âmes désincarnées. Dédoublement. Etat des désincarnés. Leurs sens. Le son. Le Verbe. Les vibrations. Les animaux : leur entendement. L'homme pensant. Sa voix. La prière. L'altruisme : ses résultats. Les guérisseurs.

CHAPITRE III. — La forme dans la Nature

La création. La vie et la matière. L'âme et l'esprit. Animaux, végétaux, minéraux. Le sixième sens. Plan astral supérieur. Le Mental. Le « moi supérieur ». Le sens de l'âme. Le penseur : ses; réalisations. Le sixième sens dans la quatrième dimension.

CHAPITRE 17. — Phénomènes supra-normaux

La mort. L'âme libérée. La loi. Nos existences. Evolution. Le sixième sens. Le Karma. Le nonchalant. L'exploiteur. Approche de la mort. Le sixième sens demeure. Le moribond. Le départ de l'âme. Vie dans une autre dimension. Le « moi supérieur ». Image d'un univers. Différents aspects du monde et des êtres. La vérité. L'Apôtre. Le paria. Le voyant. Le seuil de las quatrième dimension.

CHAPITRE V. — L'Unité - L'Univers - Le « Moi »

La loi divine. La souffrance. Notre monde. Le « moi ». Ses enseignements. Le sixième sens. Transmission de pensée. Télépathie. Exemples. L'unité désirée. L'évolution des êtres. Réincarnation. Les médiums. La famille. L'union du foyer. Les deux mondes. Le monde invisible. Ses pouvoirs limités. La réincarnation. Nouvelles existences de l'âme. Les intermédiaires. Le plan mental. L'individu. Les Maîtres. L'effort individuel. La voyance. Le « moi » inconnu. Les clichés. Radiesthésie. Le passé. L'avenir. Le destin. La quatrième dimension. Prémonitions et erreurs. Voyances matérielles. Voyances spirituelles. Les Instructeurs. Les curieux égoïstes : leurs tourments.

CHAPITRE VI. — Le dédoublement de l'Etre La quatrième dimension

Clichés visuels. Le sens de la vue. Vision de l'âme. Objectivation. Le noyau des formes. L'atome : sa désintégration.- La terre. Le corps humain. Sa création. Les cycles. La durée. Les électrons. Les planètes. La pensée créatrice. Renouvellement du corps. Les guérisseurs. La substance. Visions d'un voyant. La crainte. La quatrième dimension :

interpénétration. Espace et temps. Plan terrestre. L'Esprit. L'âme. Dieu. Son royaume. Un appel de l'homme. Les vibrations : leur variété. Les atomes. Radiations divines. Le Moi Supérieur. La matière. L'infini. Les diverses dimensions. Le plan astral. La Vérité.

CHAPITRE VII. — DIEU - La pensée créatrice

L'esprit. La vie. Le temps. L'âme. L'individu. Les peuples. L'évolution. Le mental. Le passé. L'avenir. La vie présente. L'autre vie. Les planètes. Le mental et la quatrième dimension. Sommeils et rêves. L'évasion de l'âme. Nos impressions. L'enfant. L'ami. La Religion universelle. La Vérité. Choix de la route. Les tyrans. La liberté individuelle. Le spiritualisme. La confiance mutuelle. Les forces du désir. Les passions. L'action. L'évolution nécessaire. Nouveau cycle. Le Cosmos. Dieu. Egalité. Justice. La tradition ésotérique. L'image de Satan. Le sixième sens nous guide. Vibrations d'amour. Fin des idoles. La science divine.

CHAPITRE VIII. — La substance - Corps, âme, esprit. L'invisible

Nos sens et la substance. La matière. Notre destin. La vie sur terre. Autres plans. L'action contre la substance. Recherche de l'âme : sa survivance. Résistance à l'erreur : poursuite de la vérité. Se connaître : corps, âme, esprit. L'invisible est reconnu. Le Grand Tout. L'âme et son évolution. Sa réincarnation. Sa vie dans la quatrième dimension. Mouvement ondulatoire des vibrations. Sensibilité accrue. Au point mort : la matière. Au point culminant. Dieu. Naissance des âmes. Apprentissage sur divers plans. Période de formation. Loi des valeurs. Evolution des planètes. Le « moi supérieur » et le sixième sens dans la quatrième dimension. Variations du temps. L'homme et les divers plans.

CHAPITRE IX. — La terre - Ses origines L'Atlantide

La Genèse. Les minéraux. Le règne végétal. Les embryons. La gent animale. Les essaims. Eveil des âmes. Les races. L'Esprit. Civilisation. L'Atlantide. La fraternité blanche. La pierre philosophale. L'étoile à quatre branches. Le miroir. L'esprit solaire. La décadence. Le Maître. Krisna. L'engloutissement. Les Arches.

CHAPITRE X. — L'Egypte - Les Temples - L'Initiation - Jésus

Consécration de l'initié. Le visible. L'invisible. Les vies successives. La doctrine ésotérique. Les symboles. Cérémonies d'initiation. Les Pyramides. Décadence de l'Egypte. Invasions romaines. Arrivée du Maître Jésus. Son enseignement. Les Pharisiens. La Palestine. Sacrifice de Jésus. Ses guérisons. Les apôtres. L'esprit de vérité. Le Christ. Conservateurs et évolutionnistes. L'évolution. La philosophie moderne. La nouvelle église de Jésus. Dieu est le grand Tout. Les quatre Evangélistes. Lai dimension unique. Jésus et sa mort terrestre. La Vérité et la chair. Le stade évolutif du monde. L'action de la pensée. Le renouvellement éternel des éléments. La vie et ses phases. Un cycle nouveau apparaît. Nous aimer les uns les autres, c'est créer la paix. Les formes pensées. La matière et nos créations. Les forces spirituelles engendrent un idéal. Le Christianisme. La Religion Universelle et les Eglises. Dieu est en nous, et non au ciel. L'Eglise romaine et les prêtres-

ouvriers. Les Collèges d'initiés.

CHAPITRE IX, — Jeanne d'Arc et le Spiritisme

La France vers 1425. La missionnaire. Dom Rémy. Vaucouleurs. La maison natale de Jeanne. La basilique. La Meuse Vision. Réminiscences. Jeanne d'Arc médium. Les voix. Le roi de Bourges. Les courtisans. Orléans. Les guides. Les deux mondes. Troyes. Reims. Le clergé. La condamnation. L'Eglise et le ciel. La France et la liberté. La grande Lorraine. La philosophie spirite et ses apôtres. Témoignages.

CHAPITRE XII. — Spiritualisme expérimental - Souvenirs

Souvenirs personnels. Le spiritualisme expérimental. Vers la Vérité. L'Unité. Le médium et son guide. Le dédoublement. L'âme en différents plans. A la mort. L'hiérophante. Le noyau, les coques, l'esprit. La pensée créatrice. Dédoublements successifs. Rayonnement de l'esprit. Matérialisations. Survivance. Séances expérimentales. Rareté des phénomènes.

CHAPITRE XIII. — Les Initiés - L'Unité - Les mondes invisibles

Communion des êtres. L'unité espérée. Altruisme. Le règne de l'esprit. Fraternité. Dieu. L'atome. La désintégration de la matière. Poussée de l'invisible. Vérité ! La religion, universelle. La science de l'âme. La solidarité universelle. Le conservatisme. Diffusion possible. Le monde invisible. Demain apportera la découverte des différents plans. A la conquête du royaume de l'esprit. L'interplanétaire. La quatrième dimension. L'état vibratoire. L'univers : essence, substance, vie. L'esprit et la matière. L'esprit va sortir de l'inaction. Le noyau, la sphère, la rotation, l'équilibre, l'unité.

CHAPITRE XIV. — Visions - L'âme - L'infini – Prophéties

Soleils et planètes. L'homme. Les êtres planétaires. Facultés de l'âme. L'infiniment petit, l'infiniment grand. L'Esprit et son domaine. L'infini. Diversité des âmes. L'âme s'incarnant. L'âme incarnée : le travail, l'action, le progrès. Le passé. La toile de huit mètres carrés et son symbolisme, Le flambeau de l'esprit : la lumière éternelle. L'avenir ? cataclysmes et rénovations. Le calme après l'orage. La Paix avec la connaissance. Le règne de l'Esprit. L'Amour. L'Altruisme. Le « moi supérieur » et la vie universelle. La divine lumière.

F I N